3 1761 05237662 1

I

24

DU MÊME AUTEUR

Les Mécaniques de Héron d'Alexandrie, texte arabe et trad., Paris, Leroux, Imprimerie Nationale. — 2e éd. avec trad. allemande par le Dr Nix, avec la collaboration de M. Carra de Vaux ; collection Teubner.

Les Pneumatiques de Philon de Byzance, texte arabe et trad. Collection des *Notices et extraits* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, Klincksieck. — Ouvrages couronnés par la Société des Études grecques.

Le Mahométisme, Paris, Champion.

La Doctrine de l'Islam, Paris, Beauchesne ; couronné par l'Académie française.

Avicenne et *Gazali*, Paris, Alcan ; collection des Grands philosophes ; ouvrages couronnés par l'Académie française.

Le livre de l'Avertissement, de Maçoudi ; trad. Collection de la Société asiatique. Paris, Leroux.

L'Abrégé des Merveilles, trad. Actes de la Société philologique, Paris, Klincksieck.

Notions relatives à la philosophie des sciences, une brochure, Paris, chez Hermann.

Leibniz, 4e édition ; brochure, Paris, Bloud.

Newton, 2e éd. ; *ibid.*

Galilée, 2e éd. ; *ibid.*

Léonard de Vinci ; *ibid.*

LA LANGUE ÉTRUSQUE

Tiré a trois cents exemplaires

LA
LANGUE ÉTRUSQUE

SA PLACE PARMI LES LANGUES

ÉTUDE DE QUELQUES TEXTES

PAR

B. CARRA DE VAUX

PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1911

PA
2402
C3

INTRODUCTION

HISTORIQUE DE LA QUESTION ÉTRUSQUE

I

La science étruscologique a trois aspects : elle peut être envisagée au point de vue de l'archéologie, de l'anthropologie et de la linguistique. Dans cet ouvrage nous nous en occuperons surtout à ce dernier point de vue, et nous ferons seulement quelques allusions à son aspect archéologique.

Sous sa forme linguistique, le problème étrusque a été posé au monde savant il y a un peu plus d'un siècle, en 1789, date à laquelle Lanzi da Montolmo, directeur de la galerie de Florence,

publia son *Saggio di lingua etrusca et di altre antiche d'Italia*[1]. Ce recueil contenait les inscriptions tirées des principales villes de la Toscane, qui étaient alors au nombre de 500. La collection des documents épigraphiques étrusques s'accrut pendant tout le courant du XIXe siècle. En 1822 fut découvert à Pérouse le fameux cippe qui est demeuré jusqu'aujourd'hui le plus long texte étrusque sur pierre. Des recherches méthodiques furent faites sur différents points. Vermiglioli fit une grande récolte d'inscriptions à Pérouse ; divers érudits en recueillirent à Chiuzi ; Desiderio Maggi, à Chianciano. Les textes de Vermiglioli furent publiés par le Comte Conestabile. En 1840 fut découvert l'admirable tombeau des Volumni dans le voisinage de Pérouse ; en 1863, le célèbre tombeau d'Urbs Vetus, près d'Orvieto.

La nécessité d'un recueil plus complet que celui de Lanzi se fit de bonne heure sentir.

1. Rome, 2 volumes. Ouvrage réédité à Florence en 1824-25.

Orioli, — qui, dit Fabretti, avait longtemps étudié les monuments de l'Étrurie et qui savait en discourir avec une doctrine et une éloquence admirables, — conçut le plan d'un Corpus des Inscriptions Étrusques; Migliarini en prépara un, mais sur un plan peu rationnel. Il était réservé à Fabretti, successeur de Vermiglioli dans la chaire d'archéologie de l'Université de Pérouse (1847-48), d'accomplir cette grande tâche. Fabretti disposa son recueil selon un plan ample et logique. Il embrassa tout le champ de l'épigraphie italique, depuis la Suisse italienne jusqu'à l'Italie méridionale ; il classa les textes par provinces ; il discerna au nord l'influence des tribus celtes ; il conçut l'Étrurie comme partagée en Étrurie Maritime et Étrurie Centrale, cette dernière comprenant par exemple les villes de Volterre, Chiusi et Pérouse. Un soin très grand fut apporté par lui à la reproduction matérielle des textes ; en particulier il s'appliqua à relever la disposition relative des inscriptions dans les grands tombeaux, qu'il est utile de connaître pour l'étude des parentés.

Quant au problème linguistique, Fabretti ne l'aborda point, si ce n'est à titre de compilateur. Il déclare que les recherches faites jusqu'à lui sur la langue étrusque sont à fort peu près vaines. Cependant, dans l'important glossaire annexé à son recueil, on remarque en maints endroits des gloses intéressantes, soit sur certains renseignements fournis par les lexicographes anciens touchant des mots étrusques, soit sur le sens que doivent avoir certains mots d'après leur situation dans les inscriptions. Quelquefois aussi des mots sont rapprochés de vocables grecs d'une façon ingénieuse et assez séduisante ; ces comparaisons, présentées en dehors de toute théorie générale, sont, la plupart du temps, de Lanzi.

L'ouvrage de Fabretti est de 1867 [1]. Il fut augmenté de trois suppléments auxquels Gamurrini ajouta encore un appendice. Il contenait environ 2800 numéros, en y comprenant les

1. Titre de l'ouvrage : *Corpus inscriptionum italicarum antiquioris aevi, ordine geographico digestum et glossarium italicum;* Aug. Taurinorum, 1867.

textes italiques. Les suppléments contenaient respectivement 518, 128 et 417 numéros.

Cependant le matériel de l'épigraphie étrusque s'enrichissait sans cesse ; d'autre part l'érudition se faisait plus exigeante, et un soin de plus en plus grand était apporté à la publication des grands recueils épigraphiques. Celui de Fabretti ne répondait plus aux desiderata de la science ; c'est pourquoi, il y a quelques années, l'Académie de Berlin chargeait Pauli de préparer un Corpus des Inscriptions Étrusques, analogue aux célèbres Corpus des Inscriptions grecques et latines. La publication de ce bel ouvrage a commencé en 1893 [1].

Malgré la richesse apparente de ce recueil et le grand nombre des inscriptions qui y sont contenues, le matériel linguistique réel qu'il renferme est assez restreint. En effet la plupart des inscriptions sont funéraires et se réduisent à de simples

1. Carolus Pauli. *Corpus inscriptionum etruscarum*. Leipzig, Ambrosius Barth, t. I, 1893-1902. Ouvrage publié sous l'administration d'Auguste Danielsson.

noms propres. Parmi les inscriptions, dédicatoires ou funéraires, qui contiennent quelque autre mot que le nom propre, beaucoup sont fort courtes, et ne fournissent que des vocables simples, tels que : tombeau, âge, hommage, année. Le nombre des inscriptions un peu étendues est très limité. C'est :

L'inscription de Torre de San Manno, tracée à l'intérieur d'un sépulcre proche de Pérouse, composée de trois longues lignes dont les deux premières au moins contiennent beaucoup de noms propres; une inscription de Tarquinies où paraît le nom des Tarquins (*Tarchnas*) ; les inscriptions de la sépulture d'Urbs Vetus déjà citée, accompagnant des peintures; quelques inscriptions funéraires de Surrina et de Tarquinies (Fabretti, n°s 2055-2059, 2070-2335); le petit cippe de Volterre ; le plomb de Magliano ; et la grande inscription de Pérouse, contenant 120 mots dont un certain nombre de noms propres.

On eut un moment l'espoir d'avoir enfin un texte étendu sur lequel auraient plus de prise les

efforts des chercheurs, quand furent découverts en 1891 les fragments de papyrus étrusque qui faisaient partie des bandages d'une momie égyptienne conservée au Musée d'Agram. Ces fragments, examinés à la loupe, photographiés et publiés avec grand soin par J. Krahl, livrèrent un texte d'environ 1200 mots. Mais, outre l'état fragmentaire du manuscrit et la lecture, malgré tout douteuse, de certains passages, il faut signaler cette autre circonstance défavorable que le texte n'a pas la longueur réelle qu'il semble avoir : car il renferme de nombreuses répétitions. Le style en est coupé et décousu, comme serait celui de litanies ou d'invocations brèves ; les recherches par voie grammaticale y échouent. Des savants ont pensé que ce texte était sans rapport avec la momie qui est d'époque ptolémaïque, et que, en particulier, il ne devait pas être un fragment d'un livre des morts. Cette opinion ne nous semble nullement certaine à priori : ce texte doit au contraire avoir un caractère religieux, si l'on en juge par la présence de certains mots connus d'ailleurs comme noms divins.

A ce matériel, on le voit, bien restreint, il convient d'ajouter les données fournies par quelques petits bilingues étrusco-latins, rares et courts, par les lexicographes ou annalistes anciens, tels que Hésychius, Festus, Varron, qui nous ont transmis des mots étrusques, au nombre d'une quarantaine au moins, avec leur sens, et enfin par maintes inscriptions funéraires et par les dés de Toscanella, sur lesquels figurent des mots qui ne peuvent être que des noms de nombre.

Toutes ces dernières données sont très précieuses ; elles auraient suffi presque à elles seules pour caractériser la langue et donner ainsi la clé de l'énigme étrusque.

II

On peut dire que toutes les solutions ont été proposées pour cette énigme ; nous parlerons seulement des plus remarquables; on trouvera une liste plus complète dans une note de l'article de

M. Martha consacré à l'Étrurie, dans le dictionnaire des antiquités. Et, à la vérité, toutes les solutions étaient *à priori* possibles, tant le problème apparaissait indéterminé. Une seule a toujours été dénuée de toute vraisemblance, c'est celle qui aurait rapporté l'étrusque aux langues sémitiques. Et pourtant cette opinion a été celle de plusieurs savants, de Giambullario à Stickel ; il suffit de la mentionner.

La solution chamitique a été proposée par Brinton. Ce savant apparente les Étrusques aux Lybiens [1]. Sa thèse, intéressante en elle-même, est soutenue faiblement, tout au moins dans la partie qui renferme les arguments d'ordre linguistique. Brinton considère que tous les témoignages anciens s'accordent pour voir dans les Étrusques un peuple arrivé en Italie par mer et par le sud ou par l'ouest, soit plus probablement par la région de Tarquinies. Les peuples de l'Afrique

1. Daniel G. Brinton. *The ethnologic affinities of the ancient Etruscans*, dans les *Proceedings* de l'*American Philosophical Society*, 1889.

du Nord satisferaient bien à cette condition. Le Étrusques, selon notre auteur, étaient grands, blonds et dolichocéphales, comme le sont les Berbères ; mais ces prétendus caractères des Étrusques ne sont rien moins que sûrs. La situation exceptionnelle de la femme dans la société étrusque est comparée par Brinton à celle que la femme occupe daus la société kabyle ; le système de la fédération des peuplades étrusques, est rapproché de celui qui unit les tribus kabiles (*kabâïl* = les tribus). La phonétique, la structure grammaticale, les noms de nombre, les noms propres de l'étrusque paraissent à notre auteur présenter de nombreuses analogies avec ce que l'on voit dans les dialectes lybiques modernes. Malheureusement, les informations de Brinton sur la langue étrusque sont très défectueuses ; c'est ainsi que sur six noms de nombres figurant sur les dés, il en lit trois, pour lui *sen*, *fet*, *funs*, d'une façon qui ne correspond pas aux données réelles.

Ellis a comparé l'étrusque au basque [1]. Mais le basque étant lui-même une langue mystérieuse et dont le vocabulaire primitif est sans doute en majeure partie perdu, ce rapprochement ne nous sortait pas beaucoup du domaine de l'incertain. Il ne paraît pas, d'ailleurs, que les caractères de l'étrusque choisis par l'auteur comme termes de comparaison, soient très sûrs. Ellis apparente, d'autre part, l'étrusque aux langues du sud du Caucase, opinion qui peut n'être pas contradictoire avec la précédente.

Il y a peu d'années, le rapport de l'étrusque aux langues du Caucase a été proposé de nouveau par le savant danois Thomsen [2] ; mais les langues caucasiques choisies pour cette comparai-

1. Ellis. *Sources of the Etruscan and basque languages*, 1887.

2. W. Thomsen, *Remarques sur la parenté de la langue étrusque*. Copenhague, 1899. — Une solution mixte, assez bizarre à notre avis, a été proposée par le Prof. Giulio Bonamici : elle consiste à expliquer le vocabulaire étrusco-pélasgique par les langues tartares, tandis qu'on étudierait les formes grammaticales à l'aide des langues caucasiques. *Nuovo saggio sulla lingua etrusca*, dans *Annuario letterario e artistico del mondo latino*, 1908.

son ne sont plus celles du sud, celles de Géorgie, comme pour Ellis ; c'est le groupe oriental des langues caucasiques du Nord, le groupe Lezghien. Comme ces dialectes du Caucase sont multiples, complexes et renferment une agglomération d'éléments probablement anciens et de diverses provenances, il y a bien quelque probabilité *à priori* pour que l'on y retrouve des traces de langages voisins de l'étrusque ; mais la question est justement de savoir si ces langues ne sont pas elles-mêmes trop confuses pour pouvoir servir en pratique dans un travail de déchiffrement. D'ailleurs, l'étude de Thomsen offre plus d'un point contestable. L'auteur s'y occupe surtout de deux éléments, les noms de nombres et les désinences grammaticales. Pour les noms de nombre, les résultats qu'il obtient sont inégalement satisfaisants ; deux ou trois d'entre eux donnent lieu à des rapprochements assez saisissants ; mais une comparaison comme celle du caucasique *san* ou *thlab* à l'étrusque *zal*, ne convainc pas. Quant aux désinences grammati-

cales, la valeur qui leur est attribuée en étrusque ne peut passer pour certaine. Nous n'admettons pas le génitif en *s*, ni la valeur de la désinence *ce* comme marque du parfait d'un verbe. Pourquoi aussi l'auteur interprète-t-il *thura* par « frères » ? Il reste donc peu de points fermes dans cette argumentation.

Un savant illustre, Corssen, sembla un moment avoir donné la solution du problème au moyen des langues indo-européennes[1]. Il vit dans l'étrusque un rameau italique proche du latin, de l'osque et de l'ombrien. Mais quoique cette thèse ne fût pas absurde en soi, il y apporta des arguments dont quelques-uns constituent de véritables aberrations. C'est ainsi qu'il n'admit pas que les mots inscrits sur les faces des dés de Toscanella fussent des noms de nombre ; il crut voir dans ces mots une phrase exprimant un hommage, comme si l'on pouvait offrir en hommage un osselet, et s'amuser à répartir sur deux faces

1. Corssen, *Die Sprache der Etrusker*. Leipzig, 1874.

opposées les deux syllabes du mot qui signifie « donna ».

Cependant l'espèce de distraction de Corssen fut partagée par la critique qui crut en l'œuvre du savant et appela celui-ci l'Œdipe du sphynx étrusque. Taylor, dont nous allons parler dans un instant, s'éleva d'abord contre cette appréciation prématurée et au reste éphémère.

La thèse qui aurait vu dans l'étrusque une langue purement indo-européenne, était peu vraisemblable, car l'étrusque se trouve placé géographiquement dans le domaine des savants qui s'occupent de cette sorte de langues, et en conséquence il y avait fort à parier qu'ils auraient sans peine découvert la solution d'un problème aussi séduisant, si vraiment leur science propre avait pu la leur fournir. Néanmoins des étruscologues ont tenu longtemps pour l'hypothèse indo-européenne, Bugge notamment[1] qui, après avoir considéré l'étrusque

1. Le travail de Sophus Bugge sur la langue étrusque, 1883, forme le IVe fascicule des *Etruskische Forschungen und Studien*, publiées par Deecke et Pauli.

comme formant une branche très spéciale de l'indo-européen, le plaça ensuite dans le voisinage de l'arménien. Deecke, l'éminent auteur des *Etruskische Forschungen*, écrivait en 1882 : « Maintenant que, après une reconstitution de tout le matériel linguistique de l'étrusque, entièrement indépendante de celle de Corssen, souvent même en contradiction avec la sienne, je suis cependant arrivé au même résultat que lui..., etc. »

Les arguments invoqués en cet endroit en faveur de cette thèse étaient bien en partie contestables : tels sont l'existence d'un génitif étrusque en *s*, d'un datif en *i* ; les sens attribués à certaines racines, comme *ar*, se mouvoir vite; *nak*, aller au fond ; *suth*, être au logis. Pourtant, plusieurs rapports singuliers se présentaient en faveur de la thèse indo-européenne, qui eussent fait regretter de s'en écarter tout à fait ; comme ceux de l'étrusque *avil* signifiant âge, avec *aevum*, de *turuce* qui doit signifier don, avec δῶρον, de *hinthial* désignant des fantômes, avec ἴνδαλ-μα, de

la copule *c* se plaçant en suffixe, avec le latin *que*, sans parler de quelques désinences.

L'anglais Isaac Taylor[1], enfin, soutint la thèse altaïque. Cette thèse avait pour elle une présomption tirée de l'impuissance des thèses aryenne et chamitique, la famille altaïque étant la plus considérable après ces deux-là. En outre, les vastes régions du nord habitées par les populations de langue altaïque semblent bien avoir été dès une haute antiquité le réservoir d'où sont issus maints peuples migrateurs. On peut aussi remarquer que le facies général des textes étrusques n'est pas sans quelque analogie avec celui d'un écrit altaïque. Taylor donna en faveur de cetre thèse d'assez bons arguments ; malheureusement il les noya dans une grande quantité d'erreurs, surtout d'ordre linguistique, et il précipita, sans se munir d'une méthode assez sévère, l'explication des textes. Voici quelques-unes de ses observations. Il remarque l'importance de la descendance maternelle chez les Étrusques, de même que

1. *Etruscan researches*. Londres, 1874.

chez les races tartares ; c'est un argument que nous avons déjà vu employé par Brinton dans le sens de la thèse lybienne. Taylor compare les augures aux chamanes, ce qui est ingénieux ; il note la conception de la tombe comme une reproduction de la maison, idée commune aux Étrusques et aux Tartares, certaines analogies dans la forme de la tente, des légendes et des données mythologiques semblables chez les deux races. Le culte des esprits du ciel, celui des ancêtres, développés chez les Étrusques, sont pratiqués par toutes les nations touraniennes. Notre auteur voit, dans Kulmu, un génie de la mort étrusque, le finnois kalma ; dans Tinia, le Jupiter étrusque, le chinois tien, ciel, le turc tengri, dieu ; dans Thana, nom de Diane, le tartare tan, matin ; dans le nom même des Tursènes, il reconnaît celui des Turcomans. Ces comparaisons et d'autres encore, si on les dégage des erreurs évidentes qui les entourent, ne laissent pas de produire sur l'esprit une impression assez séduisante.

III

En se rapprochant de nous, le problème étrusque a tendu à se souder de plus en plus au problème pélasgique. Si la parenté des Étrusques et des Pélasges pouvait être tout à fait démontrée, il devait en résulter un élargissement de la question étrusque, qui aurait permis de chercher des analogies et des éléments de solution sur un terrain bien plus vaste que le seul terrain italique. Au moment où nous avons abordé ces recherches, cette parenté nous a semblé établie déjà d'une façon assez probable pour que nous nous soyons cru en droit de l'admettre comme un postulat, avec les chances les plus sérieuses de la voir confirmée dans la suite.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail varié et complexe de la question pélasgique. Voici seulement quelques indications résumant

les principaux travaux qui ont paru sur ce sujet.

Divers peuples du monde pré-hellénique nous ont laissé, par des inscriptions, par la toponymie ou par l'intermédiaire des écrivains grecs, des spécimens de leurs langages. Ce sont notamment les Thraces, les Phrygiens, les Lydiens, les Lyciens, les Cariens, sans parler des Crétois et d'autres peuples de la Grèce ou des îles. Parmi ces populations, les unes se rattachent avec plus ou moins de probabilité à la grande famille des Pélasges ; les autres semblent être d'origine aryenne.

Le dialecte des inscriptions thraces, la plupart des noms de personnes et de lieux et certains mots thraces qui nous ont été conservés, sont généralement reconnus pour être indo-européens de la branche iranienne. Cette opinion est celle de savants comme de Lagarde, Tomaschek, Georges Meyer, Pauli. On admet que les Phrygiens sont venus de Thrace. Cette opinion est conforme à celle des écrivains anciens. La langue des inscriptions phrygiennes apparaît en effet aussi comme iranienne. Il ne faudrait pas cepen-

dant conclure de là qu'il n'y a pas eu en Thrace et en Phrygie d'autres couches de populations que celles qui ont laissé les inscriptions, ni, en particulier, que les mythes rapportés par les Grecs et se référant à ces deux contrées, soient purement aryens. On voit, au contraire, qu'ils renferment des noms pélasgiques.

Les Tyrrhéniens dont parlent Hérodote et d'autres anciens, sont intimement liés aux Pélasges. Ottfried Müller a étudié les points occupés sur les côtes et dans les îles de la mer Égée par ces populations. Là apparaissent les noms à suffixes en *isa*, *asa*, et *intha*, *antha*, caractéristiques du monde pélasgique. Ces noms ne se trouvent pas, d'ailleurs, seulement dans la mer Égée ; ils occupent une ère géographique très vaste, comprenant même la Thrace et la Phrygie. Souvent ils sont noms de montagnes ou de fleuves, ce qui est un signe de haute antiquité. Georges Meyer a soutenu, mais sans beaucoup de vraisemblance, qu'ils étaient indo-européens. — Les Étrusques ont été appelés par les anciens

« Tyrrhéniens »; leur identité avec les Tyrrhéniens des Iles semble être confirmée par un document curieux bien qu'un peu court, l'inscription de Lemnos, écrite dans une langue apparemment voisine de l'étrusque[1].

Les Cariens et les Lyciens sont ensemble des peuples pélasgiques. Il ne semble pas qu'on doive admettre l'opinion de Georges Meyer et de Moriz Schmidt qui en font des indo-européens. Nous connaissons quelques mots et pas mal de noms propres cariens et lyciens, ces derniers recueillis surtout par Haussoullier. Ces noms permettent d'apparenter les deux peuples et ne semblent pas indo-européens. Deecke considère la langue des Lyciens comme indo-européenne; mais les arguments qu'il donne, tirés surtout des noms de nombre et de quelques désinences, ne sauraient être regardés comme concluants.

1. Pauli. *Altitalische Forschungen*; *eine vorgriechische Inschrift* von Lemmos; 2 vol. Leipzig, 1886 et 1894. Nous avons tiré de cet ouvrage une grande partie des renseignements contenus dans la section III du présent article. V. aussi E. Hesselmeyer, *Die Pelasgerfrage und ihre Lösbarkeit*, 1890.

Les Lydiens sont unis par la tradition antique aux Cariens. D'après de Lagarde, une partie des noms lydiens serait sémitique, une autre iranienne. Le plus probable est que les noms des rois seuls sont sémitiques. Les noms de lieux sont comparables aux noms lyciens et cariens et ne sont point indo-européens.

L'opinion assez anormale du sémitisme des Pélasges a été celle de Kiepert ; mais Kiepert admet seulement leur sémitisme ethnographique, non celui de leur langue.

Hommel avec Meister reconnaissent, comme Pauli, la parenté des Cariens, Lyciens et Lydiens, avec les étrusco-pélasges. A ce groupe de peuples, Hommel rattache encore les Géorgiens du Caucase, les vieux Arméniens, les Élamites, Susiens, Cosséens et Hittites, en Asie ; en Europe, les Rhétiens, les Ligures et les Ibères. L'ensemble de ces peuples est appelé par lui « les Alarodiens-Pélasges »[1].

1. V. Hommel, *Archiv für Anthropologie*, 1890. Du même auteur, *Grundriss d. Geogr. und Geschichte d. Alten Orients* (I, 1905), paragraphe *étrusque*.

On a des noms de lieux ibères et quelques inscriptions encore très obscures. Les noms de lieux ibères et ligures ont du rapport entre eux et ils en ont ensemble avec des noms corses, sardes et siciliens. Ces vocables ne répugnent pas à l'étrusque ; cependant la preuve de la parenté de ces peuples avec les Étrusques ne s'établit pas d'une manière très forte.

La parenté des Étrusques avec les Rhétiens est admise par les anciens. Tite-Live, Pline, Justin nous l'enseignent, et leur avis est partagé par beaucoup de modernes. Quelle que soit la route par où les Étrusques entrèrent en Italie, il est certain qu'à leur déclin une partie d'entre eux émigra en Rhétie. Certains noms vieux rhétiens ont bien un facies étrusque.

La parenté albanaise pour les Étrusques a été admise par von Hahn. Pauli la rejette; il sépare linguistiquement l'albanais de l'ancien illyrien ; mais il classe les deux langues dans la famille aryenne, l'ancien illyrien près du latin, l'albanais près de l'iranien.

On a discuté beaucoup sur les Tursas qui apparaissent dans certaines inscriptions égyptiennes du XIIIe et du XIVe siècles avant J.-C., nommés parmi des « peuples septentrionaux venus de toutes les terres », comme les Sardana, les Akawasa, les Liku. Plusieurs invasions eurent lieu alors en Égypte, de ces « peuples de la mer et des îles », qui doivent avoir subi à cette époque un travail de migration. Il est au moins tentant de reconnaître en eux, d'après leurs noms, leurs armes figurées sur les monuments, leur situation géographique et leurs mœurs de pirates, les Tyrrhéniens pélasges.

Enfin d'autres Thurses figurent dans une légende assez singulière de l'Edda, en lesquels J. Grimm avait déjà proposé de reconnaître les Étrusques (Tursènes). Ce rapprochement trouve crédit auprès des savants qui croient, d'après l'opinion la plus en faveur aujourd'hui, que les Étrusques sont entrés en Italie par voie de terre du côté des Alpes de Carniole. Néanmoins, cette

légende nous entraîne un peu loin des considérations utiles à notre but.

En résumé, les arguments tirés de la linguistique et de l'histoire rendent très probable la parenté des Étrusques avec un groupe nombreux de peuples ayant habité et évolué, avant les débuts de l'époque classique, dans l'Asie-Mineure, la Grèce et les îles. Ce résultat général est confirmé jusqu'à la quasi certitude par l'archéologie, qui nous montre à cette époque et dans ces contrées, des civilisations primitives qui ne sont ni aryennes, ni chamitiques, ni sémitiques, et qui sont par beaucoup de points comparables entre elles. Les Étrusques sont, en particulier, comparables à d'anciens peuples d'Asie-Mineure, par les dispositions spéciales de leurs tombeaux, par leur art musical, par diverses figures et emblèmes, tels que le phallus.

Dans ce livre, reprenant la thèse de Taylor, nous avons étudié, au point de vue altaïque,

les données de la linguistique étrusque en envisageant tout de suite le problème sous la forme élargie que lui donne la parenté étrusco-pélasgique. Taylor avait admis cette parenté, mais il n'en avait pas tiré profit. Nous montrons que des mots pélasgiques dont le sens est connu ou peut être déduit, nous sont donnés en grande quantité, soit par la langue grecque elle-même où ils se sont conservés, soit par la toponymie, soit par la mythologie. Le nombre de ces mots pouvant être utilisés dans des comparaisons linguistiques, n'est plus de quelques dizaines comme celui des mots étrusques connus, mais il est certainement de plusieurs centaines, de 300 pour le moins. Ce matériel est plus que suffisant pour permettre de situer d'une manière définitive les langues pélasgiques. Au cours de ces recherches, nous avons d'ailleurs relevé des parallélismes nombreux et encore trop peu aperçus entre les familles linguistiques altaïque et aryenne ; de telles analogies expliquent pourquoi certains mots étrusques apparaissent voi-

sins de l'aryen, tout en étant faciles à classer dans les racines altaïques [1].

En terminant, il convient de citer une dernière opinion sur l'étrusque qui n'est pas de celles qui se rencontrent dans les livres, étayées par de savantes argumentations, mais qui résidait naguère dans beaucoup d'esprits et qui se faisait jour dans la conversation. C'est celle qui voyait dans l'étrusque, comme d'ailleurs dans d'autres langues que nous avons mentionnées, un reste de quelque famille linguistique de jadis, distincte de toutes les familles aujourd'hui connues, et à jamais perdue. Or cette opinion est justement celle qui se trouve réfutée à chaque ligne du présent ouvrage : On y voit combien les mots étrusques et pélasgiques ressemblent de près à ceux des plus grands idiomes connus. C'est un effet constant du progrès scientifique, que de rapprocher des choses

1. Nous avons fait passer dans le présent ouvrage tout ce qu'il y avait de plus solide dans les articles que nous avons antérieurement publiés sur la question étrusque ; ceux-ci se trouvent en conséquence annulés.

que l'on avait cru très éloignées, et l'un des plaisirs que donne la science, que de nous montrer le nombre des cas d'isolement diminuant en tout genre. — La place qu'occupe l'étrusque parmi les langues, ne saurait plus être en aucune façon douteuse. Cette solution générale étant acquise, l'étude particulière des textes est affaire d'ingéniosité.

B. DE VAUX.

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ALTAÏQUE A L'ARYEN

CHAPITRE PREMIER

Doctrine générale. — L'idée de parenté et celle de développement analogique. — L'idée de loi et celle de variation. — Les variations phonétiques.

DOCTRINE GÉNÉRALE

Ainsi que nous l'avons dit dans notre introduction historique, c'est aux racines altaïques, en principe, que nous rapporterons les mots étrusques. Notre thèse comporte en outre une comparaison des racines altaïques et des racines aryennes, de laquelle résulte que ces deux familles de langues sont en parallélisme presque constant. Des deux côtés on trouve la même sémantique, des variations phonétiques analogues, autant que le permettent les sons représentés dans les deux groupes[1], et aussi un matériel comparable pour les dési-

1. L'italien, par exemple, possède le *tch*, et il n'est représenté dans l'écriture que par un *c*.

nences. Il y a seulement plus de clarté du côté altaïque, comme si le génie de la langue, protégé par le recul des régions sauvages et par la simplicité de la vie barbare, avait été mieux conservé.

Ce que nous disons de l'étrusque s'appliquerait aussi à la plupart des autres dialectes préhelléniques et prélatins. Les traces de ces dialectes, conservées soit dans la littérature par les lexicographes, les historiens ou les poètes, soit dans l'onomastique et la mythologie, peuvent être traitées comme l'étrusque. A l'origine de tout ce monde gréco-latin, on entrevoit une sorte de substratum altaïque qui a son caractère propre, sans être toutefois absolument séparé de l'aryen.

Cette doctrine pouvant présenter des difficultés appelle certaines réflexions.

L'IDÉE DE PARENTÉ ET CELLE DE DÉVELOPPEMENT ANALOGIQUE

On imagine volontiers que, lorsque deux langues sont « parentes », les caractères qui leur sont communs ont dû exister d'une façon expli-

cite dans la langue antérieure dont elles tirent leur origine. Par exemple, si le verbe se conjugue à peu près de même dans les deux, il devait déjà se conjuguer ainsi dans l'idiome dont elles descendent. Or cela n'est nullement nécessaire. Il suffit que les caractères communs aient existé en puissance dans l'idiome originel, et qu'ils aient apparu en acte par l'effet d'un développement survenu d'une manière analogue dans les deux idiomes, après leur séparation.

Nous ne savons rien sur les causes de l'évolution des langues. Cette évolution est certainement tantôt très lente et tantôt très rapide. Une langue comme l'arabe est restée pendant des siècles semblable à elle-même ; mais il est probable qu'à son origine, elle avait subi une évolution rapide. Des émigrations, des fusions de tribus, de brusques changements survenus dans les mœurs ou la civilisation ont pu mettre des langues en mouvement ; et la langue en travail d'évolution a dû tendre à réaliser une certaine harmonie avec les mœurs. Il n'est pas impossible que l'altaïque se soit conservé longtemps à peu près fixe, dans un

état rudimentaire et primitif, puis que tout à coup, à la suite d'émigrations, il se soit développé brusquement dans plusieurs contrées, ses divers idiomes acquérant alors, indépendamment l'un de l'autre, des caractères analogues inconnus auparavant [1].

Cette conception porte plus loin encore : l'idée de parenté elle-même est un peu étroite ; on peut fort bien y substituer l'idée non moins simple et plus souple d'analogie. Lorsque l'on parle de langues parentes, on se représente des langues qui, réellement, sont descendues l'une de l'autre ou d'un ancêtre commun, comme des cousins

1. L'hypothèse d'une évolution brusque survenue dans la langue et la civilisation de certaines tribus, est celle qui expliquerait le mieux le passage assez obscur d'Hérodote I, LVII-LVIII, où il représente la race hellène comme « s'étant séparée des Pélasges », la race de l'Attique qui était pélasgique « se faisant hellène », les cités « pélasgiques » à l'origine « quittant ensuite ce nom », et où il propose lui-même cette explication : « Je crois que la race pélasgique n'a pas pris de grands développements, parce qu'elle était barbare ; » en sorte que les Hellènes semblent n'être que les tribus les mieux douées des Pélasges, transformées et civilisées.

éloignés sont issus d'un même aïeul. Or il n'y a pas de nécessité à appliquer à la linguistique cette comparaison tirée de la nature humaine. Que deux langues se ressemblent, cela n'est nullement une preuve qu'elles sont réellement issues, par voie d'évolution, d'un même idiome ancien : le phénomène de la formation des langues nous est encore plus inconnu que celui de leur évolution. Rien n'empêche donc d'imaginer qu'il a pu se former de part et d'autre et d'une façon indépendante, deux idiomes qui, une fois constitués, sont arrivés à présenter des caractères analogues. L'unité d'origine ne découle pas nécessairement de la similitude des caractères.

Il suit de là que, pour entrer dans l'esprit de la présente étude, on n'est nullement forcé d'admettre que la famille aryenne est « parente » de la famille altaïque, et que des dialectes tels que l'étrusque représentent une transformation intermédiaire des anciens idiomes altaïques, transformation moins complète que celle qui aurait donné naissance aux idiomes aryens. Cette thèse est peut-être celle qui, d'après nos habitudes d'esprit,

expliquerait le mieux les faits ; mais elle n'est pas obligatoire. On peut fort bien considérer toutes ces langues comme des phénomènes qui, pour des causes qui nous échappent, ont entre eux de nombreux rapports, et qui, en conséquence, sont susceptibles d'être mieux connus lorsqu'on les étudie par la méthode comparative. Le résultat obtenu par cette méthode, — à savoir une grande augmentation de clarté, — est évident, et il n'est dans la dépendance nécessaire d'aucune hypothèse.

L'IDÉE DE LOI ET CELLE DE VARIATION

On demande souvent que les comparaisons entre les langues soient formulées en lois. Cette conception pourtant tend, je crois, à vieillir, et, en pratique au moins, on commence à la délaisser comme on a depuis longtemps déjà délaissé celle des « lois de l'histoire. » Elle est en effet beaucoup trop systématique, peu positive, et elle se prête mal à l'infinie variété des phénomènes lin-

guistiques. Les conditions où ces phénomènes se produisent sont comparables aux conditions de l'histoire, bien plutôt qu'à celles de la physique, où les faits sont relativement simples, et où les causes d'ordre moral n'agissent pas.

La notion de lois phonétiques s'applique assez bien aux faits internes de la vie d'une langue, par exemple aux modifications que subissent les mots lorsqu'ils passent d'un dialecte à un autre. Ainsi on peut trouver que, dans une tribu arabe, le *aïn* initial est durci en *gh*; et encore la loi est-elle précaire, car l'éducation et la volonté, facteurs d'ordre moral, peuvent agir sur la prononciation.

Mais lorsqu'on a à envisager de grandes langues qui sont elles-mêmes des groupes ou des agrégats de dialectes, les diverses variations phonétiques se trouvent souvent représentées dans une seule d'entre elles, et ces lois partielles ne sont alors plus applicables. On n'a en somme jamais trouvé de lois pour l'étude des grands idiomes sémitiques.

Chaque racine, chaque mot peut avoir son histoire ; ce sont de véritables individus ; un accident

arrivé à l'un n'arrive pas nécessairement à l'autre.

Si par exemple nous considérons les mots *tumulus*, *cumulus* et *summus*, qui se trouvent réunis dans le latin, nous voyons bien qu'ils sont comparables, — sans que nous sachions s'ils appartenaient primitivement à des dialectes divers, ni auxquels, — et nous constatons qu'une racine *kum* commençant par *k*, a des analogues en *t* et en *s* ; mais nous n'en concluons pas qu'il en est de même de toutes les racines ayant cette initiale. — Ou si nous envisageons les noms Minos, Minerve, Memnon, — avant d'avoir trouvé d'où chacun d'eux tire son origine, — nous sentons bien qu'ils ont quelque chose de commun, et nous voyons ici qu'une racine *min* a une forme en *memn*, sans que nous puissions conclure de là qu'il en sera de même pour toute racine terminée en *in*.

Il est donc possible de former des groupes clairs de mots, qui les rapprochent les uns des autres, et qui donnent la sensation qu'aucun d'eux n'est isolé, que tout mot a autour de lui d'autres vocables, qui ne diffèrent de lui que par des variations assez faibles de sens et de son, et qui lui

font comme un entourage et une famille. Ce groupement des mots est l'œuvre de ce que Pascal appelait « l'esprit de finesse », et que l'on pourrait définir aujourd'hui : le tact au service du bon sens.

Nous considérons dans ce travail qu'un mot est « expliqué », lorsqu'il est classé entre les vocables qui en sont « le plus voisins », c'est-à-dire qui présentent, de part et d'autre de lui, les plus faibles variations possibles, tant phonétiques que sémantiques.

Dans tout le courant de cet ouvrage, et en particulier dans le chapitre consacré aux racines, nous étudierons les variations sémantiques. Voici la liste des principales variations phonétiques que l'on a chance de rencontrer.

LES VARIATIONS PHONÉTIQUES

Il existe en altaïque une lettre *tch*, *c'*, intermédiaire entre la dentale *t* et la palatale *g* ou *c*. Cette lettre est susceptible de varier dans l'un ou dans

l'autre de ces deux sens ; il lui arrive aussi de s'amollir et de varier dans le sens de *j*. Ainsi l'uigour *ćomlamak*, rassembler, a dans son voisinage, d'un côté l'altaïque *tem*, ce qui est réuni, de l'autre le mot uigour *jumitmak*, signifiant aussi rassembler.

En altaïque la lettre *r* n'existe pas à l'initiale, et *l* ne s'y trouve que rarement. Ces deux liquides se mouillent et sont remplacées par le *j*. Ainsi l'étrusque *ril*, année, paraît en turc sous la forme *jil*. Les deux mots *lap* et *jap* signifient beaucoup, le premier en T. de l'Azerbaïdjan, le second en T. uigour.

Tandis qu'en altaïque des mots présentent la variation *j-l*, d'autres la variation de *j* à *tch* ou à *d*, en aryen on rencontre quelquefois une variation qui est la somme des deux précédentes, de *l* à *d* : *Lacryma*-δάκρυ.

Dans les formes altaïques surtout, le *s* à l'initiale des racines peut permuter avec la dentale *t* : *tun* ou *sune*, nuit ; racine *tal* ou *sal*, idée d'étaler. — La dentale *t* peut tomber à l'initiale : ainsi il y a une forme *al* de la racine *tal* : θάλασσα, ἅλς.

Le *t* initial est assez solide en étrusque, et il paraît quelquefois dans cette langue au début de mots dont les correspondants aryens ou altaïques l'ont perdu : *Turms-Hermès*.

Il existe, dans les deux groupes de langues, un son *g* nasalisé : *ng ;* d'où parfois correspondance d'un *g* et même d'un *k* à un *n* ou à *ni* : Κυβέλη — *Niobé; Komus* (avec *k* doux) — *numus*.

Le *g* et particulièrement sa forme aspirée *gh*, peut correspondre à la labiale : *Tigre*, *Tibre*, étr. *Tivr*; *Ebre*, *Evre*.

Une racine commençant par une voyelle, surtout par *o*, prend facilement l'*m*, ensuite le *b*, à l'initiale : *Ausel-Mausole* ; *oung-moung*.

Quelques racines en *k* initial ont un analogue en *t* ; *cum-tum*. Ce fait est assez rare ; il est explicable par l'intermédiaire du *c*.

Certaines racines finissant en *r* s'annexent soit le *k*, soit le *t*, qui font corps avec la racine ; ainsi l'on a les analogues *art*, *ark*, qui donnent ensuite *rat* et *rak*.

Un petit nombre de racines en *k* initial ont des analogues en *p* : *kut-put* ; *cepen-pepn*...

La lettre *r* peut s'insérer dans les racines en aryen ; ainsi le mot *tranquille* est de la racine *tan* : cf. aussi θησαυρὸς, trésor.

Il en est de même de l'*i* qui s'insère quelquefois ; *Thana-Diana*.

Dans les langues aryennes, on peut trouver des voyelles préfixes ἀ-δελφός ; cela est assez rare en étrusque : V. pourtant *ataison*, *agalletora*.

Le *s* préfixé devant le *p* ou le *c* se rencontre en aryen, quelquefois aussi en étrusque.

Le *ps* du grec peut correspondre à un simple *s* ou *z* en altaïque ou en étrusque.

CHAPITRE II

Les désinences nominales. — Deux désinences remarquables *de* et *den*. — Note sur l'harmonie vocalique.

LES DÉSINENCES NOMINALES

La désinence ne fut au début qu'un ornement du mot, un embellissement, une redondance du son, qui augmentait la richesse harmonique du langage. Elle n'avait pas de signification précise. Un assez grand nombre de syllabes d'une sonorité agréable jouaient tour à tour, dans les mêmes circonstances, le rôle de désinences. Plus tard, la grammaire se constitua, et quelques-unes de ces syllabes reçurent des emplois spéciaux dans la conjugaison des verbes, la formation ou la déclinaison des noms. Mais celles même qui furent l'objet de ces affectations continuèrent d'être employées comme simples ornements euphoniques dans un grand nombre de vocables. Ainsi les

désinences altaïques *mis'* et *maq* qui ont un emploi important dans le verbe, servent aussi de finales dans les noms. La finale grecque ερος désigne le comparatif dans ἕτερος, mais non dans φανερὸς ; et, chez nous *time* paraît superlatif dans ultime, mais n'est que relatif dans maritime.

Les désinences peuvent être combinées entre elles et agglutinées en altaïque. Il en est de même en aryen ; souvent en grec, et surtout dans les noms propres, on voit de longues finales qui ressemblent à des mots, en sorte que le nom a l'air d'être composé. De là sont venues certaines manières d'interpréter ces noms, qui furent adoptées dès l'antiquité à l'époque où l'ancienne langue commença à être oubliée, et ces procédés d'interprétation sont restés en vigueur presque jusqu'à nos jours.

Nous allons donner une liste des principales désinences qui ont été en usage dans le monde aryen. On verra que la plupart d'entre elles ont plu aussi aux oreilles altaïques.

K, ICUS, désinence fréquente en aryen comme en altaïque; elle paraît aussi en aryen précédée de

s : SK, ISKOS. — *Germanicus*, κριτικὸς, βασιλικὸς. — uig. *uluk* grand ; c'ag. *kuruk*, clôture.

Cette désinence est volontiers précédée de *l*, LIK, LISK, comme dans *Autolicus*, *obélisque* ; et la désinence *luk* dans laquelle la voyelle varie selon les lois de l'harmonie, est justement une des plus affectionnées des langues turques : c'ag. *tokluk*, richesse ; osm. *gomlek*, chemise ; osm. *odalik*, odalisque.

GON, GONE, GÈNE. Finale fréquente dans les anciens noms propres ; c'est la précédente suivie de *n* ; le son de la nasale y adoucit souvent le *k* en *g*. — *Antigone*, *Iphigénie* ; c'ag. *buragan*, cyclone ; kk. *algan*, hôte,

CLÈS, CUL, SCUL. Formes inverses de *lik*. Ces formes sont fréquentes en aryen ; *Damoclès* ; *minuscule*. Elles se rencontrent aussi en altaïque : uig. *Kapukli*, portier, de *kapu*, porte. Cette sorte de finale apparaît en étrusque : *municleth*, *lautnescle* ; elle est d'ailleurs voisine de *sul*.

T et S ; ATTE et ASSE. Les désinences *atte* et *asse* appartiennent à la vieille langue pélasgique ; elles terminent un grand nombre de noms propres.

Ces désinences sont cependant répandues aussi dans les langues aryennes, puisque, en français par exemple ou en italien, elles servent à terminer beaucoup de mots, diminutifs ou non : *carezza*, caresse ; *garzonotto*, jeune homme, garçonnet.

La désinence *t* a été affectée en aryen au participe ; la désinence *s* a des emplois dont il est inutile de rappeler l'importance. En altaïque, la finale *s* prend volontiers la forme chuintante *ś*, et sous cette forme, elle est très fréquente : uig. *uluś*, race ; osm. *guneś*, soleil. Le *t* permute quelquefois avec elle : *ḳureś* et *ḳuret*, l'enceinte. Le *c'* accompagné de la voyelle *i* a un emploi fort important, celui de former des noms de profession ; *ḳurći*, garde ; *emći*, médecin. Cette finale est analogue à notre désinence *iste* : *artiste*.

Le *t* paraît en étrusque : *larth*, *zilath*. Le *s* y est aussi assez employé pour former une désinence accessoire, une sorte de fioriture, comme dans *aiseras*, *arnthalisa*.

AND, ANTHE, et avec insertion de *r*, ANDRE. Suffixe très important dans la langue et dans l'onomastique, qui paraît aussi avec les autres voyelles

ind, ond. Jucundus ; *rotundus* ; *Mélantho, Scamandre.* Ce suffixe est tout-à-fait dans le goût des langues altaïques ; le son en varie entre *ant* et *unk* : kirgh. *baranta,* troupeau ; alt. *izenči,* espérance ; osm. *dilenzi,* mendiant ; c'ag. *borunki,* premier. En étrusque le même suffixe existe ; on connaît la fable de *Mezentius*, roi des Tyrrhéniens ; le nom *Arnth,* répandu chez les Étrusques, est *Aruntius,* et *Larthi* répond à *Laurentius.*

DON. Finale qui se rencontre souvent dans les noms, *Sarpédon, Thermodon* ; elle est remarquable par l'orthographe *ao* qu'elle présente quelquefois : *Poseïdaon, Amythaon.* En altaïque où elle n'est pas très fréquente, elle a les sons *doun* et *tchoun* : T. or. *oumoudoun,* pantalon large.

TOR, TER, ISTER, ISTOR. Importante désinence qui paraît dans des mots que l'on peut croire étrusques ou italiotes comme *arbiter, sinister,* mais aussi dans d'autres qui sont franchement aryens tels que *minister.* Cette désinence est connue en altaïque où elle entre dans la conjugaison. Les mots la présentent sous des formes harmonisées : osm. *jildirim,* éclair ; alt, *ḳaldiḳtar,* la postérité.

M, MA, et avec insertion de *s*, ISME. Finale fréquente en aryen : θαῦμα, prodige ; θαυμασμὸς, admiration ; *syllogisme*. Elle est très employée aussi en altaïque, et l'on peut noter qu'elle l'est plus encore dans les langues magyares : uig. *ḳurma*, couvert ; uig. *talim*, grand, beaucoup ; c'ag. *ḳirim*, fossé. L'*m* final permute quelquefois avec l'*n* en altaïque : uig. *ḳatun* et alt. *ḳadim*, femme.

Mis, *mit* ; *Artémis*, *calamitas* ; finale d'une sonorité bien turque sous la forme *miš*, qui est employée dans la conjugaison pour former le parfait des verbes, et qui se rencontre aussi dans quelques noms, tels que osm. *ḳarmiš*, vieux. On trouve la finale analogue en *n* : *humanitas*.

MAN, MÈNE, MON. Désinence fréquente dans les noms propres, et qui a servi en grec pour la formation du participe : *Melpomène*, *Télamon*, *prolégomène*. On la rencontre aussi en altaïque : turcm. *ḳudaman*, les alliés par mariage ; T. or. *alaman*, pillard. Les Latins nous donnent cette désinence comme étrusque, par l'exemple du titre *lucumon*.

MÈDE, MÉDON ; MENTHE ; MAQUE. Il y a là un

groupe de finales liées phonétiquement entre elles. Nous avons déjà étudié ce lien phonétique en parlant des finales en *d*, *t*. Avec l'*m* ces désinences se rencontrent souvent dans les noms propres : *Andromède*, *Andromaque*, *Rhadamanthe*. La forme *ment* est venue dans notre langue où elle est souvent employée pour la formation des adverbes. Le rapprochement que nous faisons d'Andromède et d'Andromaque est expliqué par le son intermédiaire altaïque *mâdj* ou *metch* : uig. *tilmeči*, interprète, de *til*, langue ; osm. *parmâk*, doigt. Avec la nasale : alt. *kalmanzi*, maraudeur.

B ou P ; et, avec l'insertion de la sifflante, SP ou PS. Finale souvent employée en grec avec le son *o*. *Calliope*, *Canope*, μέροψ, ἄνθρωπος. Cette finale est bien connue aussi en turc, où elle sert à former les gérondifs en *oub*. c'ag. *ulup*, grand, héros. Les textes étrusques présentent un certain nombre de désinences en *v* : *sren-χve*, *marunu-χva*.

ERBE ou ERPE, BRE ou BER. Même finale en composition avec *r*. Cette désinence existe dans des noms que l'on peut considérer comme italiotes, *tenebrae*, *Calabres* ; mais elle se trouve

aussi dans des mots dont la racine est clairement aryenne, *acerbe*, *funèbre*. Elle se rencontre en altaïque où elle sert d'infinitif dans certains dialectes.

Le *b* ou le *ph* se combine aussi avec l'*l* et avec d'autres consonnes : *phyle*, *phème*, *phon* et *phonte*. Ces sortes de désinences sont fréquentes dans les noms propres : *Polybe*, *Polyphème*, *Bellérophon*, *Bellerophontos* ; elles sont plus rares en altaïque où cependant on peut les trouver : jak. *katâbil*, veilleur.

N, ON, AN. Désinence fort commune en aryen. (V. ci-dessus *mon* et *don*). En altaïque cette désinence, commune aussi, paraît avec les modifications de la voyelle qu'exige l'harmonie : *arslân*, lion ; alt. *erkin*, puissance, c'ag. *eren*, homme ; kaz. *určun*, postérité. L'étrusque présente cette désinence dans des mots tels que *Thezan*. Plusieurs noms de villes étrusques sont de même terminés par la nasale : *Populonia*, *Vetulonia*.

ENNE, ERNE, UMNE. On a dit de ces formes en *erne* ou *urne* qu'elles étaient caractéristiques de l'étrusque ; et en effet elles se présentent dans des

noms étroitement liés à la civilisation étrusque, *Porsenna*, *Anna Perenna*, *Vertumne*, *Voltumne*; mais d'autre part elles paraissent aussi dans des vocables dont les racines sont franchement aryennes, *Maremme*, *caverne*, *lucarne*. On voit que ces formes permutent entre elles par des variantes telles que *Lugano* et *Locarno*; on peut expliquer ainsi l'insertion de l'*r* dans la forme étrusque du nom *Agamemnon*, qui est *Akhmenrun*. Le groupe *mn* ou l'*n* simple peuvent d'ailleurs représenter un son altaïque *ng*.

R, ERI. Désinence commune en aryen, où elle a un rôle important dans la formation de l'infinitif.

Cette désinence a de même un emploi important dans le verbe altaïque où elle forme les troisièmes personnes des temps présents. Elle paraît aussi dans les noms : uig. *onar*, heureux; alt. *ognori*, juste, droit. L'*r* final est connu en étrusque : *tular*, *aiser*; *tudera*, nom de ville; et cette langue présente une désinence *eri*, *sacnicleri*, *manimeri*, où l'on voit l'analogue de l'*arius* latin, *annonarius*.

L'*r* entre volontiers en combinaison avec d'autres consonnes (V. ci-dessus *tor*, *erbe*).

L. Finale également fréquente en aryen et en altaïque : *regalis, vernalis, automnalis*; — osm. *guzel*, beau; *kurel*, cercle, rassemblement. Cette finale est bien connue aussi de l'étrusque *aivil, akil, cestnal*. L'*l* entre en combinaison avec d'autres consonnes dans diverses désinences. (V. ci-dessus *lik*). Une combinaison fort importante est SIL ou NSIL. C'est là une finale connue en latin, *utensile, novemsiles*, et qui apparaît plusieurs fois en étrusque *larezul, siansl, puiantrnsl*. Cette combinaison n'est pas très fréquente dans les dialectes altaïques, où elle se rencontre pourtant : *jakši*, beau, bon; *jakšila*, faire bien.

DEUX DÉSINENCES REMARQUABLES *den* ET *de*.

Le grec a conservé deux anciennes désinences θεν et θι qui indiquent, l'une la provenance, le lieu d'où l'on vient, l'autre la résidence, le lieu où l'on est : Ἰλιοθέν, d'Ilion; Ἰλιοθι, à Ilion ; πατρόθεν, du côté du père; ὑψόθι, dans les régions d'en haut.

Des désinences tout à fait analogues existent en

turc pour marquer l'ablatif et le locatif : c'est *dan* ou *den* pour l'extraction, *da* ou *de* pour la situation : *oda-dan*, (venant) de la chambre ; *oda-da*, dans la chambre. *Mekteb-den*, de l'école ; *mekteb-de*, à l'école.

La finale θi ou ti est assez fréquente en étrusque Élle est certainement le signe du locatif dans le mot *suθiti* de l'inscription de *Camnas Larth* (V. *ci-après*, 2e *partie*).

L'HARMONIE VOCALIQUE

On sait quelle est en turc l'importance de l'harmonie vocalique, et en quoi elle consiste. Cette langue a huit voyelles divisées en deux classes : classe forte, *a*, *e*, *o*, *ou* ; classe faible *è*, *i*, *u*, *eu*. Les mots sont aussi divisés en deux classes selon que eur dernière syllabe est forte ou faible; et les désinences, isolées ou agglutinées, s'ajoutent fortes aux mots de la classe forte, faibles à ceux de la classe faible. Ainsi on dit au génitif pluriel : *kitab-lar-eng*, des livres; *defter-lèr-ine*, des cahiers; à la

deuxième personne pluriel du futur négatif : *sèv mèyè-djèk-signiz*, vous n'aimerez pas ; *yaz-maya-djaq-segnez*, vous n'écrirez pas. La vocalisation de la racine verbale *sèv* ou *yaz*, entraîne celle de toutes les désinences qui viennent s'y agglomérer.

Et dans la formation des mots, cette harmonisation se fait quelquefois d'une manière encore plus subtile ; la voyelle finale varie dans des noms de même formation tels que les noms verbaux : *guèlish*, la venue ; *gulush*, le rire ; *baqesh*, le regard ; *vouroush*, le coup.

Or cette disposition à harmoniser les sons, qui est cause de la douceur et de l'euphonie de la langue turque, existe certainement aussi dans les langues aryennes. On aurait peut-être quelque peine à l'exprimer en règles ; mais on n'en a aucune à en découvrir des indices. Par exemple les mots *minister* et *calator* ont évidemment en principe une même désinence, dont la voyelle a varié pour s'harmoniser avec le corps du mot : la finale *tor* ne conviendrait pas à *minister*, ni la finale *ter* à *calator*. Dans des noms tels que *Philomène* et *Phi-*

lémon, il se fait aussi une sorte de balancement des moments forts et faibles du son.

D'après ce sentiment nous admettrons, ainsi que nous l'avons déjà fait, que des finales comme *mède* et *maque*, *phonte* et *phante*, *gène* et *gone* sont des désinences, identiques en principe, modifiées par l'harmonie vocalique.

CHAPITRE III

LES RACINES

Les racines se présentent soit sous la forme d'une syllabe ouverte, voyelle suivie d'une consonne, soit sous la forme d'une syllabe fermée, voyelle entre deux consonnes. Comme les racines qui commencent par une voyelle ont toutes des formes dans lesquelles une consonne reparaît à l'initiale, on peut dire que toutes les racines sont des syllabes fermées.

Le tableau suivant est établi en partant des racines altaïques[1]; on voit, par l'étude compara-

1. En fait ce tableau a été établi en prenant pour base le livre de Hermann Vambery, *Etymologisches Wörterbuch der Turko-Tatarischen Sprachen*, Leipzig, 1878 ; excellent ouvrage, d'apparence élégante et simple, mais où la justesse du sens philosophique égale la netteté de l'analyse philologique. M. Vambéry compte 233 racines ; nous n'en avons distingué qu'une centaine ; il est clair que les racines sont au contact les unes des autres, et que ces nombres n'ont pas de valeur absolue.

tive, que les mots aryens viennent se ranger très aisément sous ces racines ; le classement ainsi obtenu est même plus aisé que ceux auxquels donne lieu l'étude des langues aryennes seules.

RACINES COMMENÇANT PAR UNE VOYELLE

AB ou AP. Forme de la racine *kap* ou *pap* ; grosseur, chose arrondie, personnage important, titre honorifique. C'ag. *abâ*, père ; *abâkoun*, oncle. La racine a la forme *amb* en aryen ; cf. la relation *cap-camp* : *ambo*, bosse ; *amplus* ; *ambitiosus*, important, fastueux ; *ambassadeur*. Myth. *Amphion*.

AC', AG. Formes d'une racine *Vag*, *Fac*. Lieu ouvert, vide, libre ; ouverture, bouche. Sens lié à l'idée d'eau. V. *ak*. C'ag. *acik*, ouvert, libre ; uig. *acun*, monde, univers. — *Vacare*, *vacuus*, *facies surface*.

AJ, EJ ; MAJ. Chose grasse, onctueuse ; bonté, bienveillance, santé. Uig. *aji*, vertu, bienfait ; osm. *eju*, bon ; jak. *aji*, bonté, divinité ; c'ag.

maj, graisse ; kaz. *ejem*, beauté, aménité. — εὖ, bien ; εὐμενης, bienveillant.

AḲ, OḲ, hauteur, pic, ciel. La racine a des formes en *jok*, *jik*, représentant *luc*, *lig*, puis en *tok*. C'ag. *jokuś*, hauteur ; uig. *ukis*, haut ; *ogul*, tas ; *ogmen*, moisson, entasser. — *augmentum* ; *hoch*, *high*, *hügel*. *Vogel*, l'oiseau, la bête d'en haut ; *aquila*, aigle, même sémantique ; *hucher*, *jucher* ; *luggage*. Les mots désignant le ciel et la lumière, *lux*, *loch*, trou, sens de jour ; *lucarne*. uig. *toḳar*, est, lever du soleil.

Dux, titre honorifique, le haut. Uig. c'ag. *toḳa*, prince, surveillant.

Sens lié à celui de ciel ; eau, ce qui découle, lac, mer ; puis répandre, dépenser. Le sens d'eau est surtout développé en aryen : *aqua*, *aequalis*, idée de surface égale, *lacus* ; cf. *ag*. — uig. *aḳ*, dépense ; *aḳilik*, générosité.

Autre idée dérivée : lenteur, faiblesse, maladie, acidité, amertume ; ces sens sont joints à celui de marais : c'ag. *agruḳ*, fardeau ; *agri*, douleur ; *agu*, poison ; *azik*, amer, douloureux, aigre. — *aeger*, *acer*, *acrimonia*, *acide*.

AL, main, saisir, retenir; sens dérivés : échanger, altérer, tromper. Pour la sémantique main-échange, cf. hand-handel, Osm. *el*, main; alt. *al*, prendre ; jak. *il*, prendre, recevoir. — ἁλίσκω, prendre ; ἁλέω, amasser; ἅλις, en grand nombre ; ἅλος, tout; *all.* — *aliéner*, *altérer*, — *halten*.

Autres sens dérivés : masse, forêt, sauvage, étranger. Pour la sémantique masse-forêt, cf. masse, maquis ; pour forêt-sauvage, cf. sylva-sauvage, ou wald-wild. Alt. *al*, sauvage, étranger ; *aldi*, animal sauvage. — ἀλίτης étranger ; ἀλιτήμων, id. ; *alienus* ; *wald*.

AND et ANT. Cette racine est voisine de *ong* et *ond* ; elle a ensuite des formes en *nat* et *nak*. Elle existe surtout en aryen avec le son *a* ; les correspondances altaïques sont en *o*. Idée d'antériorité. *Ante*, *antenna*, pointe, *angulus*, *anguis*, choses pointues et coudées. *Antium*, *andes*, noms de caps et de montagnes.

Formes en *nat* ; choses pointues, hautes, proéminentes : νῆσος, île, sens de cap ; *nez* ; sens un peu étendu dans *nodus*, nœud, idée de grosseur, de bosse.

Idée voisine de celle de hauteur : lumière,

éclat : *nitere*, briller ; *nudus*, sens de poli, lisse, net ; puis idée d'eau, comme surface brillante : *unda*, *natare*.

ART, ERK, et BARK, dos, crête, lieu abrupt ; ce qui est derrière ou en arrière ; ce qui reste. Jak. *arga*, dos, ouest, la direction arrière ; uig. *artuk*, le reste ; uig. *berk*, ferme, fortifié. Pour la sémantique montagne-rester, cf. la racine *cal*. — *Roc* ; *rücken* ; *retro* ; *arcturus*, la direction en arrière ; *berg* ; noms de montagnes, *Bérécynthe*, *Phrygie*.

Sens annexe : forteresse ; *arx*, *fort*, *borgo*.

Autre sens dérivé : ordures, les restes : jak. *ordu*, reste ; — *sordes*, *ordure*.

AT ; marcher ; ceux qui vont ensemble, ceux qui mangent ensemble ; troupeau, pâture. Dans le sens de manger, la racine a souvent la forme *as*, *es*. *atamak*, marcher ; jak. *atak*, pied ; uig. osm. *aśamak*, manger ; kk. *adaś*, ami, — *Vadere* ; la racine rejoint *bat*. ἕτης, ami ; ἑταιρεία ; ἔθνος ; *essen* ; *eat*.

Sens annexe : le chef de la troupe, le père ; puis nom et noblesse. Uig. c'ag. *ata*, père ; *atalik*, titre honorifique ; kk. *ada*, père ; uig. *at*, nom ;

c'ag. *aitmak*, parler. ; az. *adlamak*, nommer. — *Pater*, *Vater* ; ἄδω ou ἀΐδω, dire, nommer ; *adage* ; *edel*, noble, celui qui a un nom.

Autre sens dérivé : exciter. Alt. *aida*, c'ag. *aitamak*, exciter, chasser ; c'ag. *aikarmak*, chasser, pousser des cris. — ἀϊκή, élan ; αἰθύσσω, exciter, rallumer. Pour le groupement sémantique troupe-marche-exciter, cf. à la racine *kom*.

EG, IG, posséder ; richesse, force ; c'ag. *ege*, uig. *ige*, seigneur, maître. — ἔχω, ἰσχύς, *vigor*, *viscosité*, consistance. Cette racine se relie à *ev*, *eg* ; les idées d'eau, de vie, de force et de pouvoir sont jointes.

EM, AM, et EN ; maternité, organes féminins ; douceur, faiblesse ; sens dérivé : médecine. C'ag. *ana*, mère ; alt. *ama*, mère, femme ; osm. *meme*, poitrine ; uig. *emke*, malade, malheureux ; osm. *emek*, peine ; uig. *em*, médecine ; *emci*, médecin ; *emur*, paix, repos. — *Mamma*, *amita*, *amare*, ἥμερος, doux, ἵμερος ; *pomum*, fruit, le doux.

Le mot *femina* appartient à cette racine, qui donne aussi l'idée de chose gonflée, bombée et rejoint les formes *jum*, *tum* (V. *Kom*).

ER, AR, matin, fraîcheur, printemps, avec des formes en *ert* et *erg*. Alt. c'ag. osm. *erte*, de bonne heure, matin ; jak. *arda*, tôt. ; *ardanni*, tôt. — *Ver*, *viridis* ; *virgo*, παρθένος ; *virga*.

Forme en *jar* : osm. *jarin*, *jerin*, matin.

Sens dérivé : bonté, vertu, valeur ; *er* ou *erk*, force. Cette racine est liée à *ark* ; elle a une forme en *jar*. Uig. *jar*, ami ; *jaraś*, paix ; c'ag. *ari*, beau, bon ; jak. *ar* le meilleur ; uig. *artam*, valeur, vertu ; c'ag. *er*, *eren*, homme, héros ; uig. *erik*, force, pouvoir ; alt. *erik*, se donner de la peine. — ἄριστος, ἀρετή, ἐρέω, *virtus*, *werth*, *vir*, ἥρως, ἔργον.

EV, EVR ; se plier ; sinuosités, lacets. Cette racine se relie à *ag*, eau ; elle a aussi les formes *eg*, *egr*, et elle apparaît avec diverses initiales, notamment *k* et *t*. C'ag. *egirmek*, tourner, retourner ; uig. *evirmek*, entourer, se mouvoir en cercle ; alt. *ebre*, en rond, autour ; osm. *kivrik*, boucle ; c'ag. *tigre*, en cercle autour. — Un grand nombre de noms de fleuves, en des contrées très diverses, appartiennent aux différentes formes de cette racine : Ebre, Tibre, Tigre, Liger, la Loire. — *Bibere*, *ebrius* ; *ligamen* ; *liber*, libre, par l'idée de

lien dénoué. (V. la même sémantique à la racine *tol, sol,* qui comprend les idées d'entourer et de dénouer, *solvere.*)

Sens annexe : dualité, duplicature. La racine en ce sens a surtout les formes *ik, ek* : uig. *iki,* deux ; *ékiz,* jumeaux ; *ikinti,* la prière du midi, qui divise le jour en deux. — *Secundus,* εἴκοσι, *viginti,* deux (dizaines).

IL, *el, ul* et *jil* ; lier, entourer. Alt. *il,* lier, attacher ; uig. *il,* confédération, alliance, peuple, nation. — ἕλιξ, enroulement ; ἴλλας, lien ; ἴλιγξ, tournant d'eau ; *villa.* Sous cette forme, cette racine se rapproche de *al,* idée de prendre et de main.

Elle peut aussi s'annexer un *g* ou un *b,* et reproduire les formes *ilg, lig, lib* (cf. *evr* ci-dessus). Uig. *ilki,* troupeau ; c'ag. *ilgemek,* fermer. — *Ligamen, liane.*

IR, *ar,* avec des formes en *jar* ; et par l'annexion de *n,* ARN puis *ran* ; fente, canal. Alt. *jar,* fendre ; *jara,* blessure ; c'ag. *jarmak,* fendre, séparer. — *Arare,* et cf. *kar.*

C'ag. *arik, arna,* canal. — Noms de rivières :

Arno, Orne, Tarn ; *ornière, rainure, drain.* Sens dérivé : liquide, matière coulante. C'ag. *irin,* pus ; osm. *erimek,* fondre, s'en aller ; — *urina, arena, farina, ruina* ; ῥέω ; *urna.* — Avec *m* initial μῦῤῥα, μύρον.

Sens annexe : sinuosité, lien, par la sémantique rivière-lien ; cf. les racines *il, ev.* C'ag. *orme,* lien ; *orum,* tresse ; c'uv. *arla, avirla,* filer. — ὄρμος, sarment ; *wurm, vermis, ver,* l'animal si nueux ; *ourler* ; *vírer.*

Autre sens dérivé : répandre, donner. Osm. *vermek, vergi,* donner, don ; c'uv. *par,* donner. — *Verser, spargere,* σπέρμα.

IT, ET, faire ; racine qui se relie en aryen à *eg* et *ig* ; en aryen les formes sont *fid, fict, fig* ou *pit.* Alt. *et* faire ; uig. *itmek,* faire. — *fingo,* façonner. La racine a une application spéciale et primitive à l'art du potier : uig. *itiš,* kk. *ides, idiš,* tonneau. — πίθος ; *fictile* ; *figurare.*

Sens dérivé : pouvoir, possession ; uig. *iti, idi,* maître, Dieu ; *idilik,* souveraineté, protection. — ἴδιος ; *fides,* autorité, fermeté, protection. Pour la sémantique faire-pouvoir, cf. arbeit-arbiter ; machen-mächtig ; thun-δύναμις.

OB, UP ; poussière ; chose écrasée, fine ; fil, huppe, rayonnement. La racine a des formes en *jip*, *jup*, puis en *sub*. Uig. *upraḳ*, *opraḳ*, osm. *ufarak*, petit, très fin ; osm. *ip*, uig. *jup*, *jop*, fil. — ἀβρὸς, ἀφρὸς, *imber*; *fibula*, *viburna*, *fibra*, ὀβελὸς ; ang. *rope*. — L'idée d'ombre est voisine de celle de poussière : *umbra*, *ombrage*.

Sens dérivé : rayonnement, beauté, parure. Cf. pour la sémantique fin-angl. fine, beau. Alt. *jub*, *job*, beau, bon ; uig. *sob*, *sub*, beau, juste, convenable. — σοβὰς. Les mots *jupe* et *robe* se placent ici. Suite du sens : ce qui s'élève, supériorité. En aryen ὑπὲρ, ὕψιστος, *super*, *supremus*, *souverain*, *superbus*, *soprano*.

OK, voix, appel, signe. La racine a aussi les formes *ong* et *ang*; puis des formes en *bug*, *mug*. uig. *ong* et *oḳ*, voix, appel ; c'ag. osm. *on*, voix ; osm. *bughetmek*, c'ag. *mugremek*, crier, mugir. — *Vox*, *vocare* ; *beugler*, *mugir*. Sens dérivé : entendre, s'entendre, intelligible : Uig. *oḳ*, sens, compréhension ; alt. *uḳ*, entendre, savoir ; c'ag. *ong*, *an*, intelligence. — ἀκούω ; *écho*. Et V. *ond*.

OND, IND ; suite de la racine précédente ;

voix, cri, signe; bruit ; s'entendre ; intelligence. Alt. *unden*, appeler, faire signe ; c'ag. *indamak*, même sens. *Ventus*, le vent, le bruyant ; *unda*, la sonore ; *vanter ; venari*, chasser, dans le sens de crier, aboyer. Ital. *sentire*, entendre.

Sens dérivé : vendre, par l'idée de crier la marchandise; *venditio*.

ONG, ON, supériorité, honneur ; c'ag. *ong-gen*, haut; uig. *ongèe*, guide ; qui est à la tête ; kk. *unarmen*, s'élever. — Forme en *ond* et *and*, c'ag. *ondur*, haut. — ἄναξ ; *ante* ; *honos*. La racine paraît avec l'initiale *m* ; V. *Mun*.

Sens dérivé : fonction, charge : *functio, munus*. Titre honorifique des morts : *defuncti*, les honorables.

Autre sens dérivé : unité, par la sémantique : élévation, pointe, paucité, unité ; cf. *pro-protos* ; uig. *ong*, en avant ; osm. *eng*, particule du superlatif : *unus, œnus*, ἑνικὸς, *unicus*. V. *mun*.

Autre sens : surface, apparence. teint, couleur ; uig. *ong*, dessus, surface, couleur ; uig. c'ag. *ung*, couleur ; c'ag. *jangak*, joue, la colorée. — φανερὸς, φάντασμα ; *wange*.

OV, seuil, maison, plaine ; sens de endroit frotté, aplani, usé. Dépendance de la racine *ob*. Alt. *ev*, *eb*, maison ; c'ag. *oba*, maison ; alt. *ova*, plaine ; c'ag. *ovmak*, écraser, frotter. — *Ovis*, bête de la plaine.

Sens dérivé : chose lissée, arrondie ; cf. la sémantique : limer-limace. C'ag. *ovmak*, frotter ; *ovalamak*, moudre ; *juvarlamak*, rouler. — *Ovum ; ovale*.

UL, OL. Grand, honoré. Uig. c'ag. *alp*, *alk*, grand ; uig. *uluk*, grand ; c'ag. *ulup*, puissant, héros ; c'uv. *olip*, grand, riche. — ἀλκός. force ; ἀλφή, honneur, ὄλβος, richesse, félicité. *Vulpes*, *wolf*, ἔλαφος, noms d'animaux grands ou forts. *Alpes*. Et V. *bol*.

Sens dérivé : brillant ; *albus*, *albâtre*.

US, ES, souffle, odeur, esprit, intelligence ; science, art. C'ag *ismek*, souffler ; *is*, odeur ; *ibar*, musc ; alt. *jitta*, flairer ; c'ag. *us*, *is*, *es*, intelligence ; uig. *us*, art ; kk. *isterben*, entendre. — ὄζω, *musc*, *wissen*, *weise* ; *meister*, *histrio*, *musica*. Et V. *boz*.

Sens annexe : aise, santé. Uig. *esen*, sain ; kk. *esän*, bonheur. — Αἴσιος, *aise* ; *agio*.

Cette racine a une forme *ot*, *ut*, avec les sens de bruit, vent ; la forme en *oz* de ὄζω fournit l'intermédiaire. Ital. *udire, audire* ; avec insertion de *l*, *flûte* ; *Butès*, fils de Borée, personnification du vent, et V. *Vates*.

UT, usage, usure, temps. Uig. *ut, ud*, temps ; c'ag. *uzur*, temps. — *Idus, heute* ; *diu* ; *vetus* ; *uti* ; *mode*.

Sens voisin : passer ; lieu où l'on passe, route. C'ag. *ote*, passé ; *otek*, voyageur ; uig. *otmek*, passer. — ὁδὸς, route ; οὐδὸς, seuil. Pour la sémantique route-usure, cf. rôder-roder-corroder.

Autre sens dérivé : endroit creux, trou, chambre, puis dormir. Pour la sémantique chambre-dormir, cf. domus-dormire. La racine a des formes affaiblies en *oj*, *uj*. Elle se relie d'ailleurs à *kut*, *put*. Jak. *ut*, trou ; c'ag. *otag*, chambre ; uig. *utumak*, dormir ; alt. *ujuku*, sommeil. — *Mutus*.

Sens annexe : creuser, graver, image. C'ag. *ojma*, sculpture, image ; *ojuk*, ciselé. — Le mot *imago* doit être ici ; le son *i* seul serait radical.

OZ, UZ, séparation, isolement. La racine a les formes *juz* et *suz*, et s'adjoint volontiers le *g* : *ozg*.

C'ag. *suzmek*, séparer ; uig. c'ag. *oze*, séparé ; c'ag. *osulmak*, se peler ; *uzmek*, retirer la peau ; jak. *osul*, dénouer. — *Ossa* ; *isola* ; *isolare* ; λύσις.

Sens dérivé : Tribu qui se sépare ; étranger ; changer ; la racine en ce sens a plutôt la forme *og* : alt. *osko*, étranger, autre ; *oskolo*, se changer ; c'ag. *ogurmek*, *ugurmek*, détourner ; *ugej* allié. — *Uxor* ; sens d'alliée ; *wechsel* ; *vicies* ; *vicier* ; *ugly*. Avec *m* initiale μόσχευμα, provin.

RACINES COMMENÇANT PAR LA SEMI-VOVELLE j.

JAK, JAU, ennemi ; guerre, sauvage. Uig. *Jaḳi*, ennemi ; osm. *jauz*, guerrier, sauvage ; jak. *saḳ*, méchanceté, *saḳ*, démon. — *Attaquer* ; *taquiner* ; δάϊος, δῄϊος, ennemi.

Sens voisin : chasse ; aboyer ; instrument de chasse, filet. Et la sémantique rejoint l'idée de forêt. Osm. *avlamaḳ*, chasser ; c'ag. *ag*, filet. — ἄγρα ; *jagen* ; it. *aiuolo*, filet.

JAN et JAK, avec forme intermédiaire en *janc*, côté, flanc, bord, étendue. Uig. *jaḳ*, côté ;

c'ag. *Jaḳalamaḳ*, aller le long du bord; c'ag. *Jan*, côté, paroi ; jak. *antak*, sur le côté. — λέχος ; πλάγιος ; *plage, flanc*; *jacere* ; *jachère* ; par insertion de *r* : *la* (*r*) *gus* ; ang. *rand*, plage, étendue ; all. *wand*, paroi ; fr. *rang* ; *landes*, *land* ; *lang*, *long*.

JAR, cri, appel. Formes en *c'ar*, *zar*. L'idée est voisine de celle d'éclat et de fente. V. *ar*. C'ag. *ċarlamaḳ*, appeler, *irlamak* ; chanter ; jak. *iria*, chanson ; c'ag. *sairan*, chant. — *Clarus* ; *air*, *aria* ; par la variante *k-p*, *parole*.

JAS', JAZ, rayonnement, beauté, ordre ; fraîcheur, vie, verdure. Uig. *Jaṡnamaḳ*, luire ; c'ag. *jaṡim*, éclair ; c'ag. *jasamaḳ*, parer, mettre en ordre ; *jasaḳ*, ordre, loi ; alt. *jas*, guérir. C'ag. osm. *jaṡ*, frais, humide ; uig. osm. *jaṡil*, *jeṡil*, vert. — *Lex* ; ξενη-λασία, la loi des étrangers ; *jaspe* ; *jasmin* ; ἴασις, guérison ; ἰατρὸς ; λάσις ; ἄσιος ; *gazon*. Et V. *tez*.

JAT, forme faible d'une racine *lat* ou *tat*. Être couché, étendu. C'ag. osm. *jatmaḳ*, être couché, *jazi*, plaine ; alt. *jaitiṡ*, plaine ; uig. *jatiḳ*, étendu, plat. — *Latus*, *plat*, *flach* ; *laiton*, le métal qui s'étend ; *lézard*, l'animal couché.

Sens voisin : douceur, tranquillité, goût. Uig. *tatik*, agréable, doux ; c'ag. kaz. *tat*, goût. — *Tacere*, *tacitus* ; ang, *taste*.

Sens dérivé : faible, pauvre. C'ag. *jat*, c'uv. *jot*, osm. *jad*, étranger, inconnu. — *Latro*, *leute*, *leude*.

JIL, JOL, C'IL ; briller, resplendir. Alt. c'ag. *jalin*, flamme, feu clair ; uig. *jola*, lumière, clarté ; alt. *ćal*, luire ; c'ag. *jili*, *čili*, chaud ; c'ag. *ilbarmak*, bouillir. — καλός, *calor* ; *color* ; ἄγαλμα ; *cœlum* ; σίλβη, *silber* ; *joli* ; *violet*, *giallo*.

Sens dérivé : pureté ; chose purifiée ; piété. C'ag. *silmek*, frotter, polir ; uig. *silik*, poli, pur, pieu. — *Silex* ; *silice* ; σίλιγνις, farine épurée ; ψιλόω, raser ; *silentium*, idée de ce qui reste tranquille, poli.

JING, JENG, IN. Nouveauté, jeunesse, finesse. C'ag. *jengi*, *jingi*, *ini*, nouveau, frais ; jak. *ini*, le plus jeune frère ; jak. *saña*, nouveau ; c'ag. *inče*, fin. — ἴνις ; *fin*, *fein* ; *jung*, *minor* ; *minutus*, *minoterie*. Et V. *min*.

Sens annexe : victoire ; uig. *jeng*, légèreté, victoire.

De l'idée de finesse on passe aussi à celle de pénétration : *in, intus*.

JOL et JON ; gratter, user, polir. C'ag. *jolmaḳ*, polir, épiler ; *jonmaḳ*, raboter ; osm. *joniz'i*, tailleur de pierres. — δολιχὸς. long, sens d'affiler ; *dolare, doloire*.

Sens dérivé : sillon, route. Pour la sémantique route-user, cf. la racine *ot*. En ce sens la racine *jol* prend aussi les formes *jor, sol, tsor*. Uig. *jol*, chemin, manière ; c'ag. *jol*, chemin, direction ; jak. *suol*, chemin ; c'ag. *joruḳ*, chemin, marche. — ὀλκός, *sulcus*.

JUḲ, JIG. Eau, laver ; pleur. Cette racine a une forme en *jut*. — Uig. *jumaḳ*, laver ; osm. *jiḳamàḳ*, laver ; c'ag. *jiglamaḳ*, pleurer. — *Liquidus* ; *jus*.

Sens dérivé : corruption, négation, mensonge ; lutte, jeu ; uig. *joḳi*, anéantissement ; *jutmaḳ*, réduire à rien ; c'ag. *jut, jot*, perte, se gâter ; kir. *zut, zud*, même sens ; uig. *zoḳi*, alt. *togunči*, menteur. — Ψευδο ; *sünde*, faute ; *lügen* ; *lutiner* ; *ludus* ; *luxus, lutum*.

RACINES COMMENÇANT PAR LA PALATALE DURE OU DOUCE, *k*.

KAB, KOB. Chose arrondie ; chose qui enfle, qui grossit ; couverture ; nuée, écume ; foule, progéniture. C'ag. *ḳabarmaḳ*. grossir ; *ḳaban*, gros, fort ; alt. *ḳap*, foule ; uig. *ḳopmak*, s'enfler ; c'ag. *kob*, foule, épais, sombre ; *kobok*, écume ; c'ag. *koprumek*, enfler, bomber ; *köpruk*, pont ; jak. *ḳappak*, couvercle ; c'ag. *kepek*, *kepenik*, manteau, couverture. — *Copia* ; *caput* ; *cabane* ; *campana* ; *chape* ; σκέπη ; *operire* ; γέφυρα. pont ; le creux, le courbé ; *cavus* ; avec insertion de *r*, *curvus*. Par la variante phonétique *k-n*, *nubes*, *nevola* ; *neve* ; *nepotes*.

La racine a un analogue en pap : πάππος ; v. *ab*.

Sens dérivé : ressemblance, similitude ; cf. la sémantique *ahn-ähnlich* ; génération-genre. Uig. *keb*, *kep*, forme, modèle ; osm. *gibi*, semblable. — *Copie*.

Autre sens : saisir, prendre ; sémantique : couvrir, envelopper. C'ag. osm. *ḳapmaḳ*, saisir ; — *capere*.

ḲAḲ, ḲOG ; frapper, dureté, retentir. Uig. *ḳoḳ*, *ḳaḳ*, sec ; c'ag. *ḳaḳlik*, sécheresse ; c'ag. *ḳaḳirmaḳ*, craquer ; c'ag. *ċaḳmaḳ*, battre ; *ċoḳuċ*, marteau ; uig. *ċonḳ*, cloche ; uig. *ḳoḳuz*, malheureux, sémantique : crier, se lamenter. — κόγχη, *coquillage* ; *coque* ; *choc* ; *glocke* ; *craquer* ; κόκορα.

Sens dérivé : cuire, par l'idée de durcir ; la forme altaïque est adoucie en *küj* : c'ag. *küjmek*, allumer, brûler ; jak. *kujas*, jour chaud. — *coquere*, *cuire*.

Sens annexe : vent ; sentir mauvais. Pour la sémantique vent-bruit, v. *ond*. Alt. *ḳaḳ*, souffler ; osm. *ḳoḳmaḳ*, sentir. — κακόω, infester, κακός.

ḲAL, KOL ; amas, chose stable, qui reste. C'ag. *ḳalamaḳ*, entasser ; uig. *ḳalin*, riche ; c'ag. *ḳalḳan*, bouclier ; jak. *ḳalga*, protection ; c'ag. *ḳalpaḳ*, chapeau ; *ḳalin*, beaucoup, entassé ; alt. *ḳal*, rester, mourir. — *Callum*, *calus*, *callosité* ; *galea* ; κάλυξ, κλίμαξ, *scala* ; *escale* ; *caler* ; *cella*, *cellier* ; *colle* ; *colline* ; *calme*.

Cette racine a des formes dérivées en *ul*, puis *bol* et en *eul*, avec les sens d'être stable, être, et être mort. Uig. c'ag. *olmek*, mourir ; uig. *olumluḳ*, mortel ; uig. *olmaḳ*, *bolmaḳ*, être, rester en un lieu.

ḲAR, ḲOR; regarder, soigner, chérir ; puis avoir en face de soi, rencontrer. Uig. jak. *ḳaraḳ*, œil ; jak. *ḳarai*, prendre soin ; osm. *ḳaraul*, surveillant. — *Carus*, angl. *care*. — C'ag. *ḳaru*, rencontre, réciproque. — Le mot *cras* est ici : demain c'est-à-dire ce qui est en face.

Sens dérivé : ce qui attire les regards ; orné, beau. Uig. *kormek*, voir ; *koruk*, beauté ; osm. *gurukli*, beau. — κορέω ; κόρη ; *corail*.

KAS, AS; frotter, polir ; métal ; pointe. Sens dérivé : monnaie, gain. C'ag. *Kašimaḳ*, frotter ; *ḳazmaḳ*, creuser ; uig. *astamaḳ*, amoindrir ; c'ag. osm. *az*, peu ; c'ag. *azalmaḳ*, disparaître ; osm. *ḳašiḳ*, cuiller. — *Æs*, *as* ; ital. *esile*, *esiguo*; *casque*; *casa*, maison ; V. aux racines *ov* et *ut* la sémantique maison-creux-user ; *axis*, *cassis*, *castagna*.

Autre forme *kar*, *ar*, dureté, creuser, labourer, Jak. *ḳarii*, labourer ; kk. *Karerben*, raser. — *Arare*, ἀρόω ; *grab* ; *graver* ; *scarificare*, *scarabée*, le dur.

Sens dérivé : forêt, mont ; puis sombre, dur, vieux. Uig. *ḳara*, noir, sombre ; *ḳar*, âge ; *ḳoruḳ*, sec, dur; jak. *ḳaruna*, sombre. — Noms de montagnes ou de forêts : *Carniole*, *Carinthie* ; γέρων, vieux.

En aryen, sens annexe : chair, par l'idée de chose que l'on coupe ; *caro*.

KAT, et forme affaiblie ḲAJ, chose dure, compacte ; rocher; forêt. Uig. *ḳatiḳ*, ferme, dur ; *ḳatiḳlamaḳ*, fortifier ; c'ag. osm. jak. *ḳaja*, rocher. — γῆ, γαῖα ; avec insertion de *r*, *craie* ; *çastellum* ; *cedrus*.

Sens annexe : lien, chaîne, troupe, parenté. Uig. c'ag. osm. *ḳat*, *ḳati*, proche ; uig. *ḳatas*, compagnon, ami ; c'ag. *ḳajas*, parent ; uig. c'ag. *ḳatun*, femme. — κατά, κάσις, *catena*, *cœtus*.

KES, KEC', KIS, couper. Uig., c'ag., osm., *kesmek*, couper ; c'ag. *keser*, couteau ; alt. c'ag. *kezek*, partie, morceau ; uig. *kesim*, bout. — κεάζω ; *caedere* ; *caesura* ; *caesaries*, chevelure, par la sémantique : ce que l'on coupe ; *caesim*, en coupant.

Sens dérivé : court, raccourci, petit ; uig. *kiska*, court ; osm. *ḳissa*, court ; uig. *ḳečik*, petit ; v. la racine analogue *bes*.

Autre sens : presser, resserrer, imprimer des traces. Uig. *ḳis*, étroit ; alt. *ḳis*, resserrer ; uig. *ismek*, presser ; uig. alt. *is*, trace ; alt. *iste*, chercher d'après la trace. — *Vestigium* ; piste.

ḲIL, ḲIR et ḲIN; couper, briser; mettre en morceaux; crins, cheveux. C'ag. *ḳirmaḳ*, briser; *ḳiriḳ*, morceau, c'uv. *ḳir*, couper, raser; alt. *ḳin*, ciseaux; c'ag. *ḳil*, poils, cheveux; jak. *ḳilam*, cil. — σκύλλειν; *kill*; σκύλος; *esquille*; *crinis*; *cirrus*; σκύντιον; cil.

Sens voisin : faire, former, par l'idée de tailler; uig. c'ag. *ḳiliḳ*, forme; *ḳilmaḳ*, faire; *ḳiliḳli*, bien formé, beau. — cf. ang. *skill*, habileté.

Sens annexe : peau, couleur, teint. Uig. *ḳirḳu*, couleur, teint. — *Skin*; *cerise*; *kirsche*.

KIR et *ker*; JER, *jir*; *er*; place, espace; entrer dans une place. Alt. *ker*, élargir; c'ag. *kerenmek*, s'étendre; jak. *kir*, c'ag, *kirmek*, entrer; uig. *er*, *jer*, espace, terre; jak. *sir*, lieu, place, terre. — ἔρα, terre. La sémantique est celle de rayonner, point d'où la vue rayonne : *giration*.

KIS, GIZ et KUT; protéger, couvrir. Cette racine est voisine de *kot*. jak. *kistia*, cacher; osm. *gizli*, secret, caché; c'ag. *kutmek*, alt. *kut*, garder, veiller; c'uv. *kudu*, lieu gardé. — *Custodire*, *hüten*; *hutte*; *guet*; par insertion de *s*, *cista*, *cisterna*.

ḲIZ, IZ; chaleur, rougeur, feu, beauté. Uig.

ḳiz, *ḳis*, rougi, enflammé ; c'ag, *issig*, *isiḳ*, embrasement, chaleur ; jak. *itsigas*, chaud ; jak. *ḳitar*, rougir ; uig. c'ag. *ḳizil*, rouge, beau ; uig. c'ag. *ḳiz*, jeune fille. — σκύζαω, σκύζω ; *hitze*, *hitzig*, *heiss* ; *citron*, *citrouille*. Par le *k* nasalisé : *nitor*, ang. *nice*.

ḲOC' ; ḲUT ; grandeur, force vaillance ; puis bonté, bonheur, goût. Uig. *ḳoć*, puissant ; osm. c'ag. *koza*, grand, âgé, seigneur ; *khodja*, titre honorifique. Avec insertion de *r*, *ḳorćaḳ*, très haut. — *Gott*, *got*, *gross*.

Uig. *ḳut*, bonheur, santé ; alt. *ḳut*, vie, esprit ; c'ag. *ḳutanmaḳ*, se réjouir. — *Gut*, *good* ; avec insertion de *s*, *gustus*.

KOL, OL. Humidité, lac, canal. C'ag. *hol*, humide ; *ol*, *ul*, mer ; *kul*, *kol*, lac. — Noms de pays marécageux ; *couler*, *oleum* ; le mot *cloaca* est ici.

Sens dérivé : oreille, idée de conduit. Uig. alt. c'ag. *ḳulaḳ*, oreille.

Sens voisin : bruit, rire. L'idée de sonorité est jointe à celle de rivière. C'ag. *kulmek*, osm. *gulmek*, rire.

ḲOL, racine voisine de *ḳal*; appui, soutien, protection; puis moyen de transport. Alt. *jole*, appuyer; *jolekči*, aide, soutien; jak. *kolo*, attelage, moyen de transport; *kolui*, atteler. — *Columna*, *columen*, κῶλον, membre, pied, *collum*; *colis*.

Sens annexe : bras, et conduire. Osm. *ḳol*, bras; uig. *ḳolaḳmaḳ*, conduire.

KOM, *komb*, *gom* et TOM, TUM, masse, amas, épaisseur; chose qui couvre, lieu sombre. Cette racine a aussi les formes *jum* et *jim*, *sum* et *čum*. Uig. *jumitmak* et *čomlamak*, rassembler; c'ag, *čom*, *zom*, tous en masse; osm. *som*, massif; alt. *jumur*, rond; c'ag. *jumalak*, bosse; alt. *jimizak*, mou. — *Somme*, *sommet*; *cumulus*, *tumulus*; ἅμα; *amas*, *tumeur*, *humus*; *fumus*; χεῦμα; hiver, sémantique, neige ou nuée, couvert; *limon*; *limace*, la molle. Noms de géants et de montagnes : Hémus. — Le mot *familia* se trouve ici; on peut y comparer spécialement en altaïque : uig. *ḳamuḳluḳ*, foule; jak. *ḳamilin*, se rassembler; c'ag. *tomluk*, foule. Nous pensons que les mots *commune* et *homo* appartiennent aussi à cette racine.

Par nasalisation du *k* : *numerus*, *nemus*.

Sens dérivé : enfouir, et ce qui est enfoui, os, métal : C'ag. *komuk*, enterré ; *komus*, argent ; jak. *komüs*, minerai, airain. — Avec le son nasal, *numus*.

ḲOM, ḲAM, se mouvoir, marcher, travailler ; idée voisine de la précédente : troupe en mouvement. Uig. *ḳomimaḳ*, se mouvoir ; jak. *ḳamna*. marcher, travailler. — *Camminare*, *cheminer* ; *kommen*. — Sens annexe : exciter, c'ag. *kamči*, fouet.

ḲON, demeure, quartier de nuit, séjour en commun. C'ag. osm. *ḳonmaḳ*, camper ; jak. *ḳon*, *ḳonobun*, passer la nuit ; c'ag. *ḳonušmaḳ*, demeurer ensemble. Ξὺν, σὺν, ξύνος, κοινὸς, κοίνωμα, *cœnobium*. Racine aryenne analogue en *p* : *ponere*.

ḲOT, ḲUT ; lieu creux, inférieur ; chose basse ; ordure. Uig. *ḳotu*, en bas ; jak. *ḳotol*, profond ; alt. *ḳuduḳ*, osm. *ḳuji*, puits. — κύτος. — Racine aryenne analogue en *p* : *puteus*. — Et v. *ut*.

KUR, GUR, et *kar*, entourer, garder. Idée liée à celle de soin et de surveillance, v. *ḳar*. C'ag. *ḳur*, veille, garde, ceinture ; *ḳurgan*, forteresse ; osm. *ḳoru*, parc , jak. *ḳurdu*, enceinte. —

Cour, garten, cortège, escorte, gürtel, corde. — Racine aryenne analogue en *t* : τύρσις, *tour, tordre.*

KUN, GUN ; feu, jour, chaleur, soleil. C'ag. *kun*, osm. *gun*, jour, soleil ; *kunčilik*, jalousie ardente. — Par le son nasal, all. *nun* ; *candor*, *canere* ; *scintilla* ; *cinis*, cendre, par l'idée de braise ; *cinabre.*

Sens dérivé : vérité, droiture, direction, convenance, art : uig. c'ag. *kuni*, poli, droit ; c'ag. *kunulmek*, se donner une direction. — κανών, *canonicus* ; *canalis* ; *kunst.*

RACINES COMMENÇANT PAR LA SIFFLANTE OU LA DENTALE, *s* OU *t*.

SAG, JAG. Douceur, santé ; chose douce, onctueuse ; lait, graisse, pluie, larmes, C'ag. *jaḳmaḳ* ; kirg. *zaḳmaḳ*, avoir du goût, goûter ; kaz. *jagumli*, agréable ; c'ag. *sag*, *sav*, sain ; c'ag. osm, *jagmur*, pluie ; c'ag. *jag*, graisse ; c'ag. *sagmak*, traire. — Des formes en *l* et en *r* apparaissent du côté aryen : σαόω, ang. *save* ; λάχανον, légume, par l'idée de saveur et de chose onctueuse ; λάχνη, duvet ; all. *regen* ; *lacryma*, δάκρυ.

SAK, C'AK, dureté, brisure, éclat. Racine voisine de la racine *ḳoḳ*, *ḳaḳ* ; jak. *saḳsa*, sec, dur ; *dag*, montagne, roche. — *Saxum, sec.*

Objets brillants, polis, pierres précieuses : uig. *jaḳiḳ*, brillant ; c'ag *jakti*, clair; c'ag. *ćaḳmaḳ*, éclair, étincelle ; c'ag. *aḳ*, blanc. — ὑάκινθος, γλαῦχος, *laque* ; *agathe.*

Sens dérivé : couper, séparer ; l'altaïque a ici surtout les formes en *tak*. C'ag. *taḳ*, morceau, pièce, chose mise à part ; *toḳramaḳ*, couper, tailler. — *Sexus, secare*, σῆκος, endroit clos, parc ; *dague.*

Sens voisin : compter, estimer ; la sémantique est à la fois celle de chose divisée, et de parties considérées séparément. Uig. *saḳ*, c'ag. *sag*, nombre ; *jaḳ*, *aḳti*, ce à quoi on pense ; uig. *saḳinmaḳ*, se soucier, faire attention. — *Seclum*, all. *achten.*

Cette racine a une forme en *sat*, *saċ*, semer, répandre çà et là. C'ag. osm. *saċmaḳ*, jeter çà et là, semer ; kaz. *saċu*, semence ; *satu*, léger, au moral. — *Sator, jeter, jactare, jactance.*

SAL, C'AL, TAL, puis *sai*, *ċai*, agitation, mouvement, balancement. Cette racine est reliée à

tal, *gal*, indiquant une surface étendue et la mer. C'ag. *talgum*, osm. *dalga*, vague, mer agitée ; c'ag. *talpinmak*, se mouvoir çà et là ; alt. *ćej*, agiter, mêler ; kaz. *ćaja*, qui se meut rapidement ; *tchây*, fleuve. — *Saltare*, ζέω, ζάω ; l'aryen a des formes en *w* et en *qu* : *quelle*, source, dans le sens de : ce qui bouillonne ; *welle*, vague ; ζῆλος

Sens voisin : air, vent : c'ag. *jil*, *jel*, vent ; osm. *jel*, vent. — *Gelidus*.

Racine et sens annexes : la voyelle médiane étant renforcée en labiale, on obtient une racine *sbl*, avec le sens de siffler, souffler. C'uv. *sivla*, respirer fortement ; *sivlis*, respiration ; alt. *sipiskí*, flûte. — *Sibilare*, *souffle*.

SAP, C'AP, couper, tailler, labourer. C'ag, *ćapmak*, *sappalamak*, tailler ; osm, *saplamak*, enfoncer ; osm. *ćapa*, pioche ; c'ag. *sapan*, charrue. — L'aryen a des formes en *l* : *labourer*, *labor* ; *sabre*, *saper*.

Sens voisins : pierre, par l'idée de tailler, et bâtir, faire, dresser. C'ag. *japmak*, bâtir, faire ; *japi*, bâtiment ; uig. *japlumak*, bâtir. — *Lapis*, *tabula*, *epulae*, *dapes*.

Autre sens : trancher, se mouvoir vite. C'ag. *čapmak*, battre, courir ; *čapalamak*, battre, piétiner, *čap*, galop. — *Tempestas* ; le mot *caballus* se trouve ici.

SER, SAR, et en particulier *serp*, *sarp*. Chose abrupte, passage difficile, saut, changement brusque. Par la chute de l'initiale cette racine rejoint la racine aryenne *arp*, puis *rap*. Osm. *sarp*, raide, escarpé ; uig. *serp*, difficile ; c'ag. *serkmek*, faire un saut brusque. — *Sarpere*, *serpe*, *escarpement*, *rupes*, *rupt*, *repens*, *rapere*, *rapidus*, *repere* et *serpere*, ramper, le mouvement du serpent étant conçu comme très vif.

Sens voisin : âcreté, rudesse de goût. Osm. *sert*, âcre, forte (boisson). — All. *herb*.

SEV, JAV ; suavité, douceur, bonheur, joie, affection. Cette racine est voisine de *sag*, *jag*. C'ag. *suvmek*, osm. *sevmek*, aimer ; uig. *sevinč*, joie, *sever*, ami. — *Sapere*, *suavis*, *sève*.

Sens voisins : poli, pur, brillant ; eau ; éclat ; honneur. Uig. *sub*, eau ; c'ag. alt. osm. *su*, eau ; c'ag. *sipalamak*, frotter, polir ; c'uv. *šuv*, glisser ; uig. *siba*, poli, uig. *subluk*, beau, honoré. — *See*, *sea*, *savon*, *soap*, σάβανον, σοβαρὸς.

Sens annexe : frais, froid, avec des formes en *sov* et *sog* ; c'ag. *soguk, sovuk*, froid. —σῦκον, *saevus*.

SIR, C'IR, polir, frotter, rayer. Alt. *sur*, frotter, dessiner, image ; osm. *surme*, raie, ligne ; uig. *serge*, écrit ; c'ag. *ćirai*, teint du visage. — *Series*, κηρός, *cera*, même sémantique qu'en altaïque : cire, image, lettre ; cirage.

SIK, SING ; piquer, entrer dans ; avec des formes en *tig*, *tuk*. C'ag. *tikmek*, piquer, coudre ; *tik*, pointu ; uig. *tukun*, osm. *diken*, épine, aiguillon ; uig. c'ag. *singmek*, pénétrer. — *Digitus*, *sica*, στίγμα, *stecken*, *stich*, σῖνος. Forme à liquide initiale : *lingua*.

Sens dérivé : pliure, par l'idée de pointe formée par l'angle, sinuosité ; jak. *sintu*, se plier ; c'ag. *singir*, osm. *sinir*, nerf. — *Sinus*, *sehne*. — Sens particulier : vieillard, par la sémantique de courbé, cassé : *senex*.

Autre sens : dessin, peinture, teint, visage. Cf. la sémantique : piquer, pigment. C'ag. kir. *sin*, visage, teint du visage. Osm. *śikmak*, imprimer, forcer. — ξενός, l'étranger, c'est-à-dire le coloré ;

σεμνὸς ; *signum*, *sigillum* ; et avec *m* au lieu de *ñ* : σημεῖον ; *similis*. *simius*.

SUZ, *ċuċ*, *ċeċ* ; douceur, beauté, fleurs ; tranquillité. Uig. *suzuk*, doux, *ċuċek*, fleur ; c'ag. *ċiċek*, fleur, parure ; osm. *sus*, parure ; osm. *sus*, silencieux, tranquille. — All. *süss*. Et V. *tuz*.

Sens dérivé : parole. L'idée de parole tient à celle de douceur ou de beauté ; cf. la sémantique : parole-perle. C'ag. *soz*, discours, parole ; kk. *soz*, *sot*, mot. — Ang. *sooth*.

TAB ou *tap* ; TOB. Marcher, fouler aux pieds ; sol, fond. C'ag. *tap*, *tab*, marche, coup, trace ; uig, *tepmek*, marcher ; uig. *tob*, *tub*, la partie inférieure, le fond. — τόπος, στείβω, τύπτω, *taper*, *zappeln* ; tapis, τάπης.

Sens dérivé : impressionner au moral, admiration, adoration. Uig. *tāp*, impression, respect ; jak. *tapta*, aimer ; *tabuḳ*, service. — θαυμάζω, θάμβος, ταπεινός, ταφών, *stupere*.

Sens voisin : terre, tas de terre ou de cendre, colline, masse arrondie. *Topraḳ*, terre, lieu ; osm. *tepe*, c'ag. *tupe*, colline ; osm. *tombalaḳ*, sphérique. — *Tuber*, *tombeau*, dans le sens de *tumulus*, τέφρα ;

avec insertion de *r*, τρέπω, στρέφω, τροπή. *trompe*, *trombe*. — Cette racine rejoint *tum*.

TAK, TEG. Toucher, rencontrer, battre. Uig. *tekiś*, *tegiś*, rencontre, bataille; c'ag. osm. *toguś*, combat. — *Attaque*, *toccare*.

Suite du sens : joindre, attacher, appuyer. Uig. c'ag. *taḳmaḳ*, joindre ; c'ag. *taḳim*, un tout formé de parties jointes, *taḳar*, ce qui est placé dessus, toit, couverture, *taḳa*, agrafe. — *Attacher* ; *tectum*, *tegulum*, *decke*, *texere*, tisser, joindre ; δόκος, *dicht*, *thick* — La racine joint *tok*.

TAL, *sal*, AL ; lieu étalé, large ; vallée, mer ; ce qui est en bas. Alt. *tala*, contrée ; campagne ouverte, *talai*, mer, grande eau ; jak. *tala*, grande eau ; az. *dal*, en bas, partie postérieure ; c'ag. *alti*, *alči*, ce qui est en bas. — *Thal*, *dalle*, *étaler* ; θάλαμος ; θάλασσα, ἅλς. *sal*, sel, par l'idée de mer. *Tellus*, *talus*.

Sens dérivé : inférieur au moral, malheureux, pauvre, nu, C'ag, *talmaḳ*, périr, devenir sans force ; c'ag. *jalang*, nu, isolé ; jak. *jal*, mendiant, hôte ; c'ag. *tal*, nu ; jak, *tala*, dépouillé ; alt. *tul*, osm. *dul*, veuve. —τάλας ; *solus*, συλάω.

Autre sens : chose lisse et dorée, par l'idée de la surface de la mer. Uig. c'ag. osm. *altín*, or, doré. — *Geld, gold, léton, gelten.*

Suite du sens : grande quantité, abondance, floraison. Uig. *talim*, beaucoup, grand ; c'ag. *talai*, mêmes sens. — *Talis* ; θάλλω ; τάλα, *tall.*

TAM, SAM, aplanir ; couper, par la sémantique : faire une section plane. Cette racine est comprise entre les racines *tan*, indiquant l'extension, et *tap*, fouler, battre, couper.

Le sens de couper est surtout représenté en aryen : τέμνω, couper ; τέμενος, enceinte sacrée, probablement par le sens de lieu aplani, plutôt que séparé ; *tem plum*, même sens ; *tempus*, tempe, partie plane ; fr. *damer*. Noms de vallées : τέμπος, vallée.

Idée voisine : égalité ; angl. *same.*

Idée annexe de celle de coupure : blessure, sang, goutte, liquide. C'ag. *tam*, *tim*, goutte ; osm. *damlamak*, égoutter. — αἷμα, *semen* ; ψάμμος, sable, par analogie avec le liquide.

TAR, TER, rassembler, ranger, serrer, presser ; au moral : oppression, sévérité. C'ag. *tar*, serré,

ferme ; osm. *dar*, serré ; osm. *sarmak*, envelopper, attacher, bander ; c'ag. *tarik*, osm. *dargin*, colère ; uig. *termek*, rassembler. — στερεός, τείρω, *terere*. *Terra*, τάρσος ; *serrer* ; *terror*, *tristis*, *zorn*.

Cette racine peut être considérée comme une forme de *tal* ; elle a aussi le sens de lieu étalé, vallée, champ, à côté de celui de lieu pressé, comprimé. C'ag. *tere*, *teri*, vallée ; kk. *tarlak*, champ ; c'ag. *tarimak*, ensemencer. — Remarquer le doublet *terra-tellus*, correspondant aux deux formes *tar* et *tal*.

TEN, *teng*, TANG ; chose étendue, égalité. Il y a une forme analogue en *keñ*, *eñ*. Jak. *tanii*, s'étendre ; c'uv. *tanaštar*, aplanir. C'ag. *teng*, équivalence ; jak. *kian*, large. ouvert ; osm. *engin*, mer ouverte. — *Tantum*, *stannum* ; avec *r*, *tranquillus*, θρανεύω ; θάνατος, la mort, sens de tranquillité, τανὰς, allongé ; *ingens*.

Sens voisin : ciel, lumière, matin. Alt. uig. c'ag. *tang*, le point du jour ; osm. *dañ*, l'aube ; jak. *tañara*, le ciel. — Ang. *dawn*.

Sens dérivé : connaître. L'idée de connaissance est liée à celle de matin, par l'idée du jour qui

rend les objets perceptibles ; cf. pour cette sémantique : *remarquer-morgen*. C'ag. *tanimak*, connaître, savoir ; uig. *tanukluk*, connaissance ; jak. *sana*, penser. — *Censere*, *kennen*, *dank*, *thank*.

Cette racine a une forme en *tin*, *ting*, et quelquefois *tim*, avec le sens de souffle, air et vie. Uig. *tin*, âme, respiration ; alt. *tin*, âme, vie. — All. *sinn*, sentiment.

TIR, TIL, brisure, multiplicité, gouttes, feuillage, agitation. — Jak. *tir*, déchirer ; c'ag. *tilmek*, briser, percer ; c'ag. *ter*, *tir*, sueur ; c'ag. *teri*, *tiri*, mouvementé, rapide ; alt. *tiril*, trembler. — τίλλω ; *stilla*, *stiria*, *tilia*, *stir*, *trille*.

Sens voisin : branche, brisure, torsion. C'ag. *tiremek*, appuyer ; *tirek*, appui, colonne ; c'ag. *tortulmek*, se briser ; c'uv. *tordu*, branche d'une famille. — στυλος, *stirps*, *tordre*, *tree*, δόρυ.

Sens annexe : langue, discours, par la sémantique d'organe flexible et mobile : uig. c'ag. *til*, osm. *dil*, langue, parole ; osm. *dilenzi*, mendiant.— Selon la même sémantique : τίλος, doigt, cheville, *stilus*.

TIS, *is*, *iz*, *es*, entrée, trou, intérieur. Uig. *iz*,

intérieur, secret ; jak. *is*, intérieur ; uig. *uz*, l'intérieur ; alt. *ezik*, porte ; uig. *tišmek*, *teśmek*, pénétrer, percer. — Εἰς, ἐς, εἴσω ; *issue*, *uscita*, *huis*. Le nom de l'orient, *est*, se place ici. Cette racine est voisine de *tez*, *tuz*, où le sens d'entrée se développe en celui de rayonnement.

TOK, SOK ; presser, unir, associer ; société, multiplicité, génération. Uig. *soḳni*, choses fortement liées ensemble ; *soḳ*, pressé ; uig. *tok*, beaucoup, nombreux ; *toḳ*, enfant ; c'ag. osm. *tok*, plein, rempli ; osm. *ḉogalmak*, se multiplier ; uig. c'ag. *oḳul*, *ogul*, garçon. — τόκος, ζυγόω. *socius* ; avec insertion de *r*, *drücken*.

TOL, DOL ; entourer, se mouvoir en cercle. C'ag. *tolamaḳ*, entourer, envelopper ; osm. *dolanmaḳ*, entourer ou être entouré ; jak. *tul*, entourer ; alt. *tolu*, tourner, *touloun*, la lune. — *Sol*, le soleil, par l'idée de ce qui entoure ; σόλος, disque, ἕλος, ὅλοος, θόλος, dôme, τολύπευμα, *stola* ; δούλη, esclave, celui qui est lié.

Sens dérivé : déviation, faute, tromperie. C'ag. *solaḳ*, gauche ; *ḉolaḳ*, malhabile. — σολοικία ; *dol*.

Autre sens : dénouer, solder. C'ag. *tulek*, paiement ; alt. *tolo*, payer. — *solvere*.

TONG, DON, chose qui entoure, retour, cercle. Osm. *doñmek*, entourer; jak. *tonun*, entourer; kir. *dongelek*, en rond autour; c'ag. *ton*, habit. — δύνω, se revêtir, *tunica*, ζώνη, *tonneau*. — Angl. *town*, ville, sens d'enceinte.

Sens dérivé : coucher du soleil, soir, nuit, extinction : Alt. *tuner*, devenir sombre; jak. alt. *tun*, nuit ; osm. *dun*, hier, *soñg*, fin ; c'ag. *sonmek*, s'éteindre. — *Sonne*, le soleil, par l'idée de ce qui va en cercle ; *sinister*, *tenebrae* ; δύνω, descendre, se cacher.

Sens annexe : temps sombre et froid : uig. c'ag. *tong*, gelée.

TOT, TUT, TUJ. Retenir, arrêter, enserrer; forteresse. — Uig. c'ag. *tutmak*, saisir, retenir ? c'ag. *tutum*, une poignée; jak. *tut*, tenir ; *tutur*, empêchement ; alt. *tuj*, lier, fortifier. — *Totus*, *tutus*. — L'aryen a une racine analogue avec l'initiale *k* : *civitas*, *quies*.

Sens dérivé de celui d'arrêt : être mort, tuer ; all. *tod*, la mort ; *tödten*, tuer.

Sens dérivé de celui de lien dualité, choses tenues ensemble : δύος, double, *duo*. Et voyez l'idée de filiation à *thui*.

TUR, TOR, forme de la racine *or*. Antériorité, production, domination. C'ag. *tur*, *tor*, surface, place d'honneur ; uig. *torumek*, paraître, venir au monde, *tore*, prince; osm. *duruk*, pointe, sommet; jak. *tur*, se dresser. — Τύραννος, le haut, τύρρις ; *dorn*, *durch* ; *dorf*.

TUZ, TEZ ; plaine, surface plane, ordre, loi. A cette racine se rattache *jas*. Uig. c'ag. *tuz*, *toz*, également, bien, plaine ; uig. *tuzuk*, règlement, loi. — θεσμός, θέσις, ὅσιος, *justus*. Le rotacisme de *jus-juris* existe aussi en altaïque : c'uv. *turus*, droit.

Sens annexe : pente, ce qui pend : jak. *tus*, descendre d'une hauteur; kir. *tos*, *tus*, pente, chose qui pend. — θύσανοι, franges pendantes.

Autre sens avec des formes en *tas* et *as* : extension : c'ag. *taś*, *teś*, extérieur, éloigné ; jak. c'ag. uig. *taś*, au dehors, au delà des bornes ; c'ag. *taśimak*, porter dehors, porter. — *Tas*, *entasser* ; Θησαυρός, par l'idée de tas ; τάσις.

RACINES COMMENÇANT PAR LA LABIALE *b* OU *m*.

BAG et BAJ ; MAG ; lien, chose fortement

liée ; nœud. Uig. *baḳ*, osm. c'ag. *bag*, lien ; c'ag. *bog*, nœud, bouton ; c'ag. *baj*, charme, enchantement ; jak. *ba*, contrainte, force. — *Bague, baguette, paquet, biegen* ; βία.

Suite du sens : Force, masse, grandeur, puissance. Uig. *bok, buk*, force ; alt. *poko*, fort, mâle ; uig. c'ag. *maḳ*, gloire, honneur ; jak. *maḳtai*, louer, estimer. — Μέγας, *magnus* ; *macht* ; *masse*.

BAR, VAR et AR ; aller, troupe en marche, compagnie. Alt. uig. c'ag. *ara*, milieu, espace intermédiaire ; c'ag. *ortaḳ*, compagnons, participants ; c'ag. *bari*, *barča*, rassemblement ; *barim*, troupeau. — *Par, pair, parent* ; *pars* ; *sors, sortiri* ; *parc*. Avec l'initiale *m* : μέρος, partie ; la Moire.

Sens annexe : vérité ; par l'idée de ce qui existe, ce que l'on a : c'ag. *bar*, osm. *var*, c'est, il y a ; jak. *bar*, alt. *par*, être, existence. — *verus*.

Forme en *bir*, chose réunie, unité ; et le premier, celui qui réunit la troupe : uig. *birikmek*, assembler ; uig. osm. jak. *bir*, un ; osm. *birindji*, premier. — *Primus, princeps* ; et cf. *bor*.

BAS', tête et chef ; BAK, regarder, surveiller, veiller. Uig. *baš*, tête, pointe ; c'ag. *bašarmaḳ*, con-

duire ; jak. *basilik*, le plus considérable ; osm. *baśa*, pacha, chef; uig. c'ag. *baḳmaḳ*, veiller, prendre soin. — Βασιλεύς, *pasteur* ; *wacht* ; *spectare*. Cette racine se relie d'un côté à *bag*, grand, de l'autre à *bat*, marcher sur.

Bat, presser, marcher, imprimer, comprimer ; sol, fond. — C'ag. *batmaḳ*, *basmaḳ*, presser ; c'ag. *baṭḳamaḳ*, enfoncer ; *batu*, perte. — βαδίζω, βατέω, πατέω, βαθὺς, πεδίον, *pes* ; *battre* ; *bas* ; *vadus* ; *vadere*.

Sens annexe : marcher en troupe, troupeau, bête ; cf. la racine *at* : *bestia*, *pâturage*.

Autre sens : matière pressée, épaisse : *materia*, *bâtir*.

BEL, couper, tailler ; c'ag. *bel*, pioche, *bolmek*, partager ; kk. *balak*, blessure ; — *beil*, *pelle*, *peler*, *epeler*, *spelæum*, *blesser*.

Sens dérivé : signe, marque, connaissance. Uig. *belku*, signe ; uig. c'ag. *bilmek*, savoir ; c'uv. *palla*, signe, reconnaître ; — *blason*.

Autre sens : partie séparée, section, tribu ; uig. *olek*, partie, *oluś*, *uluś*, tribu ; c'ag. *olke*, *ulke*, partie d'un pays. — Φυλή, φάλαγξ, *volk*, πόλις, sens d'état ; et v. *bol*.

Sens annexe de tailler : polir, objet brillant, objet d'art, beauté. Ce sens est surtout explicite en aryen : *pulcher*, *polire*, fr. *bel* ; φαλός. brillant.

BET. BIC′, couper, raccourcir, racine analogue de *kes*. Osm. c′ag. *bičmak*, couper ; uig. *biček*, couteau ; osm. *bučuk*, moitié ; c′uv. *pičik*, petit. — L'aryen a des formes en *m* : μέσον. *messer*, *metere* ; *bèche*, *bistouri* ; *petit* ; πίθηκος, singe, c'est-à-dire le petit ; *metiri*, *mesurer*, par la sémantique de coupure.

Sens dérivé : dessiner, peindre, écrire ; alt. *piči*, écrire ; c′ag. *beček*, signe ; kaz. *beti*, amulette, par l'idée d'écrit, de signe. — *Pictura*, *pigmentum*, *bitume*, *fétiche* ; *piquer*, *picus*.

BOL, BAL ; Mélange, flot, agitation ; choses en foule. Jak. *bula*, alt. *pulga*, mêler ; uig. *balinglamak*, se mouvoir çà et là ; c′ag. *belek*, foule, chose qui roule. — *Vulgus*, *volumen*, *volvere* ; *pullus* ; *folium* ; par redoublement *populus* ; πολέω ; πόλεμος, guerre, c'est-à-dire la mêlée. *Bouillir* ; *flot* ; *bal* ; *boule*.

Sens annexe avec des formes en *m* : masse,

mollesse : *moles, mollis*; *mélanger, malaxer*; it. *moglie*, la femme, c'est-à-dire la molle, la douce.

BOR et OR, hauteur, place haute, surveillance, primauté. C'ag. *or, ur*, dessus, hauteur; alt. *orogi*, ce qui est en haut; uig. *ortunmiś*, surveillance, protection; osm. *burun*, nez, cap, montagne; *birindji*, premier. — ὄρος, montagne; πρό, devant; *vor*; *borne*, la pierre dressée; *fortuna*, la gardienne, celle qui gouverne, *orgueil*; πρῶτος; *princeps*.

BUGH, plier, nouer; choses qui se nouent, qui se massent, flocons, vapeurs. Jak. *bugut*, c'ag. *bükmek*, plier; c'ag. *boklum*, boucle. — Cette racine tient à *bag*.— *Bug, mug*, vapeurs. — *Beugen, bücken, bow, bogen, bug*; avec insertion de *l*, πλοκή, πλόκιον, *ployer, boucle*; *wolke*; *buée*.

BUS. Océan, dévastation, tempête; surface glacée; ébullition. Uig. c'ag. *boś*, vide; uig. *busmak*, détruire; uig. *osuḳ*, perte, mal; kaz. *usal*, méchant. — *Wüste, böse, öde*, avec insertion de *l*, *bloss*, nu. — Uig. *bośu*, colère. *biśmek*, cuire.

Idée annexe : briser, séparer. Uig. *oẓlek*, séparation; c'ag. *oẓluk*, solitude; *osulmaḳ*, s'écailler; jak. *osul*, dénouer. — *Isola*.

BUT, BOT, BOJ, végétation, croissance, floraison, couleur. Uig. *botmek*, croître, *bot*, croissance ; osm. c'ag. *boj*, croissance, stature, c'ag. *boj*, gazon ; uig. *botak*, couleur ; jak. *butui*, rougir. — Βοτάνη, *bois* ; ang. *boy*, garçon par la sémantique d'adolescent ; à *boy-boj*, cf. garçon-gazon. Par l'insertion de *l*, *blut*.

Sens voisin : bouton ; c'ag. *buta*, souche ; *butur*, cheville. — *Bouton*, *bouture*, *bout*.

Suite du sens : lien moral, foi : alt. *püt*, uig. *butmek*, croire. — Πείθω, *fides*, *Pythie*.

Autre sens : feu, par l'idée de bois, puis rougeur, honte, colère ; pour la sémantique feu-bois, cf. *ignis-lignum*. C'ag. *ot*, feu ; *otun*, *bois* ; *ot*, *od*, colère ; osm. *utanmak*, avoir honte. — Αἴθω, αἴθων, *pudor*, *wuth*.

MAJ ; par perte de la consonne initiale AJ, et par nasalisation *Majn: lien*, cercle. Cette racine doit être rapprochée, d'une part, de *bugh*, *boj*, ployer, d'autre part, de *man*, tenir ferme ; elle a aussi des formes en *moj*, *mojn*, avec le sens d'entourer. Elle est nette surtout en altaïque : alt. *ajla*, tourner, entourer ; c'ag. *ajlamak*, entourer ; *aj*, lune, celle

qui tourne. — A cette racine se rattachent des noms de rivières dans des contrées très diverses, Mayenne, Main, Ain.

MAN, MEN, solidité, fermeté, prééminence ; au propre, montagne, éminence. Jak. *mana*, garder ; *mani*, témoignage honorifique, considération ; c'ag. *mañmak*, aller en avant ; uig. *meng*, haut, ciel ; c'ag. *mengi*, éternel. — *Manere*. La main, *manus*, se place ici, par l'idée de tenir ferme, mais en se reliant aussi à la racine *majn*, ce qui entoure et retient ; pour la sémantique main-entourer. cf. *al*.

MIN, BIN, suite de la racine précédente, éminence, puis pente ; chose qui va en pointe. C'ag. *minmek*, *binmek*, monter ; *mingi*, haut. — *Eminere*, *minister*, *pente* ; le nom du *Pinde*.

Sens dérivé : diminution ; chose fine, petite ; poudre. Μινύθω, *minus*, *minium*, *minute*. Et cf. *jing*.

Autre sens annexe : ce qui paraît au dehors : C'ag. *mengiz*, *meñiz*, visage, apparence. — fr. *mine*.

MUNG, BUNG, peine, travail, trouble. Uig.

munk, chagrin, travail, peine; c'ag. jak. *muñ*, besoin, anxiété; osm. *buñalmak*, être fatigué. — *Munus*, ποινή, *peine*.

CHAPITRE IV

NOMS REMARQUABLES

Un grand nombre de noms de la mythologie classique, des noms de peuples et de lieux, et quelques mots spéciaux, s'expliquent facilement au moyen des racines que nous venons de constituer. Dans l'évolution des langues, les noms propres sont soumis à d'autres conditions que les noms communs; leur forme se conserve plus longtemps, tandis qu'au contraire leur sens se perd et qu'ils deviennent inintelligibles. Ils demeurent dans les idiomes nouveaux comme des témoins des vieilles langues ou de l'état ancien des langues. Lorsque les origines de celles-ci s'éclairent, le sens des noms propres réapparaît et ils redeviennent semblables à des noms communs.

Voici l'explication de quelques noms remarquables.

NOMS DE GRANDS DIEUX

Jupiter[1] avec sa forme *Jupin*, *Opiter*, surnom

1. Il va de soi que nous n'ignorons pas les étymologies traditionnelles des noms cités dans ce chapitre, non plus que diverses autres qui en ont été proposées. Mais nous ne pouvons les discuter ici. Notre point de vue est trop éloigné de celui où se sont trouvés placés la plupart des autres linguistes, pour qu'une telle discussion soit utile. D'ailleurs cette controverse ne servirait qu'à embarrasser l'exposition, et par suite à affaiblir l'argument fondamental que nous voulons mettre en évidence, qui est celui de simplicité. Les mots dans notre système, se classent aisément, et la simplicité des étymologies obtenues par ce groupement, paraît être à son maximum. C'est tout ce que nous voulons dire.

Cependant si l'on désirait quand même se rendre compte de ce que serait la discussion en cette matière, voici, à propos du mot Jupiter, comment on pourrait l'établir. La tradition donne pour Jupiter l'explication par Zeus-pater. Nous remarquerions qu'il y a d'abord une légère difficulté pour expliquer le son *i* dans *piter* ; qu'il n'y a pas plus de raison pour voir dans *piter* un nom, que pour en voir un dans les syllabes *biter* de *arbiter*. La forme *Diespiter* donnée par Festus n'est point décisive. Le *di* représente un son *j*, et le *s* devant *p*, peut être additif comme dans *despotes*. L'analogie avec Déméter que l'on explique par *gè-mètèr*, la terre mère, ne donne pas de sécurité, car dans Déméter, *ter* peut être

ou autre forme du nom de Jupiter, *Hébon*, nom campanien du soleil, *Ops*, nom de Cybèle, *Upis*, surnom lacédémonien de Diane, *Optiletis*, surnom lacédémonien de Minerve, sont des mots de la racine *up*, *jup*, *sup*, (V. OB) indiquant l'éclat, la croissance, la supériorité. Cf. parmi les noms communs ὕψιστος, *superior*. On peut encore joindre à ces noms celui d'*Hébé*, déesse de la jeunesse, avec le sens d'adolescente.

Apollon, *Belenus*, *Belleros*, *Bellerophon*, βέλα qui signifie splendeur, lumière et soleil chez les Laconiens, d'après Hésychius, sont des noms de la racine BEL, *bol*, donnant l'idée de ce qui est poli, luisant. *A* est préfixe dans Apollon; cf. encore le nom de Pollux. Parmi les noms communs, cf. *pulcher*, le français *bel*.

suffixe et *dam*, racine; c'est ce que paraissent indiquer des formes telles que Damie. Ces étymologies sont sans doute, à première vue, assez séduisantes, et les anciens philologues à qui nous les devons, étaient des gens d'esprit; mais elles n'ont pas la franchise de celle que nous obtenons en groupant Jupiter avec Jovis, Jupin, Jovinien, groupement qui fait apparaître une racine *Jup* ou *Jov*, et en voyant dans *ter* un simple suffixe.

Minerve, *Memnon*, *Minos*, noms de la racine MIN, signifiant hauteur et fermeté ; cf. *eminens*.

Cérès, *Cerus Manus*, les *Cères* ; noms de la racine KAR, signifiant prendre soin, surveiller ; cf. *carus* et l'anglais *care*.

Diane, nom de la lune ou de l'aube, *Janus*, nom du temps, du soleil ou du jour, Ζάν, Ζῆν, nom de Jupiter, dieu du ciel, sont des mots appartenant à la racine *tan* (TENG), signifiant le ciel, le matin ou le jour.

Artémis est de la racine *art* (ER) qui donne l'idée de matin, de fraîcheur et de végétation ; cf. παρθένος.

Hécate, ainsi qu'*Hector*, est de la racine *jak* ou AK, signifiant l'éclat. Cf. ὑάκινθος ; c'agataï *aḳtche*, argent, et *jaḳti*, lumière.

Aphrodite, *Kypris*, *Cybèle*, *Cupra*, *Hécube*, et *Niobé*, sont des mots de la racine *kub* (KAB), indiquant l'idée de multiplication, de gonflement et de maternité. La palatale initiale *k* est tombée dans *Aphrodite* (V. Rac. *ab*) ; elle est précédée d'une voyelle dans Hécube ; elle est nasalisée dans Niobé. En étrusque, on a une forme de Kypris qui est *Akhufitr* ; *a* est préfixé, l'*r* est déplacé.

Proserpine, avec ses formes *Perséphoné* et *Phere-phatta*, est un mot de la racine *bor* (OR), donnant l'idée de prééminence ; il est probable d'ailleurs que la nuance de sens que l'on prêtait au nom à l'origine devait être celle qu'a gardée le mot analogue *propitius*. La véritable place du mot *prophète* est certainement ici.

Vesta, nom de la racine *ot*, *vot* (BUT), signifiant bois et feu. On a des formes différentes dans les noms de montagnes Œta, Etna. L'*s* est inséré.

Poséïdon, nom de la racine *bous* (BUS), signifiant la mer.

Dionysos, nom solaire, que l'on peut rapporter, soit à la racine *thun* (TONG), soit à la racine *gun* (V. KAN), qui indiquent ce qui entoure, le soleil, l'enveloppe, la beauté, le jour. Cf. surtout le turc *gunes*, soleil. Le son *di* est intermédiaire entre le *j* et le *th*.

Pallas, mot de la racine *pal* (BEL), signifiant chose coupée, lisse et brillante. Pallas est un nom de l'aurore, dont la sémantique est la fente. On se souvient que ce nom n'est pas seulement celui de Minerve, mais aussi celui d'un géant, père d'Au-

rore. La légende par laquelle Minerve vint au monde en sortant tout armée du cerveau de Jupiter, au moyen d'un coup de hache que lui porta Vulcain, dérive visiblement des sens contenus dans cette racine : fendre, instruments tranchants, hache. — Il ne nous paraît pas certain que le nom de *palladium*, se rattache à celui de Minerve, Pallas. Le palladium de Troie dans l'Iliade n'était pas une statue de Minerve ; il représentait une déesse assise, par conséquent une déesse mère, une Cybèle. Palladium peut fort bien être un nom commun signifiant objet taillé, fétiche, statue.

AUTRES NOMS MYTHOLOGIQUES

Hercule, mot de la racine *erk* (ER), signifiant force.

Thésée, mot de la racine *tez* (TUZ), signifiant ordonner, mettre en ordre.

Deucalion, mot de la racine *tchok* (TOK), signifiant engendrer, multiplier. Pour la forme de la

désinence, cf. le nom de *Pygmalion*, le sculpteur, mot de la racine *pig* (BET), signifiant peindre.

Éole, mot de la racine *jal*, *jel* (SAL), exprimant le mouvement rapide et le vent. T. c'ag. et osm. *jel*, le vent. Cf. le nom des *Vélites*.

NOMS DU CYCLE TROYEN ET DES TYNDARIDES

Agamemnon, l'un des rares noms qui paraissent bien authentiquement composés : il est formé de Aga et de Memnon. *Aga*, mot de la racine AK, titre bien connu dans les idiomes turcs ; on le retrouve dans le nom d'*Acca Laurentia*, qui est étrusque.

Ulysse et *Odysseus*, deux noms qui signifient le voyageur, l'un de la racine JOL, l'autre de la racine UT qui toutes deux donnent l'idée de route. *Jol*, route en turc ; ὁδός, route en grec ; *otek*, voyageur en T. c'agataï. En étrusque Odysseus est écrit *uthuse*.

Hélène, nom de la racine JIL, signifiant éclat, flamme ; T. alt. *jalin*, flamme.

Clytemnestre, variante de *Clytumne* et de *Clytie*, mot de la racine *alt*, *galt* (V. TAL), signifiant brillant, or ; cf. *gold*. Les noms de la famille des Tyndarides renferment tous cette idée de beauté et d'éclat, et coïncident avec des noms de métaux ; celui de *Tyndare* lui-même avec le nom du zinc.

Castor, mot de la racine *as* (KAS), indiquant la chose polie, l'airain. Ce nom est appliqué à l'étain dans la dénomination des îles Cassitérides, îles de l'étain, et dans le terme *ḳasdîr*, qui est le nom de ce métal passé en sémitique. — Cf. le nom de *Cassandre*.

Pollux, mot de la racine *pol* (BEL) signifiant *poli ;* le terme voisin *poulâd*, passé en sémitique, est un nom de l'acier. Cf. le nom de Pylade. L'étrusque écrit Pollux, *pultuce*, ce qui est une forme très proche de Πολυδεύκης ; le nom de Polyeucte est voisin.

Latone, mot de la racine *alt* signifiant rouge, or ; cf. notre mot *léton*. Il y a d'ailleurs un jeu de mots évident sur ce nom, car Latone peut être classé aussi dans la racine *lat* (JAT), signifiant couché, et par cette sémantique être un nom de la femme ; cf. l'anglais *lady*.

Pâris, mot de la racine BAR, *var*, qui signifie aller, passer ; c'est le *pirate*.

MONSTRES ET SYMBOLES

La *Gorgone*, symbole protecteur qui épouvante l'ennemi. Racine ḲUR, garder ; T. uig. *ḳoruḳ*, protection ; alt. *ḳoruḳ*, craindre ; c'ag. *ḳourḳondj*, terrible.

La *Sirène*, primitivement oiseau à tête humaine, symbole du chant. Racine *sîr* (V. JAR), chanter. T. c'ag. *sîrâmaḳ*, chanter ; *sairo*, le rossignol.

Pégase, nom de grands animaux ; racine *bog*, (BAG), signifiant force, grandeur ; osm. c'ag. *buga*, taureau ; c'ag. *bugu*, cerf ; *okuz*, bœuf. En mythologie Pégase joue le rôle des nuées : il paît sur les flancs des monts ou au bord des fontaines ; il plane au-dessus de la mer ; en ce sens la légende rapporte son nom à la racine *bug*, signifiant buée. Sur un miroir étrusque, le cheval de Troie porte le nom de Pégase, *Pecse*, ce qui fait bien voir que ce nom est une dénomination commune du cheval.

La *Chimère*, être né de la terre, projetant du feu et une épaisse fumée ; ceci semble s'appliquer au charbon, et Bellérophon, dominateur de la chimère, peut être un dieu métallurgiste [1] ; c'est ce qu'indiquerait l'invention du mors qu'on lui attribue ainsi que le rapport de son nom avec des mots tels que *phalera*, *fleres*, désignant des objets d'art. La racine de Chimère est *kim* (KOM) ; c'est une racine indiquant les choses qui couvrent ou les choses couvertes, comme le charbon, ou le minerai. T. c'ag. *kumur*, charbon ; *kumuś*, argent.

Le *Cyclope*, celui qui fait du feu. Racine *kog*, KAK ; alt. *kogo*, feu, brandon ; *coquere*.

BATIMENTS

Labyrinthe, mot de la racine *lap*, *jap* (SAP), qui

1. Il est important de noter ces traces d'anciens cultes métallurgiques dans la mythologie hellène, car on se rappelle le caractère sacré qu'avaient les forgerons dans les races finnoises et tartares. Oreste a dû être un dieu métallurgiste ; son corps fut retrouvé chez un forgeron, sous une enclume, d'après Hérodote, I, 68.

signifie consolider, bâtir ; le sens du mot est bâtiment. Uig. *japurmak*, bien terminer; c'ag. *japi*, bâtiment. Le mot λαβρυς, hache, dépend d'un sens voisin de la racine, celui de couper. Cf. le français *sabre*.

Pyramide, mot de la racine OR, *bor*, signifiant ce qui s'élève. Le mot a pour voisins : *Permesse*, *Parnasse*, *Oromédon*, nom de géant; il signifie montagne. L'arabe le transcrit sous la forme affaiblie à l'initiale *herem*, et cette forme se retrouve en France dans certains noms de pays, comme Saint-Germain l'Herm.

NOMS DE PAYS

Italie, mot de la racine *ot*, *vot* (BUT), désignant les plantes ou les bois, les monts ou les pâturages. *Ida*, *Idalia*, *Étolie*, *Vétulonie* sont d'autres formes du mot. Le nom de l'Italie peut provenir de celui du territoire de Vétulonie, comme paraît l'indiquer le terme *ital* inscrit sur une coupe étrusque de cette contrée.

Rome, avec une forme *Ruman*; mot de la racine *or*, *orm*, (V.IR), signifiant bois. Turc *ormân*, bois; fr. *orme*.

Tharpéia, *Thérapné*, nom de roches et de lieux escarpés; racine *tarp*, *ĉarp* (V. SER); all. *scharf*, rude, tranchant; fr. *escarpé*. Le *t* initial tombant, on obtient d'autres noms du même sens, tels que *Arpino*.

Adriatique, mot de la racine *ter* (TAR), indiquant un espace étendu, nom de vallées et de mers: osm. *déré*, vallée; c'ag. *teri*, vallée; uig. *tarajer*, espace plat. Le mot *dariâ* signifiant mer, grand fleuve, appartient aux langues turque et persane.

Ellas, mot de la racine *el* (V. AL), indiquant ce qui est lié ensemble, le peuple, la confédération, le pays. Uig. *îl*, le peuple; alt. *el*, le pays. Cette même racine donne des noms de villes fortes, celles qui sont entourées, enceintes; par exemple le nom d'*Ilion*; ἴλλας, lien. Elle a aussi fourni le mot d'*ilotes*, les esclaves, ou peut-être seulement ceux qui dépendent, dont le sens étymologique est: les liés. Turc *ulatmak*, être lié.

Athènes, *Antium*, noms de la racine *and* (V.ONG)

désignant l'éperon, la hauteur, le cap ; cf. *antes*, *antenna*. *Athénè*, comme nom de déesse, signifie la haute.

Parnasse ou *Permesse*, nom de la racine OR, *bor*, indiquant l'antériorité, l'éminence; turc *bouroun*, nez, cap, montagne ; fr. *borne*. Cf. en France les pays du nom de Béron ou Boron, le mont Boron, par exemple.

Asie, mot de la racine *ias* (JAZ), indiquant la fraîcheur, les prés ; fr. *gazon*. *Yasos*, *Thasos*, sont d'autres formes du même nom.

Europe, mot de la racine IR, signifiant le canal. Cf. l'*Euripe*. Le nom a sans doute été appliqué à l'origine aux Dardanelles.

Océan, mot de la racine *keng*, analogue de TENG' indiquant l'étendue. T. jakout *kian*, vaste, étendue. L'*o d'Océan* est préfixe.

NOMS DE PEUPLES

Pélasges, mot de la racine *bel* (BOL), signifiant le mélange, la foule; cette idée s'applique aux

troupes, aux peuples, à la mer. Πέλαγος, mer; *Volk*, *vulgus*, *Bulgares*, *Belges* ; πελαργὸς, les cigognes, c'est-à-dire celles qui vont en troupe.

Danéens, mot de la racine TENG, *ten*, désignant l'étendue, les fleuves, les lacs, la mer ; le sens de Danéens est les marins ou les maritimes. Cf. les noms du *Don*, du *Danube*, des *Danois*.

Dardaniens, mot de la racine TAR, indiquant les troupes en marche, les hommes ou les choses en rang. Cf. le nom analogue des *Tartares*.

Toscans, *Osques*, mots de la racine TOK, *sok*, désignant les choses en marche, les forêts ou les troupes ; cf. l'ital. *bosco*.

Tyrrhéniens, mot de la racine *tur*, *jur*, indiquant la marche (V. JOL). Cf. le nom des *Turcs* et celui des nomades de l'Asie Mineure, les *Yourouk*. Le nom des *Doriens* est de la même racine ; et c'est ici que vient se placer, par métathèse de l'accent tonique, celui des *Étrusques*.

DEUXIÈME PARTIE

LES DOCUMENTS ÉTRUSQUES

CHAPITRE PREMIER

LES NOMS CONNUS INDIRECTEMENT

Noms divins. — Titres. — Nom de parenté. — Noms de métiers. — Mots du calendrier et du rituel. — Noms d'animaux. — Noms divers. — Note sur les noms de mois.

Les grammairiens ou historiens latins nous ont transmis une quarantaine de noms étrusques avec leur signification. A ces mots on peut en joindre un petit nombre d'autres, qui ne sont pas explicitement donnés comme appartenant à la langue étrusque, mais qui, selon toute vraisemblance, en tirent leur origine. Voici ceux de ces vocables dont l'explication est la plus claire :

NOMS DIVINS

Aiser ; *Æsar* est le nom de Dieu d'après Suétone

(Vie d'Auguste) ; Ἄισοι désigne les dieux chez les Tyrrhéniens, d'après Hésychius. *Aiser* et diverses autres formes de ce nom paraissent dans les textes étrusques. — Racine US, souffle, intelligence, esprit. T. or. *ous*, intelligence.

Tagès ; législateur des Étrusques ; divinité qui leur enseigna la sagesse et les principes des arts. Tagès était un nain. — Explication principale : ce nom appartient à la racine *tag*, *ag* (AK) signifiant le haut ; le sens en est : gouverneur, chef. Ταγὸς, gouverneur ; premier magistrat en Thessalie. Ce nom a d'ailleurs une étymologie secondaire qui explique pourquoi Tagès a été considéré comme un nain ; il peut en effet être rapporté à la racine *sak*, *tak*, signifiant couper, raccourcir, et donnant l'idée de chose courte, de tronçon : T. or. *tchoutchâq*, nain ; T. osm. *djoudjeh*, même sens.

Bégoé, nymphe, type de magicienne, auteur d'un des livres fulguraux des Étrusques. Son nom paraît dans les monuments sous la forme *Veku*. Rac. BAG, idée de plier, de nœud, de baguette. On connaît l'importance des baguettes et des nœuds dans la magie primitive : T. or. et osm. *buge*, magie ; *bugudje*, magicien.

Summanus; tantôt dieu suprême, tantôt dieu particulier des éclairs nocturnes. L'explication principale est par la racine *jum*, *sum*, (V. KOM), indiquant la chose enflée, la masse, le sommet ; latin *summus*; la même racine fournit l'explication secondaire par l'idée de chose qui entre en ébullition : T. osm. et or. *chimchek*, éclair ; T. or. *chîminmek*, entrer en effervescence.

Saturne. Ce nom peut être considéré comme étrusque, à cause de sa désinence. Il appartient à la racine *sat*, *saĉ* (V. SAK) signifiant semer ; et il n'est qu'une forme du mot *sator*. Saturne est triplement semeur : comme générateur, comme dieu de la pluie, et comme dieu agricole. Le surnom du Latium *saturnina tellus* signifie la terre ensemencée.

Vertumne, l'un des principaux dieux étrusques. C'est une forme du nom de la *Fortune* ; il en est de même de *Portumne*. La sémantique est : le protecteur, le gardien (V. BOR).

Juturne, divinité d'une source. Le nom est de la racine *jut* (V. JUK) et signifie : celle qui coule. Cf. *sudor* et notre mot *juter*.

TITRES

Lucumo. Chef de grande province. Rac. *juk, luk, tuc* (V. AK), signifiant haut.

Lars. Roi, juge. Racine JAR, signifiant, trancher, décider, juger.

Tarquin, avec la forme fournie par les inscriptions *tarkhnas*, nom de la racine TAR signifiant mettre en rang, rassembler, et, par extension, opprimer. C'est un titre de chef d'armée. *Tarkhan* existe comme titre en Turc oriental ; et cf. le nom grec Dracon.

Quirites ; titre des romains. Mot de la racine ḲUR signifiant l'enceinte; ce sont les gens de la ville. Appliqué a Romulus, le nom a plutôt le sens de garde, qui se trouve également dans la racine : T. c'ag : *kurči*, garde. Cf. le nom latin Curtius.

NOM DE PARENTÉ

Agalletora. Ce mot désigne, d'après Hésychius,

les enfants chez les Tyrrhéniens. L'*a* est préfixe; la racine est *gal*, variante de TAL, donnant l'idée de chose lisse et spécialement de lait; le sens est: enfant à la mamelle. Un mot voisin existe en grec: γαλαθηνός, qui tête encore, tendre.

NOMS DE MÉTIERS

Histrio. Les histrions à Rome venaient surtout d'Étrurie. Le mot est de la racine *is*, US, désignant l'intelligence, la science, le talent. T. c'uv. *usta*, maître; des vocables voisins se retrouvent en allemand; *meister*; en persan: *ustad*, maître. Cf. pour la sémantique l'arabe « almée » dont le sens est savante.

Lànista, gladiateur, mot étrusque d'après Isidore. Racine JAN, *lan*, donnant l'idée de chair et de lanière. Ce mot n'est qu'une variante de *lanio* boucher.

MOTS DU CALENDRIER ET DU RITUEL

Idus ou *itus*, jour; mot étrusque d'après Varron.

Racine UT, temps. Uig. *ut*, *ud*, temps. Ce mot se retrouve en magyar : *ido*, temps ; en allemand : *heute*, et il paraît une autre fois en latin sous la forme *hodie*.

Calendæ. Ce terme signifie l'échelle ; il est voisin de *scala*. Rac. KAL.

Sæculum, mot de la racine SAK signifiant compter et couper. T. *ĉâg*. temps.

Solemnis, mot de la racine TOL, *sol*, signifiant ce qui va en cercle, ce qui revient ; T. c'ag. *tolânmak*, se mouvoir en cercle. Le sens du mot est : annuel ou périodique. Cf. pour cette sémantique l'arabe *'îd*, fête, appartenant à une racine *'âd* qui signifie être de retour.

Drouna, commencement, mot étrusque selon Hésychius. Ce mot appartient à la racine TUR qui exprime l'idée d'antériorité ; il y a déplacement de l'accent : *drou* est pour *dour*.

Strena, étrennes ; probablement une autre forme de *drouna*.

Ceremonia, mot de la racine KAR, *kur*, donnant l'idée de surveiller, de regarder, de prendre soin, et au passif de quelque chose que l'on regarde, qui

est soigné et beau. T. or. *ḳourmiche*, action d'orner une chose, de la monter, de la préparer ; *ḳouroumság*, offrande. Ce mot existe en mongol : *korim*, la fête, le festin ; et il se retrouve chez nous : *kermesse*. Pour sa désinence, cf. *acrimonia*, *tristimonium*.

Augur ; *augurium*. Les augures et l'art des augures étaient étrusques. Ces deux mots paraissent appeler deux explications distinctes. *Augur*, l'homme, est une variante d'*augustus* ; il signifie élevé, vénérable, et appartient à la racine, *ok*, AK, *aug* ; T. c'ag. *oḳar*, haut. *Augurium*, le présage, le bon présage, appartient à la même racine, mais avec une sémantique un peu différente : l'idée est ici celle de ce qui augmente, de ce qui prospère, de ce qui réussit : T, or. *augour*, bénédiction, bonheur ; *augourmaḳ*, réussir, prospérer ; et il convient de noter la variante *audjour*, réponse, accomplissement d'un présage, réalisation d'un songe.

Vates, mot de la racine *ut*, *but* (V. US) : T. osm. *eutuch*, voix, accent, chant des oiseaux ; T. or. *eutuchmek*, chanter, réciter ensemble. Le mot *aède* est voisin.

NOMS D'ANIMAUX

Il faut savoir, pour l'explication de ces mots, que les noms d'animaux sont souvent relatifs à leur habitat; ainsi la chèvre est l'animal du lieu escarpé, le mouton, l'animal du pâturage ou de la montagne.

Antar, aigle ; mot de la racine *and* (V. ONG), signifiant hauteur : l'animal de la hauteur. La même sémantique a lieu pour *aquila*, qui appartient à la racine AK, *ok*, désignant aussi la hauteur.

Capys, le faucon; mot étrusque d'après Servius. Racine *ḳap* (V. KAB), saisir, ravir ; T. osm. *ḳâpedji*, qui enlève de force, qui rapine.

Arakos, l'épervier, d'après Hésychius. Racine *rak*, *ark* ou *carg* (V. ART), idée de roc ; c'est l'animal du roc, et en même temps, le dur, le cruel. Le mot existe en turc oriental avec *k* initial: *ḳarâgou*, épervier, oiseau de proie. A l'idée d'oiseau de proie se rattache la légende d'Argus à la vue perçante.

Gnis, *gins* ou *ginis*, grue ou oiseau en général, d'après Hésychius. Mot de la racine *ḳon* signifiant

la communauté. T. or. *ḳounouchmaḳ*, descendre ensemble dans un endroit, s'y poser ; *ḳounche*, *ḳoungche*, voisin. En turc oriental ce nom est particulièrement appliqué au corbeau : *ḳounk*, corbeau. A ce nom se rapporte la légende de *Cænis* métamorphosé en oiseau.

Arimi, guenon, d'après Hésychius. C'est la bête de l'arbre, la grimpeuse ; racine *arm*, *orm* (V. IR), T. or. *iârmânmaq*, grimper, s'accrocher.

Capra, chèvre ; mot étrusque d'après Hésychius. C'est la bête du lieu escarpé ; racine *c'arp*, *tarp*, (V. SER).

Idulis, brebis, d'après Festus ; racine *et*, *it* (V. AT), idée de troupeau et de pâture. Les mots *vitulus*, veau, ἰταλός, taureau, sont de la même racine. T. or. *outlâg*, *outloug*, pâturage.

Damnos, cheval, d'après Hésychius. Racine *tchap* ou *dam*, donnant l'idée de taper du pied, de courir. (V. TAB et TAM) T. or. *Tchâpmaḳ*, se hâter, courir ; *tchâpân*, courant. Sous la forme *tchâp*, la racine se rapproche de *Caballus*. Sous la forme *dam*, elle comprend le mot *dama*, daim. Ces racines indiquent aussi l'idée de flot, de lames : *Damæus* est un surnom de Neptune équivalent à Hippius.

Æfla ou *Aufla*, chien, d'après des inscriptions accompagnées de figures. Rac. *âv*, *ag* (V. JAK), chasser, hurler. T. oriental, *avlâmaḳ*, chasser, *avlâmek*, hurler, en parlant du chien et du chacal.

NOMS DIVERS.

Cassis, casque; mot étrusque d'après Isidore. Rac. *aṣ*, KAS, idée de creux. En T. osm. *ḳasʼiḳ* est une cuiller, et *ḳâchḳah* en T. or. est l'appareil qu'on attache au front du cheval le jour du combat.

Balteus, baudrier, ceinture ; mot étrusque d'après Varron. Rac. BEL, idée de taille, puis de ceinture. En T. or. *bâldâḳ* est l'anneau du ceinturon auquel le sabre est attaché, et *bâltchâḳ* est la garde du sabre.

Sagitta, flèche. Racine SAK, idée de répandre, de disperser ; T. or. *sâgdaḳ*, carquois. Ce mot a gardé l'ancienne désinence pélagique *itta*.

Gapos, chariot, d'après Hésychius. Ce mot, appartenant à la racine *kap*, KAB, doit avoir signifié primitivement sac, le sac que l'on chargeait sur la bête de somme ; le sens a passé de la charge portée

à la charge traînée. En T. or. *ḳab* est la sacoche qu'on suspend au flanc du mulet. Pour la sémantique, cf. *Thensae.*

Thensae, chariot des étrusques sur lesquels ils plaçaient leurs dieux. Ce mot de la racine TEN, indiquant l'équivalence, l'équilibre, paraît avoir signifié à l'origine bissac (cf. *gapos*). En T. osm. *tchântah* est une besace, et en T. or. *tchountâi* un petit bissac.

Atrium; mot d'origine étrusque, d'après Varron. Racine TAR, idée d'endroit étroit, resserré ; coin, renfoncement. Cf. notre mot âtre.

Cloaca, conduite, canal, égoût. Racine, *kol,* idée de conduite et de couler : T. c'ag. *kul, kol,* lac, endroit où les eaux se rassemblent ; *koulák,* agitation des flots.

Gemoniæ, nom de la racine *gum* (KOM) exprimant l'idée de chose enfouie, d'ossements. T. jak. *kom,* enterrer. Le mot signifie ossuaire.

Puteal, autel en forme d'ouverture de puits. Ce mot, variante de *puteus,* appartient à la racine *put,* analogue de *kut* (V. KOT), qui indique la profondeur.

Ataison, vigne grimpante, d'après Hésychius. L'*ă* est préfixe ; la racine est *tas* (V. TUZ), indiquant l'idée d'extension. T. c'ag. *tasik*, qui enjambe, qui passe par-dessus ; cf. le grec τάσις, extension.

Mantissa, surplus, petite quantité qu'on ajoute dans le plateau de la balance pour compléter le poids ; mot étrusque d'après Festus. Ce mot est de la racine *and*, *oundj* (V. ONG), indiquant l'augmentation.

Burrus, κάνθαρος, d'après Hésychius, idée d'anse ou de bec recourbé. Les Italiotes appelaient *buris* le manche de la charrue, d'après Festus. Ce mot est de la racine *bugr*, *bujr*, *bur* (BUGH), signifiant plié, recourbé. T. c'ag. *bogru*, courbe.

NOTE SUR LES NOMS DE MOIS.

Les lexicographes nous ont transmis quelques noms de mois étrusques. C'est : *Ampiles*, mai ; *Aclus*, juin ; *Tranus*, juillet ; *Ermius*, août ; *Caelius*, septembre ; *Khofer*, octobre.

Il n'est guère possible, par les seules ressources

de la linguistique, de tirer parti de cette donnée, car la sémantique des noms de mois est soumise à des accidents spéciaux que la philologie ne peut prévoir. Le plus probable à priori est que ces dénominations se rapportent soit aux fêtes de certains dieux, soit aux travaux accomplis dans les diverses saisons. Mais encore a-t-il pu survenir des accidents qui ont déplacé les noms. C'est ce qui paraît être arrivé pour *ampiles*, mot qu'on est tenté de comparer à ἄμπελος, la vigne, et qui se trouverait alors placé trop tôt dans le cours de l'année. *Tranus* est peut-être comparable à *drouna*, le commencement ; *Ermius* et *Caelius* ont l'aspect de noms divins ; et *Khofer* semble être une forme de Kypris, cf. *Ahkufitr*.

CHAPITRE II.

LES MOTS ISOLÉS DANS LES INSCRIPTIONS.

Note sur l'orthographe et l'accent. — Note sur les transcriptions. — Note sur quelques désinences. — Noms isolés. — Noms divins. — Autres noms mythologiques. — Noms communs. — Les noms de nombre de 1 à 6. — Note sur les noms de nombre au-dessus de 6. — Nombres ordinaux. — Nombres de fois. — Les démonstratifs. — Noms de parentés. — Noms de l'année et du mois. — Note sur les noms propres.

NOTE SUR L'ORTHOGRAPHE ET L'ACCENT.

L'orthographe étrusque est quelquefois défective : des voyelles brèves sont omises, et l'accent est visiblement déplacé par rapport au grec ou au latin. Ainsi dans l'étrusque *Menrva* correspondant à *Minerva,* l'accentuation forte est reportée vers le début du mot. *Eprthneuc, eprthieva* sont des

formes illisibles pour nous. Le son vocalique que l'étrusque écrit *e* a été reporté par lui avant le groupe *pr* qui commence les mots grecs analogues πρύτανις, πρῶτος. Une voyelle est omise dans *flere* qui correspond à *phalera*, de même dans *Akhmenrun*, forme d'Agamemnon.

D'autres fois au contraire cette orthographe est explétive pour certains sons vocaliques, et elle présente des variations dans l'écriture des voyelles et de certaines consonnes.

Le *s* permute avec le *t* dans les formes *suthines-tuthines* ; le *t* est la vraie forme d'après la racine.

Le *s* permute aussi avec le *c* dans *munisvleth-municleth* ; cf. page 126 et voyez *sleleth* de l'inscription de Pérouse. La bonne forme est *c*, la désinence étant ici *clès*.

Le θ permute quelquefois avec le *t* ; la même lettre, à l'origine des mots, peut s'adoucir en *h*.

Le *f* peut aussi s'adoucir en *h* : *harthna* pour *farthana*.

L'étrusque introduit une voyelle *i* après quelques consonnes : *sians* tient lieu de *sansl* ; *miace*, de *amce*.

D'autres fois la voyelle introduite est un *e* : *meani* pour *mani* ; cf. *manim* ; *meuatha*, écriture certainement explétive.

La diphtongue *ei* permute avec *i* dans le papyrus d'Agram : *eim* y est écrit aussi *im*.

La diphtongue *ai* permute avec *a* dans les inscriptions funéraires : on y lit tantôt *avil*, tantôt *aivil*.

La diphtongue *au* vaut *a* : *thares* permute avec *thaure* ; *lautn* appartient à la racine *lat*.

Parfois l'aspirée *h* vient renforcer un son vocalique : le démonstratif *cen* paraît aussi sous la forme *cehen* ; la ville de *Norcia* est appelée aussi *Nehorcia*.

Dans la plupart des écritures primitives, on trouve cette incertitude et ces allongements des sons vocaliques. Cf. en vieux persan *Daryavâus'* pour Darius, en anglais du moyen âge *lavyord* pour lord.

NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS.

Plusieurs des grands noms de la mythologie

grecque paraissent en étrusque sous des formes spéciales, différentes un peu des formes grecques, qui ne peuvent pas être regardées comme de vérirables transcriptions, mais qui témoignent au contraire de l'existence d'une tradition propre aux Étrusques. Ces noms n'ont pas été pris à la Grèce classique ; ils remontent à quelque autre source, apparemment plus ancienne.

Ainsi *Turms* correspond bien à *Hermès*, mais n'en est pas une transcription. Ce nom existe d'ailleurs en étrusque sous une autre forme allongée, *Turmukas*.

Phersipnai ne transcrit pas précisément *Persé-phoné*. Il y a entre les deux noms comme une différence dialectale.

Akhufitr, qui paraît être *Kypris*, ne rend ce mot qu'en préfixant l'*a*, en déplaçant l'*r*, et en altérant le *p* et l'*s*.

Akhmenrun n'est pas une transcription exacte d'Agamemnon, non plus que *Pultuce*, de Πολυδεύκης. *Trujal* ne transcrit pas *Trojanus* ; c'est vraiment un autre mot, formé au moyen du suffixe relatif bien connu *al*.

La tradition étrusque, sur tous ces points, est distincte des traditions hellène et latine.

NOTE SUR QUELQUES DÉSINENCES.

Les documents étrusques fournissent bien peu de désinences dont on puisse dire avec certitude qu'elles marquent des cas.

L'*s* ne marque pas, comme on l'a dit, le génitif : *cen fleres* est certainement au nominatif dans l'inscription de l'Orateur. Les formes *avil* ou *avils*, années, permutent dans les inscriptions funéraires ; elles peuvent être lues indifféremment au nominatif et au génitif.

Le *v* marque peut-être le génitif dans *tenu* et dans *cenu* de Pérouse.

Le *i* ne marque pas sûrement le datif dans *Auleši* de l'inscription de l'Orateur. Le datif n'est point utile en cet endroit, et cette désinence paraît plutôt être une sorte d'allongement euphonique en *esius*. En tout cas le datif est certain en des endroits où il n'est marqué par aucune désinence.

Ine est peut-être un signe de ce cas dans *Tenine* de l'inscription de l'Orateur. Le datif étrusque aurait alors reçu quelquefois la désinence qui est restée, en turc, affectée au génitif.

Le locatif en *ti* semble certain dans *alti suthiti*.

Au pluriel l'*r* paraît convenir, mais n'est point nécessaire. On a bien *clan* au singulier et *clenar* au pluriel ; mais on a, dans l'inscription de Pérouse, *penezs* suivi d'un nom de nombre, et qui n'est pas pourvu de cette désinence. *Naper*, accompagné de noms de nombre, a bien l'*r* ; mais cette désinence paraît faire partie du mot ; cf. la forme qu'il a en persan, *napîr*. Il est vrai qu'on pourrait admettre que ce nom est un collectif, signifiant la descendance en général. L'*r* ne marque pas le pluriel dans *tular*. — En tant qu'elle a une certaine convenance avec le pluriel, la désinence *r* doit être comparée avec la désinence du pluriel turc *ler*, dans laquelle *l* semble avoir un rôle purement euphonique.

La finale *kis* marque le superlatif dans *khisulics* de l'inscription de l'Orateur. Cf. en grec πολλάκις.

NOMS ISOLÉS.

Sur les dessins des miroirs ou des vases et sur les statues, on trouve beaucoup de mentions d'un seul mot ou de deux mots. Ces vocables sont ordinairement les noms propres qui désignent les personnages figurés ; plus rarement ce sont des noms communs. Nous allons en expliquer quelques-uns.

NOMS DIVINS.

Tina, *Tin* ou *Tinia* ; nom placé dans les figures à côté de Jupiter. C'est le ciel, ou, en un sens un peu plus abstrait, le souffle ou l'âme. Rac, *tin*, TEN. *Tin*, désigne la respiration, la vie, l'âme, et *Tingre* ou *tangri*, le ciel ou dieu, dans les dialectes altaïques. Dans les inscriptions nous rencontrerons ce nom vocalisé en *e* : *ten*... Cf. les formes grecques ζᾶν, ζῆν.

Thana, sur les miroirs, nom de Diane. Ce nom se classe dans la même racine que le précédent :

tan, *TEN*, et désigne plus spécialement l'aube ou la lumière. La forme latine *Diana* insère l'*i*. Cf. Janus, — italien *Giano*.

Thesan; nom d'une déesse représentant l'aurore. Le nom appartient à la racine *tez* (V. TIS). La sémantique est celle de trou, d'ouverture, secondairement celle de rayonnement.

Usil, nom du soleil levant sur un miroir de Vulci. Hésychius donne pour ce nom la forme *ausel*; on connaît aussi les formes *Ausil* ou *usel*. La racine est JAS′ ou *jiš*, lumière.

La forme *ăus* se retrouve dans le nom de l'*Ausonie* et, avec *m* préfixe, dans celui de *Mausole*. Il faut remarquer que Mausole avait pour femme, d'après Hérodote, une Artémis, dont le nom signifie le matin. L'aryen a des formes analogues en *aur* : *Aurelius*, *aurora*.

Phanu, un nom d'Apollon; c'est le même mot que le grec φανός, brillant, flambeau; il appartient à la racine ONG, dans le sens de couleur.

Thalna ou *Thalana*. Cette déesse qui apparaît sur de nombreux miroirs, et préside à la naissance de divinités solaires, correspond à Junon.

Le nom est de la racine TAL, *ćal*, chose lisse, et signifie la belle. Il est en grec γαλήνη, la sérénité; cf. le nom de la nymphe Galathée.

Turan ; nom placé près de la figure de Vénus. La racine est TUR ; le sens est la reine, et secondairement la haute ou la céleste. Ce nom paraît en grec, privé de la dentale initiale, comme surnom d'Aphrodite : *Vénus-Uranie.*

Turms, *Turmukas* ; Mercure et plus particulièrement Mercure psychopompe. Le nom est de la racine *jür*, *tür* (V. JOL) désignant l'idée de marcher ; le sens est, soit celui qui marche, le messager, soit celui qui fait marcher, le psychopompe. Le nom en grec perd la dentale initiale : Hermès.

La sémantique rapproche de l'idée de marcher celle de tracer, de faire des lignes, d'écrire. D'où la fonction d'Hermès comme magicien et savant. Le nom du devin *Tirésias* appartient à la même racine.

Il est possible que le sens du mot *Turms* ait été jusqu'à celui de juge ; c'est ce que l'on peut inférer du mongol *dsirom* qui signifie la bonne direction, le commandement et le jugement.

Turms Aitas; nom de Mercure sur un miroir de Vulci, où ce dieu est représenté conduisant Tirésias à Ulysse. Le mot *aitas* appartient à la racine AT, *ait*; le sens est celui qui pousse, le psychopompe.

Nethuns. Ce nom ne désigne pas Neptune, mais une forme de la divinité solaire sur un miroir de Vulci : *Neθuns* y apparaît à côté d'*Usil* et de *Thesan*. Le mot est de la racine *nit*, *net*, forme nasalisée de la racine KIZ, et signifie le brillant, le resplendissant, *nitens*, *net*. Il garde le même sens lorsqu'il est appliqué au dieu de la mer, sous la forme de *Neptunus*.

Sethlans. Nom placé à côté de Vulcain. Le mot est de la racine *saĉ*, SAT, et signifie celui qui projette des étincelles, qui chauffe et forge. Cf. le grec σαθεύω, *chauffer*.

Phuphluns, nom de Bacchus, protecteur de la cité de Populonia. Mot de la racine *ub, bub*, branche de la racine AB, *pap*, indiquant la chose gonflée, ici la baie, le raisin. Cf. βουβών, *bubo*, *puppis*, et même *pampre*.

Leukhan Zive. Nom d'une déesse, écrit sur une

statue très fruste, de Chiusi, qui représente une déesse assise. Le premier terme de ce nom appartient à la racine *lug*, *iug*, indiquant la hauteur et la lumière (V. AK), le second à la racine *sip* (SEV), indiquant la pureté ; le premier existe en latin sous la forme *lucana*, l'autre sous la forme *diva*.

AUTRES NOMS MYTHOLOGIQUES.

Charu , nom de Caron. Caron, dans les représentations étrusques, n'est point un nocher, mais un vieillard armé d'un marteau. Le nom est de la racine *ḳar* (V. KAS), et peut signifier le vieux, le dur ou le noir.

Culmu. Nom d'un dieu de la mort. Ce personnage est représenté portant une torche et des ciseaux, et sortant de la porte du tombeau, sur le sarcophage des Afuna. Le mot est sans doute de la racine *ol*, *eul* (V. KAL, KOL), et signifie la mort.

Vanth. Personnage ailé, semblable à un ange, placé derrière la figure d'Achille dans la peinture

de Vulci qui représente ce héros sacrifiant aux mânes de Patrocle. *Vanth* fait un signe comme pour commander la mort d'un des prisonniers troyens. Dans le sarcophage des Afuna, *Vanth* semble attendre le défunt près de la porte du tombeau. Le mot, appartenant à la racine OND, ou *and*, paraît signifier la voix, l'intelligence ou l'ange ; ce peut être une sorte d'ange de la mort.

Lasa, sorte de parque, qui tient le papyrus où sont inscrits les destins des défunts et les jugements rendus sur eux. Le mot est de la racine JAS, *las*, signifiant l'ordonnance, la direction, la loi ; il est une variante de *les*, loi.

Mean, divinité associée à Lasa dans le jugement des morts. Mot de la racine *Man*, *mun*, indiquant la prééminence comme dans Manes. V. *manim* et cf. Mania, déesse, mère des Lares.

Tukhulkha ; une divinité infernale. Des peintures représentent l'âme du défunt entre Charon et Tukhulkha qui se la disputent. Le mot doit apppartenir à la racine *juk*, *luk* (V. AK), et signifier le blanc.

Malaviskh ou *Malakhis* ; figure personnifiant la

toilette féminine, que l'on voit représentée entre des servantes occupées à la parer. Le nom, de la racine *Mal* ou *Mol* (V. BOL) signifie, en un sens général, la douce ou la molle, et, en un sens plus spécialisé, la toilette. Il se retrouve en grec : μαλάκιον, parure de femme, toilette.

Munthukh, figure qui présente à *Malaviskh* son miroir, ou lui met son collier; mot de la racine ONG, *ond*, *mung* indiquant ce qui est bien fait, amélioré, convenable, beau. Ce mot existe en latin : *mundus*, la toilette et les ornements de la femme, *mundities*, la netteté, la propreté.

Snenath, servante de *Malaviskh* qui tient l'ampoule à fard et l'aiguille. Mot de la racine *sen*, *sin* indiquant la peinture, le teint et le visage coloré (V. SIK) Cf. en grec σέμνωμα, l'ornement, ce qui rend beau.

NOMS COMMUNS.

Fler, *fleres*. Ce nom, qui se rencontre dans plusieurs inscriptions portées par des objets d'art, paraît isolément dans le dessin d'un miroir où il

désigne une idole. Il appartient à la racine BEL, *bal*, qui signifie trancher, tailler, et secondairement beauté, éclat. Il désigne les œuvres d'art ; on le trouve en grec sous les deux formes φάλαρα, ornements en métal brillants et polis, et βέλλερος (V. Bellérophon).

Flezru, nom écrit derrière une statue de Minerve ; ce n'est qu'un équivalent de *Fleres* avec métathèse à la finale. Le sens est : la belle.

Tinskvil, mot écrit sur plusieurs des objets les plus importants de l'art étrusque : le lampadaire de Cortone, la Chimère de Florence, le griffon de Leyde et les bases de Cortone. Sur ces trois dernières pièces, il paraît isolément. Ce mot est de la racine *in*, *iné* (V. JING) et signifie beau, objet d'art, merveille. Dans la forme T. oriental *inzke*, fin, beau, on remarque le même groupement de lettres que dans le corps du mot étrusque :.. *inskv*...

Suthi, *Suthina* ; le mot *Suthi* paraît fréquemment dans des inscriptions funéraires, et il désigne le tombeau ; le mot *suthina* se rencontre isolément sur des offrandes funéraires, des objets précieux

déposés dans la tombe; nous le retrouverons sous la forme *tuthines* dans l'inscription de l'Orateur. *Suthi* appartient à la racine TUT, qui signifie ce qui retient, ce qui garde, et donne par suite l'idée de chose sacrée et celle de tombe. Cf. le latin *in tuto*. — *Suthina* fait fonction d'adjectif relatif et désigne ce qui est affecté au tombeau.

Hinthial; nom de personnages morts apparaissant dans les dessins; par exemple le spectre de Patrocle ou celui de Tirésias portent les mentions : *hinthial patrukles*; *hinthial terasias*. Ce mot est de la racine *iné*, JING, signifiant une chose fine, légère, ici l'ombre, le corps subtil. Il existe en grec muni de la désinence *m* : ἴνδαλμα, l'apparence, l'image.

Thuins. Ce mot est inscrit sur une sorte de rectangle dessiné en arrière de la composition, dans le miroir qui représente la construction du cheval de Troie. Le rectangle doit représenter soit une tour, soit une porte, symbolisant la ville de Troie. Le mot, de la racine *Thun*, TONG signifie : la forteresse, ce qui est entouré. Pour la sémantique ville — enceinte, cf. Villa à la racine *îl*, et Ilion, article *Ellas*.

Zipna, mot inscrit sur un miroir ; la racine est *sip*, SEV, idée de chose polie.

Turuce. Ce mot paraît dans des inscriptions dédicatoires, seul avec des noms propres, et exprime l'idée du don. Il appartient à la racine TUR, ayant les sens de produire, présenter, et il correspond au grec δῶρον, don.

Kana. Ce mot suit le démonstratif *mi* dans de brèves inscriptions dédicatoires ; par exemple sur une statue de femme : *mi kana N*. . ; sur une coupe *mi kana*. seul. Sur ce premier type d'inscriptions, il désigne la statue ; sur le second, il doit plutôt se rapporter à la personne à qui l'offrande s'adresse. Dans les deux cas, il a le sens de beau, inclus dans la racine KUN, *kan* ; il exprime ou la beauté de l'objet d'art, ou celle de la personne : « Ceci [est] la belle statue d'une telle ; — ceci [est à ma] belle. »

Akil ; mot qui paraît isolément à la suite d'un nom propre sur des objets funéraires. Il peut désigner soit l'idée de l'offrande, soit un qualificatif de la personne. Ce second sens est apparemment le vrai, et le mot doit être classé dans la racine AK, avec le sens de haut ou noble.

LES NOMS DE NOMBRE DE 1 A 6.

Les noms des six premiers nombres se trouvent inscrits sur les six faces des dés de Toscanella, et répartis ainsi qu'il suit :

śa à l'opposé	de	*ci*
zal	»	*makh*
huth	»	*thu*.

D'après l'usage des anciens, les nombres sur les dés à jouer n'étaient répartis que de deux manières : ou bien 1 était opposé à 6, 3 à 4, 2 à 5 ; ou bien 1 était vis-à-vis de 2, 3 vis-à-vis de 4, et 5 vis-à-vis de 6.

Les six noms de nombres fournis par ce document doivent donc satisfaire à ces deux conditions : de représenter ensemble les six premiers nombres, et d'être disposés de l'une des deux manières que nous venous d'indiquer. Nous trouvons qu'ils sont arrangés selon la seconde manière.

Il y a trois de ces noms dont le sens est évident : *ci*, *huth* et *śa* ; les trois autres peuvent être

aisément interprétés au moyen de la sémantique.

Ci est le turc *iki*, deux ; kirghiz, *eki*, ostiak *ki*, même sens. Rac. *eg* (V. EV), idée de duplicature.

Huth est le turc *uč*, trois; rac. *ot* (V. BUT), bois; la sémantique est celle de tresse ; cf. tres-tresse.

Sa est le turc *az*, peu ; rac. KAS, *as*, idée de paucité, de pointe, puis d'unité. Cf. le latin *as*; ce mot est employé aussi en français dans le sens de un.

Thu se présente dans d'autres inscriptions sous les formes *thunz*, *thunem*, *thunesi*. Il appartient à la racine *thun*, indiquant ce qui entoure, l'enceinte, le fort, le carré. En numération le sens résultant est quatre. Turc or. *deunum*, un arpent, mesure de cent pieds carrés. Çette racine se retrouve en mongol, où elle fournit des mots ayant le sens de quatre : *dunan*, de quatre ans.

Makh se présente aussi sous la forme *masu*. La racine est MAG ou BAG, sens de beaucoup, de masse. T. c'ag. *bek*, beaucoup ; en mongol on a la forme *masi*, beaucoup. L'idée est celle de poignée, la quantité que contient la main, et correspond en

numération au chiffre cinq. Pour la sémantique cinq-poing, cf, πέντε — pugnus.

Zal paraît aussi avec un *e* prosthétique : *esal*. Ce mot appartient à la racine *sal* ou TAL, idée de socle, de support, de siège. L'application de cette idée aux formes géométriques donne le sens de cube ; *talus*, dé, os cubique. Le mot *talus* peut être l'étrusque *zal*. L'idée arithmétique correspondante est six, à cause des six faces du cube. Pour la sémantique siège-cube, cf. cubare — κύβος.

NOTE SUR LES NOMS DE NOMBRES AU-DESSUS DE 6.

Le manque de précision de la sémantique des noms de nombres au-dessus de six, — que l'on constate en linguistique générale, — ne permet pas de fixer avec certitude la valeur de ceux de ces noms que nous rencontrons en étrusque. Le terme exprimant les dizaines paraît seul se dégager avec assez de sécurité : c'est *alkh* ou *alkhls*. En effet, ce groupe entre en combinaison avec plusieurs noms

de nombres : *cialkhls*, *cezpalkh*, *muvalkhls*, qu'il doit servir à élever au rang des dizaines. D'autre part, le même terme, sous la forme *aelkhe*, paraît comme nom propre dans un bilingue (Fabretti, n° 261), et est rendu à cet endroit par *Quintus*; mais comme il est peu vraisemblable qu'un système de numération soit fondé sur le chiffre cinq, il vaut mieux lui maintenir, dans la nomenclature des nombres, le sens de dix. Ce terme doit être rapporté à la racine AL, donnant l'idée de la main, à laquelle conviennent également les valeurs de cinq et de dix.

Cialkhuś, *cealkhls*, *celkhs* ou *calkhs*, est formé de *ci*, deux.

Cezpalkh ou *cezpalkhals* est formé de *cezp*, dans lequel le *z* peut être inséré ; la racine serait alors *kab*, indiquant la prise et une poignée.

Semphalkhls est formé de *semph*, nom d'une sonorité un peu obscure, que Taylor avait lu *sesph*.

Muvalkhls est sans doute le même que *Mealkhls*.

Un nom, employé comme nom de dizaine, sans combinaison avec *alkh*, paraît susceptible d'une

explication claire : c'est *zathrum*, qui est écrit aussi *zathrums*, *zathrms* et *zathrumiś*. Il est comparable au grec ψαθύριον et ψάθυρμα, parcelle, fraction. Ces mots relèvent de la racine *sat* qui indique la projection ; et comme c'est de cette racine que dépend le mot sept, il est probable que le sens de *zathrumiś* est soixante-dix.

NOMBRES ORDINAUX.

La désinence *m* se rencontre suffixée aux numératifs, dans le papyrus d'Agram et dans quelques inscriptions funéraires où le nombre indique l'âge du défunt : *ciem* (Fabretti, n° 2071) ; *eslem* (Gamurrini, n° 558) ; *thunem*.

Il se peut que cette désinence serve à indiquer l'emploi ordinal du nombre, tout au moins doit-on noter qu'elle coïncide avec celle que le latin a adoptée, et que nous avons retenue, pour cette sorte de numératifs : *imus*, *ième*.

NOMBRES DE FOIS.

La désinence *z* ou *zi* paraît, jointe à des numératifs, dans des inscriptions funéraires où le nom de nombre se trouve annexé à un nom d'emploi. Le sens est évidemment itératif : l'intention est d'exprimer le nombre de fois que la charge a été occupée par le défunt. Exemples : *eslz zilakhnthas*, dans une inscription de Tarquinii ; *eprthieva eslez* (Surrina); *zilkhnu cespz, purtśvana thunz* (Vulci); *nurthzi canthce* (Tarquinii).

Cette désinence est comparable à celle qu'a retenue le latin dans des mots comme *toties*, *sexies*.

Les Démonstratifs.

Les mots faisant fonction de démonstratifs sont : *mi*; *eca*; *cen* ou *cehen*. Le sens de ces termes est évident, en raison de leur situation dans les textes. Ils apparaissent en effet en tête d'inscriptions placées, soit sur des statues, soit sur des tombeaux,

comme *mi fleres N...*; *eca suthi* ou *cehen suthi N....* ce qui ne peut signifier que : ceci est la statue d'un tel ; ou : ce tombeau est celui d'un tel.

Comme l'origine des démonstratifs est une question délicate et spéciale de linguistique générale, nous ne chercherons pas à rapporter ces mots à des racines; mais nous noterons quelques rapprochements directs et frappants avec des démonstratifs altaïques ou aryens.

Mi existe en turc oriental sous la forme *mou* ; il y est particule interrogative ; la forme voisine *bou* sert de démonstratif. Cette particule se retrouve en grec, à l'accusatif du pronom, sous la forme μίν, lui.

Eca rappelle les formes aryennes *ecce*, ἐκεῖ, là, et même *hic*.

Cen ou *cehen* est le même mot que le grec κεῖνος ou ἐκεῖνος. Cette particule existe en mongol où elle sert de pronom interrogatif : *ken*, lequel ? On la retrouve en turc sous la forme *kanghe*; on peut croire qu'elle se rattache à la racine *kan*, (KUN) indiquant la direction.

La copule « et » est certaine en étrusque sous la

forme *ce* suffixée au terme que l'on ajoute. Exemple : un tel et son épouse : N... *puiace*. Cette particule est comparable au καὶ grec, et surtout au *que* du latin, qui se suffixe de même.

NOMS DE PARENTÉ.

Les inscriptions fournissent six principaux termes indiquant la parenté : *clan*, *sekh*, *puia*, *thui*, *naper* et un terme placé en désinence, *thuras*. Le sens de *clan* et de *thuras* est connu par de petits bilingues; celui des autres mots se déduit aisément de leur situation dans les inscriptions. Nous joignons à ces vocables celui de *lautn*, dont le sens, affranchi, est fourni par un bilingue.

Clan, fils; mot de la racine CAL indiquant ce qui croît, ce qui est en tas, en foule; cf. la sémantique foule-pulluler. Le mot est le même que *clan* au sens de tribu; cf. le latin *clientela*. — *Clan* paraît encore dans les inscriptions sous les formes *clensi*, *clenar*, *clenarasi*.

Sekh, fille. Le sens de ce mot est déterminé par

son emploi dans les textes, où il occupe une situation analogue à celle de *clan*, mais en adjonction avec des noms féminins. Ce nom, qui se rencontre aussi sous la forme *cekha*, appartient à la racine SAK, *ćak*, signifiant brillant, chaud : T. jak. *sak*, allumer le feu ; T. c'ag. et alt. *ćug*, *ćog*, tison, éclair. Cf. pour cette sémantique la racine *kiz̃*, signifiant la rougeur, la flamme et la jeune fille.

Puia, épouse. Le sens est fixé notamment par les inscriptions de Tarquinies (Fabretti, *Supplément*, I, n°s 437 et 438) ; dans l'inscription 437, Larthi Einanei est dite *puia* de Larth Cuclnie, et l'inscription 438 mentionne un Lartiu Cuclnie qui est fils de Larth Cuclnie et de Larthi Einanei ; ces deux personnages sont donc mariés ensemble. Le mot est de la racine *boi*, BUG, indiquant le lien, l'alliance ; à cette racine se rartache *oj*, *ug*, à quoi tient le mot uxor. Le vocable *puia* se retrouve en grec, avec le préfixe *o* : ὀπυίω, être marié (homme) ; ὀπυίοπαι, être mariée (femme).

Thui, fils ou fille. Le sens de ce mot est fixé notamment par l'inscription 427 de Fabretti :

Larth Vete Arnthalisa thui Larth Vete. Deux hommes portant le même nom *Larth Vete*, et distingués seulement l'un de l'autre par le nom maternel *Arnthalisa*, ne peuvent avoir entre eux qu'un rapport de filiation. Le mot appartient à la racine *tuj*, branche de TUT, indiquant ce qui est étroitement attaché ensemble. Cf. υἱὸς.

Naper, neveu, petit-fils, descendant. Mot de la racine *nap*, *nep*, forme nasalisée de la racine *kep*, KAB, indiquant l'amas, la foule, la quantité ; même sémantique que *clan*. Le vocable est voisin du latin *nepos*; cf. la sémantique *nepos-napæa*, *napæa*, désignant le feuillage. *Naper* existe en persan : *napîr*, petit-fils, ainsi qu'en turc.

Thuras, descendants de : *Velthinathuras*, les descendants de Velthina ; *Precuthurasi*, les descendants de Precus. Quoique employé comme suffixe, ce terme est apparemment un mot de la racine TUR, qui indique la production, la génération : alt. et jak. *torol*, race.

Lautn, *Lautni*, libertus, affranchi, serviteur, dépendant de... Le sens est donné par des petits bilingues (Gamurrini, appendice, n°s 559 et 719).

Mot de la racine JAT, *lat*, indiquant la faiblesse, la dépendance ; cf. notre ancien mot *leude*, l'allemand *leute*, l'anglais *lad*. — Il est à remarquer que ce terme qui revient fort souvent dans les inscriptions funéraires, et qui paraît comme qualificatif des familles les plus riches, sur les tombes les plus magnifiques, ne doit vraisemblablement pas être pris toujours au propre ; nous verrons qu'il a une signification figurée et un emploi religieux.

NOMS DE L'ANNÉE ET DU MOIS.

L'âge et l'année sont désignés par les mots *avil* et *ril* ; le mois est représenté par le mot *tivr*. On peut s'en rendre compte immédiatement par des inscriptions telles que celles-ci :

N... *avil ril* LXV ; un tel, âgé de 65 ans.

N... *avils* XX *tivrs sas* ; un tel, 20 ans et un mois.

Avil ou *aivil*, mot de la racine *aj*, *av*, V. MAI, indiquant le mouvement circulaire. Le latin *ævum* est très proche.

Ril, mot de la racine JIL, *ćil,* indiquant l'éclat, puis le soleil et sa révolution. Ce mot existe en mongol où il a la forme *tchil* ; dans les dialectes turcs, cumain, nogaï, kirghiz et de Kazan, il a la forme *gil* ; en Turc or. et osm., il est *yil,* année. V. aussi la racine IL.

Tivr, mot de la racine *tevr* ou *tegr,* branche de EVR ou *egr,* indiquant ce qui tourne en cercle, ce qui revient. Ce mot désigne ici la lune ou le mois. Pour cette sémantique, cf. anneau-année.

NOTE SUR LES NOMS PROPRES

Deecke a cru devoir remarquer que le nombre des racines, sur lesquelles sont formés les noms propres authentiquement étrusques, était très restreint, et il en a compté une quinzaine à peine, qui sont : *Arnth, aul, vel, vet, than, thucer, lar, laukh, ravnth, sethr, tarkh, fast, ven, luc.*

Cette remarque nous semble trop exclusive. Nous ne voyons pas que des noms, tels que Aulus, Teucer ou Luc, qui se trouvent ins-

crits dans cette liste soient spécialement propres aux étrusques. Toujours est-il que les racines distinguées par Deecke se rattachent aisément à celles que nous avons formées. Elles correspondent, selon leur ordre, à : *arn* (V. IR), *av* (V. *jau*, JAK), BEL, UT, TEN, *uk* (V. AK), JAR, *jag* (V. SAG), *arn* (V. IR), *sać* (V. SAK), TAR, JAS, OND, *juk* (V. AK.)

CHAPITRE III

LES INSCRIPTIONS DÉDICATOIRES

L'inscription de l'Orateur. — Inscriptions diverses. — Le Lampadaire de Cortone. — La coupe de Vétulonie. — Une inscription anormale.

Les inscriptions dédicatoires étrusques, gravées sur des statues, des statuettes, des lampes, des vases et autres objets d'art, sont très courtes. Elles ne peuvent contenir, en dehors du nom du donataire et de celui du donateur, que des termes désignant l'objet offert ou relatifs aux circonstances du don.

Nous étudierons quelques-unes de ces inscriptions, qui sont d'ailleurs en petit nombre.

L'INSCRIPTION DE L'ORATEUR

Elle est gravée sur la célèbre statue de Florence

qui représente un homme faisant le geste de haranguer.

Auleśi, meteliś. ve. vesial. clenśi
Cen. fleres. tece. sanśl. tenine
tuθineś. χisulicś

La première ligne est le nom du personnage.

La troisième comprend le nom *tuθineś*, variante de *suθina*, qui signifie offrande funéraire. Près du mot *tuθineś* est un qualificatif : *χisulicś*. Ce vocable appartient à la racine KIZ, *kuz*, et signifie beau. Cf. le T. or. *kuzel*, beau, et le nom de Cypsélos, type de la beauté chez l'enfant. Le mot *χisulicś* est terminé par un suffixe *ic*, qui peut jouer en ce cas le rôle de suffixe du superlatif ; la finale *ki* ou *gui* a cet emploi en mongol.

La seconde ligne de l'inscription commence par deux mots qui signifient « cette statue » : *cen fleres*. Elle exprime évidemment une dédicace. Le dieu à qui l'œuvre est dédiée est *tenine*, qualifié de *sanśl* ; la désinence *śl* indiquant que ce dernier mot doit être l'adjectif. *Tenine* est une forme du nom divin *Tina*, *Ten* ; *sanśl* appartient à la racine *san*, *sajn*, (V. TEN, *tang*) qui rend l'idée de penser, d'esti-

mer, de faire attention ; ce vocable correspond à l'italien *san*, saint, et qualifie le dieu comme protecteur.

Près du mot qui désigne la statue, *fleres*, est l'épithète *tece*, mot de la racine *jak*, SAK, qui signifie beau, bon, brillant.

L'ensemble de l'inscription doit se lire ainsi :

« A Aulus Metellus fils de Ve. par Vesi ; cette statue précieuse [dédiée] au saint Ten ; très belle offrande. »

On remarquera que cette formule rappelle celle d'inscriptions qu'Hérodote dit avoir vues à Thèbes sur des trépieds offerts à Apollon Isménien : (*Hérodote*, V, 60, 61) « N. (le nom), à Apollon (puis une épithète), a sacré ce trépied ; pour toi très belle offrande. ».

INSCRIPTIONS DIVERSES

Les inscriptions suivantes sont gravées sur deux jolis bronzes représentant des enfants dont l'un joue avec une colombe.

Fleres tek sansl kver.

Fleres tlenaχes kver

La première de ces inscriptions ne diffère de la seconde ligne de celle de l'orateur que par le nom divin : *kver*, qui tient lieu de *Tenine*.

Kver est un mot de la racine *kub* (V. KAB), désignant la maternité et correspond au nom de Cupra. Secondairement, cette racine donne aussi le sens de ce qui est délicat, tendre; T. c'ag. *Kevrek*, mou, tendre, et en ce sens le nom rappelle davantage Cypris. La colombe tenue à la main par l'enfant semble indiquer que l'hommage s'adresse à une déesse ayant plutôt le caractère de Cypris que celui de Cupra.

Dans la seconde inscription, la statue reçoit l'épithète de *tlenakes*. Ce mot est de la racine *tel* ou *sel* (cf. *selanls*, *selvan* et *selvansl*) (V. JIL) et signifie brillant : σελήνη, lune ; σέλας, éclat ; en turc *touloun*, lune ; t. kk. *talen*, éclair.

Les deux inscriptions doivent être traduites :
« Belle statue [dédiée] à la sainte Cupra. »
« Statue très belle [dédiée] à Cupra. »

. . . . . .

Une statuette d'enfant tenant une colombe porte cette inscription :

Larθia Ateini fleres puantrnsl turke.

Le mot qui suit *fleres*, *puantrnsl*, paraît formé de *puia* qui donne l'idée de mariage. La statuette est donc un présent de noces. Il faut traduire :

« A Larθia Ateinei, statuette [offerte comme] don nuptial. »

. . . . . .

Sur deux statuettes semblables, qui représentent des guerriers nus, coiffés de casques à têtes de lions, on lit ces inscriptions :

V. Kvinti Arntias kulpiansi alpan turke.

V. Kvinti Arntias selansl tez alpan turke.

Le mot *alpan*, qui accompagne *turke*, appartient à la racine *alp*, *olp* (V. UL), qui signifie : richesse, distinction, bénédiction, bonheur ; ἀλφή, honneur, distinction. On peut le rendre par hommage.

Dans la seconde inscription, le mot *selansl*, que nous rapprochions plus haut de *tlenakes*, est de la racine *sel* et signifie beau, brillant. Le terme *tez*, que ce mot qualifie, appartient à la racine *tez*,

TUZ, qui signifie ordre, radiation. Ces deux mots ensemble servent à désigner l'objet d'art.

Ils ont pour parallèle dans la première inscription, le mot *kulpiansi* ; celui-ci appartient à la racine *kil*, *ćil*, (V. JIL), qui indique aussi, d'une part, le rayonnement, l'éclat, et qui, d'autre part, donne l'idée de faire éclater, de tailler, de couper, de « sculpter. » T. jak, *ḳilbian*, rayonnement, éclat. Ces deux sens de la racine conviennent au cas présent.

Ces inscriptions signifient donc : « A V. Kvinti Aruntias, belle statue offerte en hommage. »

« A V. Kvinti Aruntias, objet beau et précieux offert en hommage. »

. . . . . .

Une statuette d'Apollon lauré qui est à Paris, au cabinet des médailles, porte ce texte :

Mi fleres ...ulare aritimi
Fastî Ruifrim trke klen keχa.

Le mot qui suit *fleres* est d'une lecture douteuse au commencement ; mais on sait qu'il doit désigner Apollon ; le nom *aritimi* est employé comme épi-

thète de ce dieu, et signifie : du matin ; c'est une variante d'Artémisius. Le don est fait à Fasti Ruifrim par un de ses enfants qualifié de *clen ceχa*. A cause de la permutation possible du *s* et du *c*, il faut voir dans *ceχa* une forme orthographique de *seχ* ; *clen ceχa* est donc la fille. Le sens de l'inscription est :

« Ceci est la statue du soleil du matin. A Fasti Ruifrim ; don de sa fille. »

. . . . . .

Sur une statuette d'enfant on lit :

Velias Phanaknal Thuphlθas
alpan menaχe clen ceχa tuθines tlenaχeis.

On connaît les deux derniers mots ; ils signifient : très belle offrande funéraire. L'objet est offert en hommage, *alpan*, à Velia, par sa fille *clen ceχa*: Le seul mot encore inconnu est *menaχe*, qui suit *alpan*.

Ce mot appartient à la racine *mañ* qui indique la prééminence ; il doit signifier : pour honorer ; T. jak. *mañi*, témoignage honorifique.

Le sens de l'inscription est donc :

« A Velias Phanaknal Thuphulthas, hommage et témoignage de vénération de sa fille. Très belle offrande funéraire. »

. . . . . .

Sur la statuette d'un dieu lare, conservée au British Museum, se trouvent ces mots :

Kanvate selvansl
Leθanei alpnu
ecn turke Larθi.

Le mot que qualifie *selvansl*, *kanvate*, est de la racine *kan*, *gan*, (V. KUN) indiquant la douceur, la beauté, l'agrément (Cf. *kana*). — Entre *alpnu* et *turke* est un mot *ecn*, qu'il ne faut sans doute pas confondre avec le démonstratif *cen*, mais qu'on doit rapporter à la racine *ag*, *eg* (V. AK), signifiant l'élévation, la quantité, l'honneur, la louange ; uig. *okmek*, louer, estimer ; ἄγαν, beaucoup.

Le sens du texte est : « Objet d'art agréable ; offert en témoignage de grande estime à Leθanei par Larθi. »

. . . . . .

Un vase étrusque est décoré d'une scène qui

représente Alceste et Admète. Derrière Alceste est Charon qui se prépare à la frapper de son marteau. Alceste et Admète sont désignés par leurs noms : *Atmite*, *Alksti* ; et près de Charon se lit cette inscription :

Eka erske nak a·χrum fler θrke.

Étant donné le sujet, il est aisé de reconnaître dans *a·χrum* le nom de l'Achéron. Il se peut d'ailleurs que, dans l'esprit des Étrusques, l'Achéron n'ait pas été un fleuve, mais un symbole de l'amertume de la mort ou de sa tranquillité : T. uig et c'ag. *aḳru,* douleur ; T. uig. *aḳru,* silencieux ; c'ag. *agrin*, *ogrin*, silencieux, secret.

Le mot *nak,* qui précède ce nom, est de la racine *ank*, ONG, désignant la principauté, et signifie : le maître; ἄναξ.

Quant au mot *erske* qui doit aussi désigner Caron, il appartient à la racine ER ou *erk,* indiquant d'une façon générale la force, et peut-être plus spécialement ici la rudesse, la dureté ; cf. *rigor*.

Il faut traduire :

« Ce personnage est le dur maître de l'Achéron ; objet d'art [offert] en don. »

LE LAMPADAIRE DE CORTONE

Ce beau lampadaire, un des chefs-d'œuvre de l'art étrusque, porte cette inscription :

Thapna lusni,
tinskvil
Aθlik salθn.

Nous connaissons le mot *tinskvil,* dont le sens est : objet fin, beau.

Ce précieux objet est dédié à *Thapna Lusni. Lusni* correspond au nom latin de *Lucina* ; c'est un nom de la racine *juk, juz* (V. AK), signifiant la lumière. *Thapna* appartient à la racine *tap,* TAB, qui indique l'impression, l'admiration, l'adoration : c'est le nom de Daphné. Ces deux noms, Daphné et Lucine, peuvent convenir ensemble soit à Diane, soit à l'Aurore.

Le sens du mot *tinskvil* est renforcé par deux mots : *aθlik* et *salθn. Aθlik* appartient à la racine *aθ*, AT, donnant l'idée de renommée et de noblesse ; cette idée peut être appliquée à un objet, comme

dans l'allemand *edel-stein*. *Salθn* est un mot de la racine TAL, *jal, c'al*, indiquant ce qui est poli, brillant, rare, précieux ; cf. *valere*, *gelten*.

L'inscription doit se traduire :

« A Daphné Lucine ; œuvre d'art noble et de grand prix. »

LA COUPE DE VÉTULONIE

Sur le pied de cette coupe (V. *Italie* p. 83), on ne lit que ces deux mots :

.....iθalθilen, iθaliχem...

L'inscription n'est pas complète ; mais telle qu'elle est, elle paraît cependant susceptible d'un commencement d'interprétation.

En effet, si dans *iθal θilen*, on considère *θilen* comme un mot, ce mot devant appartenir à la racine *θil, il*, dont le sens est lié, peut désigner les personnes liées aux Italiens ; tandis que *iθaliχem*, dont la forme rappelle le latin *italicenses*, désignerait les Italiens eux-mêmes. Il est donc possible de

croire que cette coupe est un présent fait à ceux qui portaient alors le nom d'Italiens par quelques peuples qui leur étaient alliés ou qui en dépendaient. La traduction serait :

« Des alliés ou des esclaves d'Ital aux citoyens d'Ital. »

UNE INSCRIPTION ANORMALE

Cette inscription assez singulière est gravée sur une borne provenant de la campagne de Pérouse :

arses vurses
seθlanl tephral
ape termnu pis est
estu.

On remarquera que, dans ce texte, les quatre premiers mots seulement sont étrusques, les autres étant ombriens. Les deux premiers sont connus des Latins sous la forme *arse verse* ; ils constituaient une sorte de formule magique que l'on inscrivait sur les portes dans le but d'éloigner l'incendie. Le second n'est que la répétition du pre-

mier, avec renforcement initial; c'est là une formation familière aux langues turques. Ainsi le turc oriental a le doublet *ourouś mourouś* qui est employé comme cri de guerre ou d'alarme et signifie : combat ! combat ! Ce cri est apparemment la formule même de notre inscription.

Les autres mots sont explicables sans difficulté :

Seθlanl est le nom de Vulcain avec la désinence *l* qui lui donne le sens d'un adjectif. *Tephral* est un mot de la racine *tob*, TAB, qui signifie cendre et par extension incendie; cf. le grec τέφρα. Les deux mots ensemble doivent donc être lus : l'incendie de Vulcain, ou : la flamme vulcanienne.

Ape est pour *abs*, loin de; *termnu*, pour *termino*; *pis* pour *qui*; *estu* pour *esto*.

Le sens général est : Alerte ! alerte ! que la flamme de Vulcain soit écartée du terme que voici ! »

Orioli a autrefois proposé une interprétation peu différente de celle-là.

CHAPITRE IV

LES INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES

Titres honorifiques et noms d'emplois. — Formules pieuses. — L'inscription de Camnas Larth. — Inscriptions diverses. — Le cippe de Volterre. — L'inscription de Torre di San Manno. — Deux inscriptions dialectales.

Les divers termes dont se composent les inscriptions funéraires peuvent être :

Outre le nom du défunt et son âge, des titres honorifiques, soit des titres généraux indiquant la noblesse ou l'honorabilité, soit des titres spéciaux désignant des charges, avec le nombre de fois qu'elles ont été remplies, puis la mention des fils qui ont pris soin de la sépulture. Lorsque la sépulture est celle de plusieurs personnes ou de plusieurs branches d'une famille, il peut encore y avoir des termes qui indiquent les différentes par-

ties du tombeau affectées à chaque personne ou à chaque groupe.

De plus, après le nom du défunt ou à la fin de l'inscription, paraissent certaines mentions ou invocations pieuses.

Voici le texte d'une demi-douzaine d'inscriptions qui peuvent servir de type.

1. *Aleθnas. v. v. θelu. zilaθ. parχis | zilaθ. eterav | clenar. ci. acnanasa | elsši. zilaχnu. celuša. ril. LXVIIII | papalser. acnanasa. VI. | manim. arce. ril. LXVI.*

2. *Arnθ. aleθnas. ar. clan. | ril | XXXXIII. eitva. tamera. šarvenas. | clenar. zal. | arce. acnanasa. | zilc. mar | unuχva. tenθas. | eθl. | matu. manimeri.*

3. *Avle. aleθnas. arnθal. clan. θanχvilusc. ruvfial. | zilaχnuce | spureθi. apasi. svalas. | marunuχva. cepen. tenu | eprθneuc. eslz. tenu | eprθieva. eslz.*

4. *Larθ. aleθnas. arnθal. ruvfialc. clan | avils. LX. lupuce. | munisvleθ. calusurasi | tamera. zelarvenes. luri. miace.*

5. *Arunθ. aleθnas. seθreša : . . . . . .*

muleθ. svalasi. zilaχnuce. | *lupuce. munisuleθ calu* | *avils LXX lupu.*

6. *arnθ. χurcles. larθal. clan. ramθas. nevtial* | *zilc. parχis. amce* | *marunuχ. spurana. cepen tenu. avils maχs semfalχls lupu.*

Dans ces textes on distingue aisément les noms propres, à savoir, au début de chacun, les groupes : *Aleθnas-θelu*, *Arnθ-clan*, *Avle-Ruvfial*, *Larθ-clan*, *Arunθ-seθreśa*, *Arnθ-Nevtial* ; et l'on discerne aussi les termes indiquant l'âge, à savoir les mots *ril* ou *avil* suivis d'un chiffre ou d'un nom de nombre.

Nous allons étudier les titres et les formules pieuses.

TITRES HONORIFIQUES ET NOMS D'EMPLOIS

Lupu, *lupum*, *lupm*, *lupuce*. Mot de la racine *olb*, *alp* (V. UL), signifiant grand, honoré, béni, heureux. T. c'ag. *ulup*, grand ; ἔλβιος, fortuné.

Uples, forme de *lupu* obtenue par métathèse ; cf. le passage de *lupus* à *vulpes*.

Leine, mot de la racine *sin* (SIK), idée de droiture, de probité. Ce mot répond au latin *dignus*.

Calu, *Celusa*, *Calusurasi*, mot de la racine KAL, indiquant la masse, l'importance. Ce terme doit avoir la même valeur que le grec καλὸς dans l'expression καλοὶ κἀγαθοί, les gens honorables, de bonne maison.

Munisuleθ, *municleθ*, mot de la racine *mung* ONG, signifiant la haute situation, l'honneur.

Acnanasa, mot de la racine *can* (V. KUN), indiquant la droiture. La formation de ce mot est analogue à celle de *canonicus*, régulier, convenable, juste.

Manim, *meani*, *manimeri*, mot de la racine MAN, indiquant la stabilité. C'est le titre que portent les mânes, *manes*. Le sens paraît avoir passé anciennement de l'idée de puissance à celle de bonté, car Valère-Maxime dit (livre X) qu'on prenait autrefois *manam* pour *bonum*.

Arce, mot de la racine *ark* (V. ER et ART), signifiant l'antériorité, le commandement. Cf. les titres grecs ἀρχός, ἄρχων. L'idée d'autorité s'est trouvée liée, à l'époque primitive, à celle d'ancêtre : οἱ αρχαῖοι, les ancêtres.

Amce, miace, mot de la racine *mak* (V. BAG), signifiant la grandeur, le bonheur. Cf. le grec μάκαρες appliqué aux défunts vénérables.

Les vocables qui précèdent sont des termes généraux servant à exprimer la haute situation du mort, l'honorabilité de son caractère ou la noblesse de sa famille. Ceux qui vont suivre sont des termes spéciaux s'appliquant à des emplois.

Zilaθ. Ce mot présente une grande variété de formes : *zilc, zilaχce ; — zilχnu, zilaχnu, zilaχnce, zilaχnuce ; — zilaχnθas.* Il appartient à la racine *sil,* JIL, indiquant ce qui est pur, poli, choisi ; son sens est élu, *selectus.* Pour la forme *zilχnu,* cf. σίλιγνις, la fleur de farine.

Marunuχva, marunuχ, maruχva, mots de la racine *bar, bor,* (V. OR), indiquant la prééminence. T. c'ag. *borunki,* celui qui est en avant ; *burun, murun,* ce qui est en avant. Cf. nos titres de *brenn* et de *baron.*

Spurana, spureθi, mots de la racine *sup, jup,* (OB) indiquant la supériorité, la suprématie ; cf. les formes italiennes *sovrano,* souverain ; *soprano,* voix haute.

Purtsvana, *eprθieva*, *epreθneuc*, mots de la racine *bor*, *prot* (V. OR), indiquant la priorité. La première forme et la troisième correspondent à πρύτανις, prytane; l'autre se rapproche de πρωτεύω, avoir la primauté, et de *praetor*.

Apasi, *apaia*, mots de la racine *ap*, (*amb* ou *cap*, V. AB), indiquant la grosseur, l'importance ; cf. *Aphaeus*, surnom de Mars; *Aphaea*, surnom de Diane ; *Apesantius*, surnom de Jupiter; *Apaturie*, surnom de Minerve ; et notre mot *ambassadeur*, le personnage important, envoyé avec pompe. Cf. le titre porté par Apollon sur des médailles d'Éphèse : *Apollón, embasios ephesión*.

Svalas, *Svalasi*, mot de la racine *suv* (V. SEV), indiquant l'éclat, l'honneur ; T. uig. *subluk*, honoré ; T. jak, *suba*, conseil ; *subalas*, délibérer.

Camθi, *canθce*, mots de la racine *cam* (V. KOM), indiquant l'idée de pousser, de faire marcher, de conduire une troupe.

Farθan, *harθ*, *harθna*, mot de la racine *ar*, ART, indiquant ce qui s'élève, ce qui surveille. Ce mot est de la même racine que Vertumne ; cf. ἄρτυνος, titre de certains magistrats d'Argos.

FORMULES PIEUSES

Les formules pieuses dans les inscriptions funéraires consistent, soit en des invocations comme celles que l'on lit à la fin des inscriptions de Pérouse ou de San Manno, soit dans le titre de serviteur de tel dieu qui est donné à certains défunts. Ainsi le mot *lautn*, affranchi, serviteur, qui accompagne dans plusieurs textes le nom de grands personnages, se trouve placé à côté de noms de dieux, et sert à exprimer que le mort est sous la dépendance du dieu.

Dans les inscriptions que nous avons citées, les formules : *eitva tamera śarvenas* et *tamera zelarvenes* ont un sens analogue.

Tamera est nom divin. On peut le placer entre la racine *tam*, variante de *tum* (V. KOM), qui signifie la masse, la grosseur, et la racine *tang*, TEN, qui comprend les sens de ciel et de divinité suprême : Jak. *tagnara*, le Ciel, Dieu.

Eitva est de la racine *et*, AT, et signifie père. Cf. les formes ἀΐδης, ἀΐδων, nom du dieu des

morts conçu comme père. Comme nom divin précédé du nom de père, V. *fanu* dans l'inscription de San Manno, et Uranus dans l'inscription dialectale à la fin de ce chapitre.

Sarvenas est de la racine TAR, signifiant serrer ; il répond au latin *servus*. Les trois mots ensemble veulent dire : « serviteur du Père Tamera. »

Dans la ligne *Tamera zelarvenas luri miace*, je ne vois pas le terme qui exprime la relation du défunt avec le dieu ; il faut admettre qu'il est sous-entendu.

Zelarvenas est de la racine *jel*, JIL, et signifie brillant ; *luri* est de la racine TUR et correspond, par exemple, à l'uigour *tore*, prince, surveillant ; et *miace* a été expliqué comme signifiant grand.

INTERPRÉTATION DES INSCRIPTIONS PRISES POUR EXEMPLE

D'après ce qui précède les six inscriptions dont nous avons donné le texte au début de ce chapitre doivent être interprétées comme il suit :

1. Tous les mots sont expliqués, à l'exception de *parχis*, d'*eterav* et de *papalser*.

Parχis est un mot de la racine *par*, BAR, indiquant la communauté; c'ag. *barća*, tous ensemble; alt. *arkis'*, caravane, par l'idée de compagnie. Le vocable se retrouve dans l'italien *parocchia*.

Eterav est de la racine *et* (V. AT), signifiant compagnie, amitié; il répond au grec ἑταιρεία, société, hétairie.

Papalser, de la racine *ap*, *pap* (V. AB), doit signifier aïeul ; πάππος.

L'inscription doit se traduire :

« A Aleθnas v. v. Thelu, élu de la pairie, élu de l'hétairie, ses deux fils honorables; cinq fois élu; bien né; 69 ans[1]. — Six aïeux honorables. — Un ancêtre prince, 66 ans. »

2. Dans la seconde inscription, ne sont pas encore connus deux mots honorifiques à la dernière ligne, et le mot *tenθas* à l'avant-dernière. Les deux mots honorifiques sont *eθl* et *matu*.

1. 69. Il peut y avoir doute sur le premier chiffre, mais la lecture 69 convient mieux que 29.

Eθl, de la racine *et*, AT, indique le nom, la valeur, la noblesse ; ἐσθλός, bon, s'y rattache par insertion de *s* ; cf. les noms propres tels que *Attale*, *Attila*, l'allemand *edel*.

Matu, mot de la racine BAT, signifiant haut, puissant ; uig. *batumak*, devenir puissant.

Tenθas. La formule *zilc maru-χva tenθas* doit être comparée à *marunu-χ spurana cepen tenu*. Ce rapprochement semble indiquer que *tenθas* est un relatif du mot TEN que nous connaissons comme nom divin. L'ordre de magistrature désigné par *maru-nu-χva* est placé sous la protection du dieu *Ten*.

L'inscription se lit :

« A Arnθ Aleθnas fils d'Arnθ, 43 ans, serviteur du Père Tamera, ses six fils princes, nobles ; élu juge de Ten ; noble, puissant, bon. »

3. Dans la troisième inscription, un seul terme est inconnu : le mot *cepen* qui précède *tenu*. Ce mot, qui qualifie le nom divin, est de la racine *cap*, *cep* (V. KAB) et signifie chef, grand ; c'est lui qui reparaît dans le nom propre latin *Coponius*, dans le nom de montagnes *Cévennes*, dans le titre d'*échevin*. Il a en étrusque un analogue en *p* initial :

pepnas. Cette inscription doit être traduite : « Aules Aleθnas, fils d'Arnθ et de Thanaquil Rufi; élu, supérieur, prince, magnifique ; juge du grand Ten ; deux fois prytane de Ten ; deux fois préteur. »

4. Dans la quatrième inscription tous les mots sont connus. Le sens est :

« Larth Alethnas, fils d'Arnth et de la fille de Rufi ; 60 ans ; bienheureux ; honorable, de bonne race ; [serviteur de] Tamera brillant, haut, grand. »

5. Dans la cinquième inscription, en passant la seconde ligne abîmée, il ne reste qu'un mot non encore connu, *muleth*. Ce mot, de la racine *mul*, BOL, indique la masse, l'importance ; cf. les mots latins *moles*, *multus*. Le sens de ce texte est :

« Arunth Alethnas fils de Sethre.....; important, magnifique, élu; bienheureux, honorable, de bonne race. 70 ans ; bienheureux. »

6. Dans cette dernière inscription, tous les mots sont connus. Voici le sens : « Arunth Gurcles, fils de Larth et de Ramtha fille de Nepti ; élu de la pairie, grand ; juge souverain du grand Ten ; X 5 ans; bienheureux. »

INSCRIPTION DE CAMNAS LARTH

Camnas : larθ : larθalś : atnalc. clan
an śuθi. lavtni : zivas : cerixu
teśamsa : suθiθ : atrś : rc | escunac :
alti suθiti munθ zivas muršl XX

(Tarquinii, Fabretti, nº 2335)

La première ligne de cette inscription contient le nom du possesseur principal du tombeau : Camnas Larθ, fils de Larθ et d'Atnei.

Dans chacune des trois autres lignes est répété le mot *suθi,* ce qui indique trois sépultures distinctes ou parties de tombeau affectées à des personnes dépendant du principal possesseur. Les mots qui accompagnent *suθi* dans ces trois lignes sont *an, teśamsa* et *alti.*

Alti indique ce qui se trouve en bas, ce qui est en dessous, inférieur. Mot de la racine *al*, branche de la racine TAL.

An indique ce qui est en avant, ce qui est en haut, supérieur. Racine ONG.

Teśamsa est un mot de la racine *tez*, TUZ, qui désigne ce qui est étendu, égal. *Teśamsa suθi* est la partie moyenne du tombeau, celle qui est située au rez-de-chaussée. Les deux autres parties du tombeau sont au-dessus et au-dessous.

La partie supérieure est réservée aux « serviteurs » de Ziva. C'est ce qu'indique le terme *ceriχu*, mot de la racine KUR qui désigne ce qui enceint, ce qui couvre, le lieu gardé, l'abri.

A la partie inférieure sont vingt places pour les gens de Ziva. Nous connaissons Zive comme nom divin. (V. p. 111). Ces places sont exprimées par le mot *murśl* qui est un des noms du tombeau. On a, par exemple, une inscription funéraire ainsi conçue :

Mi murs arnθal vetes, etc. (Fabretti, n° 429 bis). Le mot appartient à la racine *or*, BOR, et désigne la place, la demeure.

Quant à la catégorie de serviteurs de Ziva auxquels est affecté ce tombeau inférieur, elle est désignée par le mot *munθ*, au lieu de *lautn*. Ce mot est de la racine MUNG et peut être pris dans le sen de gens de peine, gens faibles et qui ont

besoin de protection, sens plus modeste encore que celui de *lautn*.

Pour la partie moyenne du tombeau, il n'est pas indiqué d'affectation à certains défunts ; mais il est dit que cette partie comprend l'*atr* et le *scuna*. (Nous laissons de côté le terme trop bref *rce*).

Atr est un porche, une entrée, ou un vestibule ; le mot est de la racine TAR qui donne l'idée de lien ou de passage resserré; il est voisin d'*atrium*. *Scuna*, qui se trouve sur plusieurs sépultures importantes, est un mot de la racine KON; il signifie une salle commune ou un lieu de repos en commun. Cf. en grec κοινὸς ou ξυνὸς, commun, et *konak*, demeure, établissement, en turc.

Le sens général de l'inscription s'établit donc ainsi :

« [A] Camnas Larθ fils de Larθ et d'Atnei; le tombeau supérieur réservé pour les affranchis de Ziva; le tombeau moyen avec vestibule et chambre commune; et le tombeau inférieur avec vingt places pour les esclaves de Ziva. »

INSCRIPTIONS DIVERSES

Sur deux grandes tuiles qui paraissent avoir servi à couvrir des ossuaires (Fabretti, nos 937 et 1044), sont inscrits ces mots :

Tular rasnal

et

Tular hilar

Le mot *tular* est de la racine TOL qui indique quelque chose de circulaire. Il est analogue au grec θόλος, bâtiment circulaire, coupole, et au latin *ollarium*, vase de forme ronde ; dans ce dernier mot, le *t* de la racine est tombé. Le latin a aussi la forme *ollar*.

Le mot *rasnal* est le nom même que se donnaient les Étrusques, *Rasena*, augmenté de la désinence *l*. Il appartient à la racine *ar*, ER, et, d'après une sémantique commune à beaucoup de noms de peuples, il signifie les hommes, les forts. Cf. le grec ἄρσην, mâle. Dans le cas présent, ce terme

désigne sans doute des personnages de pure race étrusque, par opposition à des étrangers.

Hilar est un mot de la racine IL qui signifie lier, entourer; il s'applique au peuple ou aux esclaves. Cf. le nom des Ilotes.

Ces deux inscriptions s'appliquent donc à des constructions circulaires, grandes ou petites, dont l'une est réservée aux hommes de race pure et l'autre est affectée aux hommes du peuple.

. . . . . .

Sur une pierre ayant fermé un ossuaire (*Corpus*, I, p. 524), on lit :

Cehen cel tezan penθna θaurus̀ ṭanr.

On a déjà rencontré le nom *thesan* comme nom de l'Aurore ; mais ce sens n'est pas appliquable ici. Il faut revenir au sens de la racine *tes*, TIS, qui est celui d'entrer, de pénétrer ; le terme, dans la situation qu'il occupe, doit signifier « dans ».

Cel, mot de la racine KAL indiquant la chose en tas, ou le lieu où on la conserve, correspond au latin *cella*, cellule, chambre.

θ*aurus̀* est nom divin ; il paraît sous la forme θ*aure* dans l'inscription de San Manno, et sous la

forme *θareś* dans une inscription ainsi conçue (*Corpus*, I, p. 594) :

Suθiś eca penθuna cai velś caiś
θareś lautni,

« ce tombeau est celui de Penthuna..., servante de Tharès. »

Dans l'inscription dont nous nous occupons, le groupe *penθna θauruś* désigne les défunts. *Penθna* est un mot de la racine *bend*, *band*, *bund*, que l'on peut annexer à *but* et qui désigne le lien, l'attache, l'alliance : uig. *butun*, peuple, alt. *pudun*, le tout, ce qui est réuni ; angl. *bond-man*, serf ; *bondage*, servitude. *Penθna θauruś*, ce sont les serviteurs de *θauruś*.

θanr, mot de la racine *tan*, TEN, exprime l'idée de repos.

Le sens de l'inscription est :

« Dans cette cella reposent les serviteurs de Tharès. »

. . . . . .

Mi marisl harθ sianśl l eimi.

Ce texte provient de Chiusi (Fabretti, n° 807) ;

marisl y est une variante de *murśl*, qui paraît dans l'inscription de Camnas Larth ; il signifie le lot, la place.

harθ est un titre. Ce titre est applicable aux femmes, comme on le voit par les numéros 734 et 1226 de Fabretti, où des femmes sont qualifiées de *harθna* et de *farθana*. Dans le texte que nous examinons, il a un caractère religieux, car le mot *harθ* est suivi du nom d'un personnage *eimi* qualifié de saint, *siansl* ; la répétition de l'*l* n'est sans doute qu'une liaison.

L'inscription signifie donc que « ceci est le lot » de certaines personnes ayant une dignité relative au saint *Eimi*.

. . . . . .

Sur la porte de l'admirable tombeau des Volumni, près de Pérouse, sont inscrits ces mots :

Arnθ Larθ Velimnas
θusiur suθi
akil heke

Les trois premiers mots sont nom propre.

θusiur doit être un titre. On trouve aussi ce

vocable sous la forme *huśur* suivant un nom propre (*Corpus*, II, p. 96) ; et sur une colonne sépulcrale (*Corpus*, I, 597), suivant un nom propre à demi effacé, on lit le mot *tuśurθii* qu'il faut peut-être décomposer en *tuśur* et *θii*. Ce terme appartient à la racine *tus*, *us*, *sus*, indiquant ce qui est au-dessus : T. alt. *us*, en haut ; *uzeri*, d'en haut ; T. jak. *sus*, front ; *tsusun*, aspect ; T. uig. *juz*, extérieur, surface, ce qui se montre au dehors. Cf. nos mots français *sus* et *suzerain*.

Les termes *akil hece* sont des épithètes du tombeau. *hece* est le même mot qui paraît sous les formes *tece* et *zec* dans l'inscription de l'Orateur et dans une autre inscription dédicatoire (V. pages 132, 134).

Le sens de l'inscription est : « A Arnth Larth, des Volumni, haut seigneur, le tombeau noble, bien fait. »

. . . . . .

θuker akil tuś θuveś.

(Gamurrini, n° 104). Inscription un peu analogue à la précédente, où *θuveś* correspond à *suθi*. Ce mot, de la racine *tob* (TAB), désigne le sol,

le lieu du tombeau ; nous le retrouverons dans l'inscription de San Manno sous la forme réduite *θues*.

« A Teuker, noble, haut personnage, le tombeau. »

LE CIPPE DE VOLTERRE

L. titeśi. caleśi.
cina. cś. mestleś.
huθ. naper. lescan
letem. θui
arasa. θentma
selaei. trecś
θenśt. meuaθa.

Le principal occupant du tombeau est Titus Calès, mentionné à la première ligne. La sépulture lui est dédiée par trois petits-fils, *huθ naper* ; il est ensuite fait mention d'un fils *θui* qui partage son tombeau.

La seconde ligne est une mention honorifique qui s'applique à Titus Calès : *Cinacś* est un mot

de la racine JING, signifiant élévation, victoire ; ce mot existe en turc et en mongol, *ḳinâḳ*, avec le sens de puissant, illustre. — *Mestleś* appartient à la branche *med* de la racine *bad* ou BAS′, et signifie chef, prince ; c'est un titre analogue à celui de *meddix*.

Le mot *θui*, fils, est de même suivi d'une mention honorifique *arasa* ; *arasa* est un mot de la racine *ar* (ER) qui donne le sens de pur, fort, élevé ; cf. le nom divin Arès.

Tous ces termes sont nets. Ceux de la dernière ligne le sont aussi :

Meuaθa appartient à la racine *mut*, OT, qui indique le sommeil ; cf. le latin *mutus*, le français *muet*. Ce vocable se retrouve en mongol sous la forme *omta-ko*, dormir, ainsi qu'en finnois : *maata*, même sens.

Thenśt est de la racine TEN, qui signifie la tranquillité, la paix. Les deux mots ensemble expriment donc l'idée de reposer en paix.

Quant aux autres termes, l'explication la plus probable en est celle-ci :

Lescan, où l'*s* est inséré, est une variante de

leuχan, mot de la racine *juk* (V. AK), signifiant haut. *Letem* est de la racine *jat*, exprimant ce qui est couché, le côté, le flanc ; ce vocable peut désigner la couche funèbre.

Selaei s'oppose à *lescan* et signifie en bas ; c'est un mot de la racine *sal*, TAL. — *Thentma*, de la racine TEN, exprimant l'extension, peut aussi donner soit l'idée de couche, soit celle de corps étendu ; — et *trecś*, qu'il ne faut sans doute pas rapprocher de *turuce*, doit appartenir à la racine TAR, qui exprime la surface, le dépôt, la place : T. or. *terek*, déposé.

On obtient ainsi, pour l'ensemble du texte, ce sens très probable :

« A Titus Calès, illustre chef, ses trois petits-enfants. Il est déposé sur la couche funèbre d'en haut ; son fils noble, dans là sépulture d'en bas. Qu'ils reposent en paix ! »

INSCRIPTION DE TORRE DI SAN MANNO

Sur la paroi d'une galerie souterraine sont écrites ces trois lignes :

Cehen suθi hinθiu θueś siaṅś etve θaure lautneścle caresri Auleś Larθial Precuθuraśi larθialisvle cestnal clenaraśi eθ fanu lauln precuś ipa murzua cerurum ein heczri tunur clutiva zelur..

Le texte est inachevé.

Les quatre premiers mots de ce texte signifient que les tombes proprement dites, *θues*, (V. p. 162) sont renfermées dans cette construction, dans cet abri *suθi*. — Le mot qui signifie « dans » est *hinθiu*, mot de la racine *inć* (V. JING), indiquant l'idée de chose fine, qui pénètre ; cet adverbe est le même que le latin *indu* ou *intus*.

Ces tombes sont celles des enfants d'Aulus Larθial Precus, *precuθurasi*, qui sont en même temps fils de Cestnai, fille de Larθ, *larθialisvle cestnal clenarasi*.

Les descendants de Precus prennent le titre pieux de serviteurs, affranchis du saint Père Tharès ; ils ajoutent à ce titre celui de *caresri* qui paraît qualifier *lautn* et signifier chers : serviteurs chers à ce dieu. Racine KAR, indiquant ce qui est soigné, ce qui est cher.

On remarquera l'emploi d'espèces de désinences

conjonctives, qui semblent destinées à rendre la phrase mieux liée, plus harmonieuse et plus coulante : *escle* à la fin de *lautn*, *isvle* à la fin de *larθial*.

Les mots que nous venons d'expliquer constituent une première phrase. Ensuite vient un nouvel énoncé : *eθ fanu lautn precus ipa murzua*.

Cette phrase est tout à fait analogue au début de l'inscription de la tombe des Pompée à Tarquinie :

Eiθ phanu saθek lautn pumpus skunu.

Precus et *Pumpus* sont noms de personnes ; les personnages ainsi dénommés sont tous deux affranchis du père Phanu *eθ fanu lautn*, qui dans le second texte porte en outre le surnom de *saθek* ; puis vient une expression désignant le tombeau ou une de ses parties : *skunu* dans l'inscription des Pompée, *ipe murzua* dans celle des Précus.

Murzua nous est connu ; c'est une demeure, une place funéraire ; *Ipe* est un mot de la racine *ip* (V. OB) qui signifie corde, attache, chose annexée. Il faut donc lire : place annexe pour Precus.

L'inscription, telle que nous l'avons, se termine

par cinq mots qui ne contiennent plus de noms propres, et ne se rapportent plus à la tombe, mais qui doivent former une invocation. En voici l'interprétation la plus problable :

Tunur, de la racine TUN, indiquant le retour et l'obscurité, doit désigner le soleil du soir; *zelur*, de la racine JIL, *jel*, indiquant l'éclat, désigne le soleil du matin. Les trois autres mots sont honorifiques : *clutiva*, de la racine *cult*, *alt* (V. TAL) rappelle le mot *gold*, les noms de *Clytie*, de *Clytemnestre*, et signifie le doré. — *Ein*, de la racine *in* (V. JING) veut dire fin, beau. — *Heczri*, de la racine *ag*, *jag* ou *og* (V. SAK), indique l'éclat : cf. le nom d'Hécate.

L'ensemble de l'inscription peut se traduire ainsi :

« Dans cet abri sont les tombes des enfants d'Aulus Larθial Precus et de Cestnai, fille de Larθ, serviteurs bien aimés du saint Père Tharès. Une place annexe est en outre réservée à [la famille de] Precus, serviteur du Père Phanu. — [Qu'ils soient admis auprès du] Soleil du soir beau et brillant, du Soleil du matin resplendissant...»

DEUX INSCRIPTIONS DIALECTALES

Nous ajoutons ici deux inscriptions qui, par leur facies un peu particulier, donnent tout de suite l'impression d'une langue corrompue ou d'un dialecte, mais qui sont susceptibles d'être expliquées, au moins approximativement, avec assez de sécurité.

La première est gravée sur une statuette représentant un jeune homme couronné de lauriers et drapé dans une toge (Fabretti, n° 2680).

Caispaiz variens
Juve zal sesure.

La seconde appartient à un tombeau; elle est ainsi conçue

Ca suϑi irere...
amcie titial can-
l restias cal ca-
raϑsl aperuce
n ca ϑui cesu
lusfer etfaca

urane cares
caraθsle s...

Dans la première, où les mots *Caispaiz variens* sont nom propre, on reconnaît à la seconde ligne le mot *zal*, nom de nombre que nous avons rendu par 6. Comme il est évident que l'inscription est dédicatoire, on est porté à penser que la statuette est consacrée à un défunt dont ce nombre indique l'âge ; il s'ensuit que le mot *juve*, précédant *zal*, doit signifier année. Or, si l'on se reporte aux racines, on voit que la racine *juv*, OV, donne précisément le sens de rotation et de tour, qui convient à la sémantique d'année, *juvarlamak*, rouler. Le mot *juve* ressemble à *ovum*, l'œuf, l'objet rond ; et l'on doit croire que les anciens Latins avaient encore conscience de cette sémantique, lorsqu'ils se servaient d'œufs pour marquer le nombre de tours accomplis par les chars dans le cirque.

Sesure est un mot de la racine *juz*, *uz*, *sus*, — racine que l'on peut annexer à TUZ, — qui indique la surface, ce qui croît et ce qui s'élève : Uig. *uze*, *oze* ; c'ag. *oze* ; alt. *uzeri* ; osm. *uzre*, sur, au-dessus. (Cf. ci-dessus p. 162). Ce sens peut se rapporter

soit à l'idée de croissance et d'âge, soit à la haute situation de la famille du défunt : « A Caispaiz Variens, âgé de six ans. »

Dans la seconde inscription, on distingue tout d'abord : *Ca suθi*, ce tombeau, avec *ca* démonstratif pour *eca*; mais le *ca* qui est devant *θui*, ne sera pas démonstratif. Le mot de sonorité bizarre, et peut-être mal lu, qui suit *suθi*, « *irere* », doit signifier dans. *Titial* est nom propre, et *caraθsl* doit l'être aussi et représenter un groupe de personnes.

Amcie, *canl*, *restias*, *cal* se présentent comme des titres honorifiques; *amcie* est une forme de *amce* que nous avons rendu par grand. *Cal* est le mot *calu*, plusieurs fois rencontré; *canl* se retrouvera dans l'inscription de Pérouse; et *restias*, où l'*s* est inséré, doit être rapporté à la racine *ert* (ER), signifiant la vertu.

Ensuite paraît dans l'inscription le mot *θui*, fils ou fille, relié par *ca* à ce qui précède, et suivi de *cesu*. *Ca* ne peut être ici que la copule « et », employée isolément et non pas suffixée, comme elle l'est justement à la ligne suivante dans *etfaca*. Le groupe

θui cesu se retrouve sur le sarcophage des Amazones de Florence : sur ce monument, l'inscription porte : *Ramθa Hucznai θui ati*, etc. ; et une glose, grossièrement tracée, explique *θui ati* par *θui cesu api*. Le changement d'*Ati* en *Api* rappelle la modification du prénom d'Appius Claudius qui était d'abord Attius; quant à *cesu*, c'est un spécificatif de *θui*, signifiant fille (V. rac. KIZ).

Les mots *ca θui cesu* de notre inscription dialectale doivent donc se lire : « et sa fille. »

Puis vient le groupe *lusfer etfaca urane cares*, où le mot *cares*, cher, est connu : cf. *caresri* de San Manno. Les mots *lusfer* et *urane* sont des noms divins : *Lucifera* et *Uranus*; et *etfa* est une forme de *etve* que nous avons rendu par père. Le groupe signifie dont : cher à Lucifera et au Père Uranus. L'on a ainsi pour l'ensemble de l'inscription : « Dans ce tombeau [sont] le grand Titial, droit, vertueux, bon, de la famille des Carath... et sa fille, chère à Lucifera et au Père Uranus, de la famille des Carath... »

CHAPITRE V

L'inscription de Pérouse. — Note sur le plomb de Magliano, — Note sur le Manuscrit d'Agram.

L'INSCRIPTION DE PÉROUSE

Cette célèbre inscription est gravée en beaux caractères sur une stèle de pierre rectangulaire, assez épaisse. Elle occupe la face antérieure de la pierre et l'un des petits côtés. Le texte gravé sur la face principale est celui-ci :

1. *Eulat tanna larezul*
2. *ame vaχr lautn velθinaś e-*
3. *śtla afunaś sleleθ caru*
4. *tezan fuśleri tesnś teiś*
5. *raśneś ipa ama hen naper*
6. *XII velθinaθuraś araś pe-*
7. *raś cemul mlescul zuci en-*
8. *esci epl tulara.*
9. *Auleśi velθinaś aznal cl-*

10. *enśi θii θil ścuna cenu e-*
11. *plec felic larθalś afuneś*
12. *clen θunχulθe*
13. *falaś χiem fuśle velθina*
14. *hinθa cape municlet masu*
15. *naper śranczl θii falśti v-*
16. *elθina hut naper penezś*
17. *masu acnina clel afuna vel-*
18. *θina mlerzinia intemame-*
19. *r cnl velθina zia śatene*
20. *tesne eca velθina θuras θ-*
21. *aura helu tesne raśne cei*
22. *tesnś teiś raśneś χimθ sp-*
23. *elθuta ścuna afuna mena*
24. *hen naper ci cnl hare utuśe*

Sur le petit côté de la pierre :

25. *velθina ś-*
26. *atena zuc-*
27. *i enesci ip-*
28. *a śpelane-*
29. *θi fulumχ-*
30. *va śpelθi*
31. *reneθi eśt-*

32. *ac velθina*
33. *acilune*
34. *turune śc-*
35. *une zea zuci*
36. *enesci aθ-*
37. *umicś afu-*
38. *naś penθn-*
39. *a ama velθ-*
40. *ina afun*
41. *θuruni ein*
42. *zeri unacχ-*
43. *a θil θunχ-*
44. *ulθl iχ ca*
45. *ceχa ziχuχe*

Malgré sa longueur inaccoutumée, on voit tout d'abord que ce texte ne peut être qu'une inscription funéraire, parce qu'il concerne des personnages appartenant à une même famille, et qu'il contient des termes connus comme se rapportant au tombeau.

La famille est celle des *Velθina*. *Afuna* est le nom d'une de ses branches. *Mena* et *S'atena*

(*śatene*) désignent apparemment aussi des rameaux de la famille. *Velθina-θuraś* signifie, comme on sait, les descendants de Velθina. *Auleśi Velθinaś Aznal clenśi* est un nom propre complet ; il en est de même de *Larθalś Afuneś clen*, à quoi il faut joindre peut-être *felic*.

Nous connaissons le nom de parenté *naper*, petits-fils ou neveux ; aux lignes 5-6, il est question de douze *naper*, descendants de Velθina ; à la ligne 16, il est parlé de *hut naper* ; *hut* est le nom de nombre que nous avons rendu par trois. Lignes 23-24, sont mentionnés deux neveux (*naper ci*) des Afuna Mena. Aux lignes 5 et 24, le mot *naper* est précédé de *hen*. Ce dernier terme, qui doit exprimer une idée de parenté, se rapporte sans doute à la racine *en*, *in*, annexe de MIN, qui signifie la descendance : T. or. *enmek*, descendre.

L. 41, le mot *θuruni*, qui suit le nom propre *afun*, paraît équivalent au mot *θuras*, et indique les descendants des Velthina Afuna.

On remarque encore deux noms de nombre : L. 17, le mot *masu*, cinq. Aux trois neveux (*hut naper*) sont joints cinq *penezś*. Peut-être ce

terme *penezś* correspond-il au mot πενέστης, domestique; il appartiendrait à la racine *poin, moin* (V. MUNG) qui donne l'idée de peine et de travail. — L. 21, le mot *cei* est certainement une variante orthographique de *ci*, deux. Il se rapporte aux descendants de Velthina (*Velθina θuras*) mentionnés à la ligne précédente.

Les termes honorifiques que l'on distingue sont: l. 1, *larezul*, forme adjective de lars, donnant le sens de princier; l. 2-3, *eśtla*, bon, brave (Cf. *eθl*, p. 153); le mot *eśtac* des lignes 31-32, est apparemment une variante de *eśtla*. L. 6, *àraś*, élevé, (V. p. 164), dont *peraś* paraît être un doublet. L. 14, *municlet*, honorable (V. p. 147). L. 19 et 24, *cnl*, le même que le *canl* de l'inscription dialectale (p. 171), mot de la racine *kan* (KUN) indiquant la rectitude. L. 33-34, *acilune turune*, nobles, princes (V. p. 117).

A ces mots il faut joindre le terme *raśneś* (l. 5, 21 et 22), nom indiquant les étrusques de pure race, en tant qu'hommes et mâles (V. p. 158), et par conséquent les nobles ou les chefs. *Rasneś* se trouve associé à *tesne* ou *teśneś* (l. 4, 22 et 20). Ce

mot, de la racine *teχ* (TUZ), désigne l'ordre, la loi, et peut se rendre par juge.

Les formules pieuses que l'on peut dégager dans l'inscription, abstraction faite de la finale, sont : *vaχr lautn* (l. 2) où *vaχr* est un nom divin. Il faut à ce nom associer *ame*, comme le montrent les expressions des lignes 5, 38 et 39 : *ipa ama* et *penθna ama* ; ces termes signifient : attachés à Ama, dépendants de Ama ; cf. *penθna θaurus* (p. 159). *Thaura helu*, l. 20-21, est probablement aussi un titre pieux du même genre, où *θaura* est nom divin, et *helu* indique le lien (racine *el*, IL) : du peuple de Tharès.

Les mots se rapportant au tombeau sont : L. 8, *tulara*, rencontré sur des ossuaires (p. 158), bâtiment circulaire. Ici il doit s'agir d'un bâtiment important, une tombe à coupole, un Tholos. L. 10, 34-35, *scuna*, rencontré sur les grandes tombes de San Manno et de Tarquinii, comparé à κοινὸς, rendu par salle ou chambre commune (p. 157). L. 17, *clel*, évidemment comparable à *cel* (p. 159), mot expliqué par *cella*. Les mots *spelθuta*, *śpelaneθi* et *śpelθi* n'ont pas encore été rencontrés ; mais il

n'y a pas de raison pour ne pas y reconnaître des mots voisins de *sepultura*. Ils se rapportent à la racine SAP, *jap*, bâtir, couvrir : Uig. *jeplumek*, bâtir.

Voilà les termes que l'on peut expliquer le plus directement, à l'aide des mots et des textes déjà étudiés. En s'appuyant sur ces résultats qui portent sur plus de la moitié des termes composant l'inscription, il est aisé d'obtenir quelque clarté sur le reste.

Le groupe *sleleth caru tezan* (l. 3 et 4) est comparable à *cehen cel tezan* (V. p. 159) que nous avons rendu par : « dans cette cella ». *Tezan* est « dans » ; *sleleθ*, par la permutation orthographique que nous savons possible entre le *c* et l'*s*, doit être identifié avec *clel*, cella ; *caru*, de la racine KAR, signifie : ce qui est en face. Il faut expliquer les trois mots : « dans la cella d'en face. »

Hinθa (l. 14) est encore un mot connu : nous avons rendu *hinθiu* par « à l'intérieur » dans l'inscription de San Manno. *Hinθa cape* doit être : « caveau intérieur », ou peut-être « caveau en arrière » : *Cape* est de la racine *kab*, chose creuse.

Intemamer (l. 18-19) est comparable aussi à *hinθa*, *hinθiu*. Il désigne de même quelque chose qui est à l'intérieur, au fond. Cf. le latin *intimus*, et pour la désinence, cf. *manimeri*. (p. 147). Ce terme est associé à un mot d'une sonorité un peu étrange *mlerzinia*. Si pourtant on suppose l'*r* assimilé au *z*, on voit que ce mot se rapproche de vocables connus, tels que le grec μελίζω. Il appartient à la racine *mel* (BEL), et doit signifier sectionner : les sections, les alvéoles du fond.

Dans *acnina clel* (l. 17), *acnina* est de la racine *kan* (KUN) qui indique la rectitude, la suite ; ce terme paraît désigner la cella « qui suit ».

Le mot *χiem* ou *χimθ* (l. 13 et 22) est un mot net : Il appartient à la racine *gem*, *gum* (V. KOM), signifiant ce qui est enterré (cf. au mot Gémonies, p. 99). Il doit s'appliquer plus spécialement à une sépulture souterraine. Lignes 22, 23, on le voit en connexion avec *spelθuta*. Il semble bien que le mot *cœmeterium* appartient à la même racine et correspond à ces mots-là. Le sens de dormir, contenu dans κοιμάω, est sans doute postérieur à celui de cacher, d'enfouir.

A *χiem* est associé *fusle*, l. 13. C'est un vocable de la racine *os*, *bos* (OZ), signifiant ce qui est brisé, ce qui se sépare, en particulier les os : T. c'ag. *osulmek*, s'écailler. Cf. le latin *fossile*. — Le même terme se trouve à la ligne 4, avec une désinence *fuśleri* ; il doit y signifier aussi les ossements.

L. 27-28, dans le groupe *ipa śpelaneθi*, *ipa* est un mot que nous avons déjà rencontré, et expliqué par la racine *up* (OB), avec l'idée d'attache ; il s'agit sans doute d'une sépulture annexe. — Un peu plus loin, (l. 30, 31) dans le groupe *śpelθi reneθi*, *reneθi* est un vocable de la racine *ran*, *arn* (V. IR) qui indique la fente, la séparation ; il s'agit sans doute d'une sépulture séparée.

Les termes *zea* et *zia* des lignes 35 et 19, ne sont évidemment qu'un même mot, dans l'orthographe duquel *e* et *i* sont explétifs, et qui appartient à la racine TAK, donnant l'idée de toucher. Le sens est « aussi » ; uig. *ta* et, aussi ; alt. *taa*, *daa*, en même temps.

L'inscription comprend un groupe trois fois répété : *zuci enesci* (l, 7-8, 26-27, 35-36) qui,

dans les deux premiers cas au moins, précède des mots se rapportant à la tombe. Le mot *zuci* semble net et ne peut guère être attribué qu'à la ratine *soc*, TOC, donnant l'idée de génération et multiplicité. *Enesci* est comparable à *hen* que nous avons rapporté (p. 176) à la racine *en* (V. MIN et JING) signifiant la descendance : T. c'ag. *inak*, le plus jeune.

Epl (l. 8) qui précède *tulara*, est de la racine *pel*, BEL et signifie partie ; ce terme reparaît sous la forme *eplec*, l. 10-11, précédé du démonstratif *cenu*, et y a le même sens : partie du bâtiment circulaire ; chambre commune (*scuna*) de cette partie. Cf. pour ce mot : alt. *polguś*, c'ag. *bolek*, section, partie. — Le mot *aθumicś* (l. 36-37) qui vient en parallèle avec les termes précédents, désigne aussi des tombes. L'*a*, vu la longueur du mot, doit y être préfixe ; la racine est *tum* (V. KOM) désignant la chose grosse, gonflée, le tumulus.

Dans le petit nombre de vocables qui restent encore inexpliqués on remarque les deux groupes *θunχulθe falaś* (l. 12-13) et *śranczul θii falśti* (l.

15). Ces groupes suivent des noms de personnages ; ils se présentent comme des qualificatifs honorifiques, et s'appliquent, soit à ces personnages, soit peut-être à la divinité dont ceux-ci dépendent ; mais dans ce cas le terme exprimant la dépendance reste sous-entendu. *Falaś* ou *falaśti* est de la racine *pal* signifiant brillant, célèbre, manifeste (V. BEL). Cf. le latin *palam*, l'italien *palese*, et le nom de *Pallas*. — *Thunχulθe*, de la racine *tun* (TUNG), voisine de *tin*, signifie le jour, et plus particulièrement le point du jour ou le crépuscule : Uig. *tungmek*, paraître, briller. — *Sranczul* appartient à la racine *sar*, JAR, qui exprime l'idée de fente, d'éclat d'aurore : alt. *jarkin*, l'aube ; jak. *sarsin*, le matin ; cf. *serenus*. Quant à *θii* ou *θi* ce doit être un mot de la racine IT ou *id* qui indique la possession, le pouvoir : Uig. *iti*, *idi*, seigneur, maître. Ce mot apparaît à la suite d'un nom propre dans une inscription : *Larθi Lautnit Praisintis θi* (Florence, 250).

Les derniers mots de l'inscription, à partir de *ein zeri* (l. 41-45), constituent une finale évidem-

ment analogue à celle de San Manno; on n'y distingue plus de noms de personnes, ni de termes se rapportant au tombeau; on peut donc être à peu près sûr *à priori* qu'ils ont un sens religieux. On distingue parmi eux le mot *ca*, qui est la copule (cf. p. 171), le mot *θunχulθl* (cf. l. 12) qui signifie brillant, et peut-être plus spécialement d'après le sens propre à la racine TONG, soleil couchant, qui retourne. On reconnaît aussi le mot *ceχa* qui nous a donné en d'autres endroits le sens de fille, avec la sémantique de feu, d'éclat. L'idée de fille n'étant pas applicable ici, il faut prendre celle d'éclat, et sans doute plus spécialement d'aurore. *Iχ*, de la racine *ig*, EG, indique l'idée de possession, et paraît correspondre à l'uig. *ige* ou au jak. *iċċi*, maître, seigneur, dieu, analogue de *θii*. En groupant les quatre termes dont nous venons de parler, on a le sens de « maître du crépuscule et de l'aurore. »

Les quatre mots précédents semblent nets. *Ein* a déjà été expliqué (p. 168) par l'idée de fin, beau. Ce mot, sous la forme *in*, se retrouve dans une inscription dédicatoire où il doit désigner l'objet

d'art : *In turke Vel Sveitus* (Fabretti, n° 2614, *ter*). *Zeri*, de la racine *zer* (V. KIR), signifie le rayonnement. *Unacχa*, de la racine ONG, signifie l'aspect beau, la coloration ; et *θil*, de la racine JIL, indique aussi la beauté, l'éclat.

Enfin l'inscription se termine par le mot *ziχuχe*, que l'on doit rapporter à la racine SIK, signifiant piquer, entrer dans, se ficher dans, puis être en repos. T. c'ag. *sigmak*, protection ; uig. *sikku*, lieu de refuge ; cf. σιγή, silence. Les morts énumérés dans l'inscription se placent sous la protection de la divinité solaire.

NOTE SUR LE PLOMB DE MAGLIANO

C'est une inscription gravée en spirale des deux côtés d'une feuille de plomb de forme circulaire ; elle a été découverte à Magliano, près d'Orte, et est conservée au Musée archéologique de Florence. Voici le texte de l'un des côtés[1] :

1. Ce côté du plomb est bien reproduit dans Milani, *Museo topografico dell' Etruria*, p. 18. — Le même auteur a étudié ce document et l'a interprété comme un rituel, *Mon. ant. dei Lincei*, Vol. II, 1893.

Cauθas. tuθiu. avils LXXX. ez. χimθm. casθialθ. lacθ. hevn. avil[1]*. nels. man. murinasie. falzaθi. aiseras. in. ecs. mene*[2] *mlaθce marni*[3]*. tuθi. tiu*[4]*. χimθm. casθialθ. lacθ. marišl. menitla. afrs. cialaθ. χimθm. avilsχ*[5]*. eca. cepen. tuθiu. θuχ. iχutevr*[6]*. heśni. mulveni. eθ. θuci. am. ar.*

Il n'est pas douteux que ce texte ne soit une inscription funéraire. Elle s'applique à une famille dont le nom est *tuθi*. Le début : « Cauthas Tuthiu, 80 ans » rend cette interprétation certaine.

On reconnaît ensuite dans ce texte deux mots antérieurement connus comme s'appliquant aux sépultures : *χimθm*, cimetière, ossuaire, ou ossements (V. p. 180) et *marišl*, place, demeure, ou tombe (V. p. 161).

Il semble y avoir quelques particularités dialec-

1. *Avil*, en cet endroit, ne paraît pas signifier année ; chercher peut-être par l'idée d'aïeul.

2. *In. ecs. mene*, cf. *an. cs'. mene* du papyrus d'Agram.

3. *Mlaθcemarni*, mot un peu long; couper *mlaθce. marni*.

4. *tiu*, lecture de M. Milani ; je lirais plutôt *tu*.

5. *avilsχ*, lecture de M. Milani ; je préfère, *avlsχ*, apparemment Aulus.

6. L'*r* qui termine *iχutevr* est petit et comme rajouté.

tales dans la rédaction de cette inscription, car *lacθ*, venant après *casθialθ* qui est certainement nom propre, semble bien être pour *larθ*.

Les mots *eca. cepen. tuθiu. θuχ. iχutevr. heśni. mulveni.* sont aisément intelligibles, et présentent un grand intérêt. *Eca* est le démonstratif; *cepen* est connu comme signifiant « grand » (p. 153); *θuχ* est évidemment le mot *dux*, ital. *duca* ; *iχutevr* est un nom propre, où l'on reconnaît *Igiturvium* (Tite-Live), forme du nom d'Iguvium ou Gubbio. *Heśni*, selon toute vraisemblance est une variante de *tesine*, maître ordonnateur, juge (V. p 177); et *mulveni*, de la racine *mul*, signifie grand, important, et se présente comme une variante de *muleθ* et de *mulune* (V. p. 154).

Cette phrase signifie donc : « celui-ci est le grand Tuθiu, duc d'Iguvium, juge souverain. »

Il est peu probable qu'il y ait eu plusieurs localités importantes du nom d'*Iguvium*. Il faut donc conclure de ce document qu'il a existé un duché étrusque de Gubbio, antérieur à l'époque des tables eugubines.

Le nom de *Tuθiu*, employé ici comme nom de

famille, est peut-être primitivement un titre ; il n'est pas impossible que, appartenant à la racine *tut* qui signifie garder, il représente un titre comme celui du *meddix tuticus* des Campaniens.

NOTE SUR LE MANUSCRIT D'AGRAM.

Nous avons dit que le texte d'Agram, à cause de l'apparence coupée du style et des répétitions nombreuses, ne pouvait guère être qu'une litanie.

Il y a dans ces fragments un nom que l'on serait tenté de prendre pour caractéristique : c'est *neθunsl*, connu pour être la forme étrusque du nom de Neptune (*neθuns*). Mais cette longue invocation au dieu de la mer étonne un peu. On peut fort bien admettre que *neθunsl* est employé ici comme adjectif, et signifie «brillant ». C'est l'interprétation que nous avons donnée du nom de ce dieu (p. 111). L'épithète s'appliquerait donc également bien au soleil, et d'ailleurs on est auto-

risé à croire que Neptune a été à l'origine un dieu solaire[1].

Nous pensons que le texte d'Agram est une litanie solaire.

1. Cf. Taylor, *Etruscan researches*, p. 139.

Fin.

ERRATA

Page 86, l. 12, au lieu de marche, lire masse.
Page 157, l. 9, — lien, — lieu.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION. — Historique de la question étrusque. VII

PREMIÈRE PARTIE

De l'altaïque à l'aryen.

CHAPITRE Ier. — Doctrine générale. — L'idée de parenté et celle de développement analogique. — L'idée de loi et celle de variation. — Les variations phonétiques..... 3

CHAPITRE II. — Les désinences nominales. — Deux désinences remarquables *de* et *den*. — Note sur l'harmonie vocalique..... 15

CHAPITRE III. — Les racines. — Racines commençant par une voyelle. — Racines commençant par la semi-voyelle *j*. — Racines commençant par la palatale dure ou douce *k*. — Racines commençant par

la sifflante ou la dentale *s* ou *t*. — Racines commençant par la labiale *b* ou *m*..... 28

CHAPITRE IV. — Noms remarquables. — Noms de grands dieux. — Autres noms mythologiques. — Noms du cycle troyen et des Tyndarides. — Monstres et symboles. — Bâtiments. — Noms de pays. — Noms de peuples..... 73

DEUXIÈME PARTIE

Les documents étrusques.

CHAPITRE Ier. — Les noms connus indirectement. — Noms divins. — Titres. — Nom de parenté. — Noms de métiers. — Mots du calendrier et du rituel. — Noms d'animaux. — Noms divers. — Note sur les noms de mois..... 8

CHAPITRE II. — Les mots isolés dans les inscriptions. — Note sur l'orthographe et l'accent. — Note sur les transcriptions. — Note sur quelques désinences. — Noms isolés. — Noms divins. — Autres noms mythologiques. — Noms communs. — Les noms de nombres de 1 à 6. — Note sur les noms de nombres au-dessus de 6. — Nombres ordinaux. — Nombres de fois. — Les démonstratifs. — Noms de parentés. — Noms de l'année et du mois. — Note sur les noms propres..... 102

CHAPITRE III. — Les inscriptions dédicatoires. — L'inscription de l'Orateur. — Inscriptions diverses. — Le lampadaire de Cortone. — La coupe de Vétulonie. — Une inscription anormale..... 131

CHAPITRE IV. — Les inscriptions funéraires. — Titres honorifiques et noms d'emplois. — Formules pieuses. — L'inscription de Camnas Larth. — Inscriptions diverses. — Le cippe de Volterre. — L'inscription de Torre di San Manno. — Deux inscriptions dialectales..... 144

CHAPITRE V. — L'inscription de Pérouse. — Note sur le plomb de Magliano. — Note sur le manuscrit d'Agram..... 173

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

BINDING SECT. NOV 6 - 1969

PA
2402
C3

Carra de Vaux, Bernard
La langue etrusque

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY